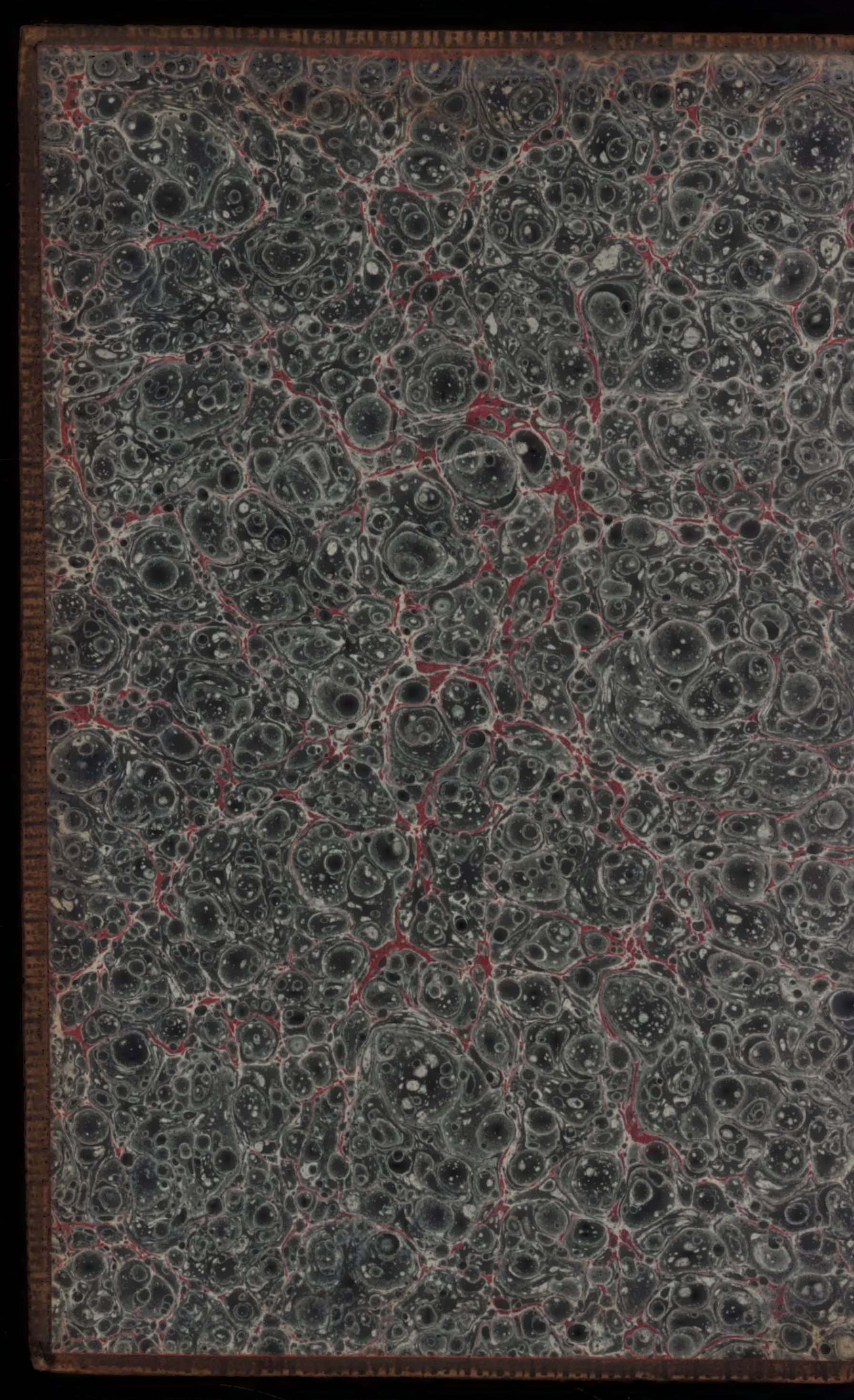
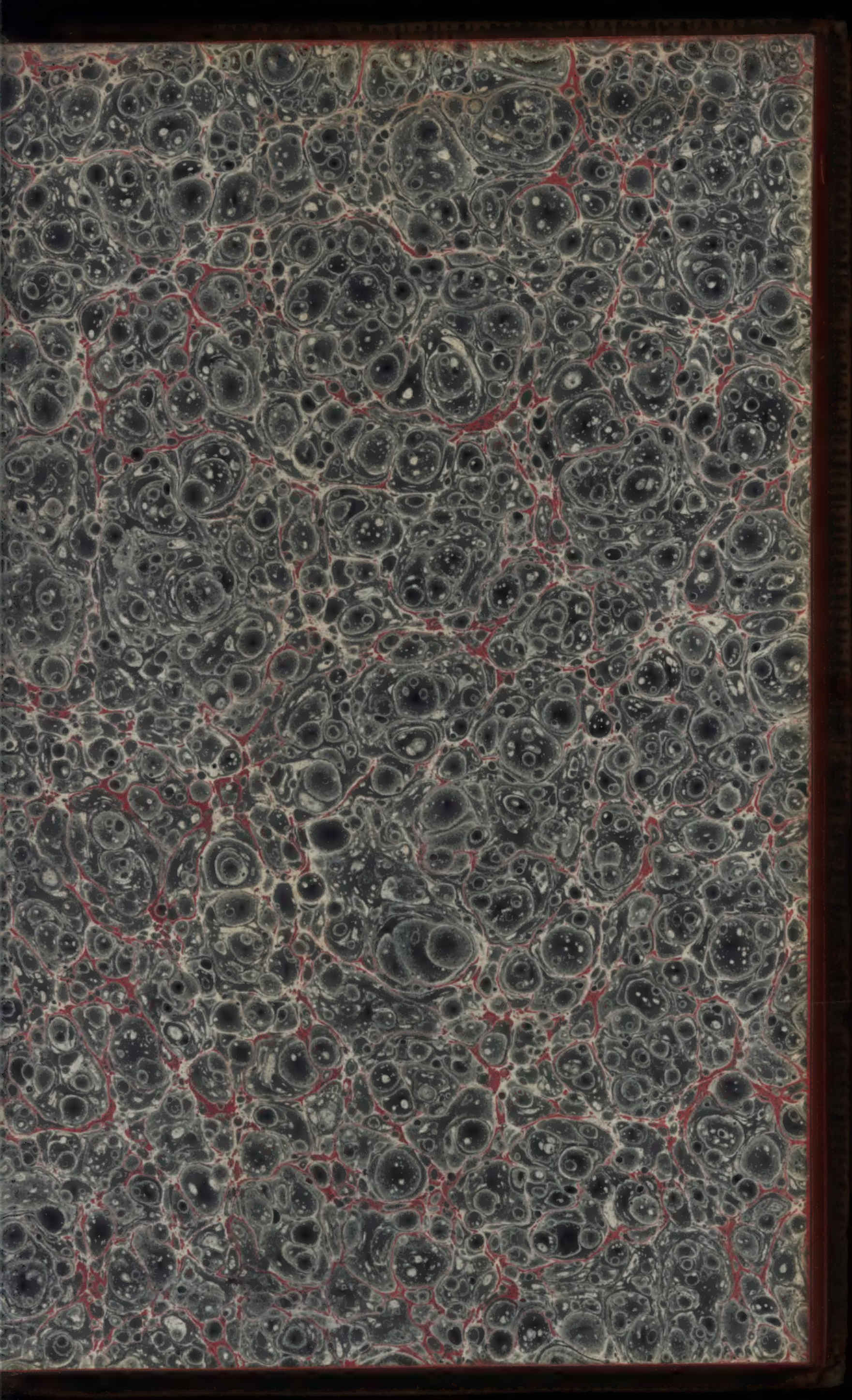






Maria Trevelyan 1799

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Quod vidi, pinxi.

TOME VII.



A AMSTERDAM.

1783.



TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE DXLII.

Matrônes.

TERME reçu qu'on a ſubſtitué à un mot moins honnête.

Il y a des matrônes de pluſieurs ſortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrônes qui les accompagnent par-tout. C'eſt une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainſi que pour les danſeuſes; c'eſt une nourrice & une entrepreneuſe pour les filles pauvres, ou pour ces beautés vaga-

bondes, qui vont de ſpectacles en ſpectacles chercher des aventures, c'eſt-à-dire, des ſoupers.

Les matrônes n'ont plus beſoin de mettre en jeu l'art de la ſéduction ; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage & la pauvreté, mauvaiſe conſeillere, conduiſent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

Les matrônes, dites appareilleuſes, font des avances à toutes les jolies griſettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une ſorte de penſion plus ou moins nombreuſe ; & c'eſt dans leurs maiſons que ſe rendent ſourdement les petites bourgeoiſes & filles de boutique de toute eſpece, qui, pour avoir des robes & ſoutenir leur parure, vont paſſer la ſoirée chez les matrônes.

L'étendue de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parens & tuteurs ; elles paroiſſent chaſtes & honnêtes & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conſervent dans le monde tous les

dehors de la décence, ſe rendent auſſi dans ces maiſons, où le libertinage eſt fort à ſon aiſe.

D'autres matrônes diſtribuent des adreſſes, n'appellent les filles qu'au beſoin, & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons, les hypocondres, les goutteux, les ennuyés & les jeunes gens blaſés.

L'expérience leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaiſies des hommes, elles font jouer toutes ſortes de rôles à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoiſe nouvellement débarquée; l'ouvriere en linge eſt une timide provinciale toute neuve, qui a fui la cruauté inſigne d'une belle-mere impérieuſe. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaiſirs dépendent beaucoup de l'imagination, les hommes trompés n'en ſont pas moins ſatisfaits.

Viennent enſuite les matrônes qui ont entrepris un ſerrail en grand. Vous y verrez enſemble ou tour-à-tour *la façonnée*, *l'artificielle*, *la niaiſe*, *l'alerte*, *l'éveillée*, *l'acha-*

landée, *l'émérillonnée*, *l'éventée*, *la ſuperbe*, *la follette*, *la fringante*, *l'attiffée*, *la pimpante*. Toutes les nuances ſont là: *la mignonne*, *la graſſe*, *la maigre*, *la pâle*, *l'ardente*, *la mutine*, & juſqu'à *la boiteuſe*. Ainſi que dans les haras les courſiers ont leur ſurnom, de même ici chaque fille a le ſobriquet qu'indiquent ſa taille & ſa figure.

Des matrônes moins achalandées ne pouvant avoir ni vaſtes appartemens ni lits ſomptueux, établiſſent des ſerrails plus étroits, où les filles ſont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere*; celle-ci ne parle que de la reconnoiſſance qui lui eſt due; elle a décraſſé ce troupeau de province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles ſont. Si elles ont un déshabillé blanc pour porter dans la maiſon, un mantelet pour l'été, une peliſſe pour l'hiver, une robe de ſoie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Ambigu-comique*, aux *Variétés amuſantes*, à qui ſont-elles redevables de ſi rares bienfaits? Elles devroient porter le caſaquin & le ta-

blier, avoir les mains noires & caleuſes, laver les écuelles, coucher avec des rouliers; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'eſt à elles d'intéreſſer le coucheur & d'obtenir des rubans: or rubans, en ſtyle du lieu, ſignifie la générofité particuliere qui s'accorde quand on eſt content.

Enfin arrivent les infames *marcheuſes*, vieilles matrônes ruinées, échappées de l'hôpital & ridées ſous le poids des vices: ainſi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de ſon corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans ſon athmoſphere; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiariſées avec l'incontinence & ſes ſcenes journalieres, elles raccrochent & par inſtinct & par beſoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni; celles-ci n'ont qu'une chauſſure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles expoſent dans les boues leur

unique habillement ? La *marcheufe* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un réglement tacite de police qui défend à toutes ces matrônes de recevoir aucunes filles vierges; il faut qu'elles foient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; & fi telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit foudain M. l'infpecteur.

On rira peut-être de cette derniere phrafe. On aura tort ; je l'écris dans un fens férieux. On a voulu établir un certain ordre dans le fein du défordre même, parer à de trop grands abus, protéger l'innocence & la foibleffe, & empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruife le lien civil, le nœud facré des familles. Auffi aucun pere n'a de plaintes à faire ; jamais l'inconduite de fa fille n'a commencé dans le lieu fufpect : c'eft un grand point que celui-là ; & tout obfervateur qui penfe, doit le remarquer à la louange de la police.

Ce feroit à un peintre à deffiner le gradin fymbolique, où feroient repréfentées toutes

les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'efquiffe.

Au fommet l'on verroit ces femmes ambitieufes & altieres, qui ne couchent en joue que les hommes en place & les financiers. Elles font froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foibleffes des grands.

Immédiatement au-deffous d'elles fe verroient les filles d'opéra, les danfeufes, les actrices, moitié tendres, moitié intéreffées, & qui commencent à placer le fentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

Enfuite les bourgeoifes demi-décentes, recevant l'ami de la maifon, & le plus fouvent du confentement du mari : efpece dangereufe & perfide, qui voile & pare l'adultere de couleurs trompeufes, & qui ufurpe l'eftime dont elle eft indigne.

Au milieu de cet amphithéatre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou fervantes-maîtreffes, cohorte mêlangée.

La bafe en s'élargiffant offriroit les gri-

ſettes, les marchandes de modes, les monteuſes de bonnets, les ouvrieres en linge, les filles qui ont leur chambre & qu'une nuance ſépare des courtiſannes. Elles ont moins d'art, aiment le plaiſir, s'y livrent, ne raviſſent point les heures précieuſes deſtinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, & elles ſont contentes, paiſibles. Si elles ſe permettent un amant à la ſuite de l'entreteneur, voilà où ſe borne leur tromperie.

L'œil en deſcendant ſaiſiroit les phalanges déſordonnées des filles publiques, qui garniſſent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes laſcifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carroſſes de remiſe, à tant par heure. Elles ſeroient pêle-mêle confondues avec les danſeuſes, chanteuſes & actrices des boulevards.

Le dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuſes créatures du *Port-au-Bled*, de la rue *du Poirier*, de la rue *Planche-Mibray*; & le peintre, pour ne pas trop

bleſſer les regles délicates du goût, n'en feroit ſaillir que la tête. Ici le vice a perdu ſon attrait, & le friſſon qui court dans les veines dit que la débauche ſait ſe punir elle-même.

Il eſt des métamorphoſes très-ſurprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place ſur le haut gradin pyramidal. Elles montent & deſcendent, ſelon que le haſard leur amene des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille & qu'on ne regardoit pas, eſt préférée à toutes ſes compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante ſur ce même boulevard où ſes regards ſollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres, qui lui donnoit à ſouper dans ſon taudis, la reconnoît & ne peut en croire ſes yeux.

L'autre retombe dans l'indigence, après avoir mené un train, & devient dans ſon abaiſſement le partage du laquais qui la ſervoit ſix mois auparavant.

Qui pourra deviner les caufes de ces viciffitudes ? Qui pourra favoir au jufle pourquoi feue mademoifelle Defchamps étoit montée à ce degré d'opulence, qui lui fit adopter le luxe infolent de border les bourrelets de fa chaife percée de dentelles d'Angleterre, & d'orner de *ftras* les harnois de fes chevaux ?

Une fille d'opéra qui vient de décéder, laiffe un mobilier immenfe, une fomme d'argent confidérable. Avoit-elle plus de beauté & d'efprit qu'une autre ? Non : fortie de la plus baffe claffe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce deftin inconcevable, qui dans ce monde éleve, abaiffe, maintient, renverfe miniftres & catins.

La populace regrette beaucoup le fpectacle de la promenade de l'âne : plaifir que lui donnoit quelquefois un arrêt folemnel du parlement.

Il s'agiffoit de la punition exemplaire de ces matrônes qui, comme le dit naïvement un grave jurifconfulte, *font métier de féduire des filles de bonne maifon.*

Mais l'exemple tomboit ordinairement ſur quelque malheureuſe qui avoit prêté ſon miniſtere à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celles qui, exerçant la profeſſion en grand, avoient ſervi les goûts fantaſques des princes, des prélats, des étrangers, & même de quelques philoſophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour, enſuite venoit un ſergent armé d'une pique ; un valet conduiſoit un âne par la bride ; ſur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculon la matrône, appareilleuſe ou ſéductrice, le viſage tourné contre la queue de la bête ; une couronne de paille artiſtement rangée ornoit ſa tête. Sur ſon dos & ſur ſa poitrine pendoit un écriteau en gros caracteres, avec ces mots : *maquerelle publique.*

Imaginez toute la canaille dans le tumulte & l'ivreſſe de la joie, jetant en l'air ſes ſales bonnets, & fermant la marche avec des huées & des cris licencieux.

On n'a point renouvellé depuis pluſieurs

années ce ſpectacle indécent, qui ne ſert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriſer la populace à proférer des mots ſales & groſſiers. L'écriteau lu, commenté & interprété, devenoit un ſcandale pour les oreilles chaſtes & pour les jeunes filles innocentes.

D'ailleurs que fait la promenade à cette vile créature? Elle ne ſent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

Cette miſérable oſoit ſourire à la dériſion univerſelle; & meſurant de l'œil les croiſées qui s'ouvroient ſur ſon paſſage, elle avoit l'effronterie de dire: *là, à ces fenêtres, au ſecond étage, ſont des demoiſelles qui font les prudes, & qui n'oſent ſe montrer; car elles ne pourroient me regarder ſans me reconnoître.*

Si l'on n'a pas donné pluſieurs repréſentations de cette maſcarade, ce n'eſt pas que l'actrice principale ſoit devenue rare; mais on a ſenti que nos Phrinés & nos Laïs ne dédaignant pas quèlquefois de ſe livrer à une complaiſance intéreſſée en faveur de quelques perſonnages titrés, il étoit inutile de faire

tombeer le châtiment ignominieux ſur une malheureuſe errante le long des ruiſſeaux, & mangeant par famine le pain de la proſtitution.

Combien plus coupable eſt celle qui deſcend du trône de la beauté, pour exercer ce vil & infame métier, & qui immole ſes propres charmes à l'avarice ou à l'ambition! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'eſt la femme même.

Ces matrônes bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agens de la police, parce qu'indépendamment des accointances elles devinent que leur ſexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit uſer à leur égard. Un inſtinct ſecret leur dit que, péchant contre elles-mêmes & contre les loix religieuſes, elles n'ont pas porté une dangereuſe atteinte aux loix de l'état, à celles qu'il veut que l'on reſpecte par-deſſus tout.

On diroit auſſi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un beſoin continuel de

leur miniſtere ; & que ſi elles ne pulluloient pas en arrivant des provinces voiſines & éloignées, on les appelleroit de tout côté pour approviſionner la ville qu'on ne laiſſera point chommer de cette denrée, & pour cauſe.

En effet, un paſteur s'étant plaint à un lieutenant de police que ſa paroiſſe étoit infeſtée de femmes publiques, le magiſtrat lui répondit tranquillement : *monſieur le curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voilà un article aſſez étrange ; mais il entroit néceſſairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu paſſer ſous ſilence ce qui eſt pour ainſi dire de notoriété publique. J'ai dit ce qui ſe voit, ce qui frappe tous les regards. Le reſte peut ſe deviner ; ma main ne ſoulevera pas le rideau.

Le déſordre dont je viens de faire ici le récit, eſt commun à toutes les grandes villes. Il exiſte de tous les tems ; mais il eſt aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent ſans aucun fruit. Les femmes ſe dénaturent, & prennent un tour d'eſprit mauvais & pernicieux, qui influe ſur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le ſpectacle révoltant & ſcandaleux de la proſtitution non voilée devient une contagion doublement funeſte.

L'original *Rétif de la Bretonne* a propoſé dans ſon *Pornographe* un plan pour les courtiſannes de toutes les claſſes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'inſulteroit pas du moins ſous l'œil de la mere & de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impoſſible de l'adopter au moins en partie, & par des loix nouvelles adaptées à l'eſprit du ſiecle, de corriger ces vices publics qui entraînent néceſſairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

Il faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chymie, pour tuer, s'il ſe peut, le venin que lancent dans le ſang de la jeuneſſe ces femmes qui, ſous l'air de Vénus,

recelent les feux empoiſonnés de Tiſiphone.

Cette réforme ſera difficile ; car elle demande un eſprit juſte, & un coup-d'œil vraiment philoſophique : mais elle devient de toute néceſſité.

Non, il ne faut pas qu'une créature ſéduiſante & pourrie attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle faſſe perdre en un inſtant à ſon malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de ſoins. Non, il ne faut pas que l'époux, juſques-là fidele, rencontre tous les ſoirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la reſpectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards! Eloignez-les! La parole qui ſort de la bouche de la proſtituée, & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, eſt encore plus dangereuſe que ſes appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche eſt caché, pourquoi le premier ne le ſeroit-il pas également? Ce n'eſt pas le

libertinage

libertinage qui étouffe toute vertu, c'eſt ſa fatale publicité. Adminiſtrateurs, liſez ſérieuſement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.

CHAPITRE DXLIII.

Nouvelles à la main.

Les grands & les riches, après avoir parcouru les gazettes, liſent plus attentivement *les Nouvelles à la main*. Il y en a de pluſieurs ſortes: les anecdotes courantes y ſont conſignées; elles circulent chez un très-petit nombre de perſonnes, leur entrée dans la capitale ne pouvant ſe faire que par un très-long circuit.

L'auteur anonyme ſaiſit la premiere leçon qui court, & ſouvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le ſtyle enſuite qui viſe à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s'alterent ſous la main des ſcribes, & leur erreur enfante d'étranges & ſingulieres bévues.

Il s'y trouve aussi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas sur-tout les particuliers ; la vengeance sourde s'est glissée dans ces canaux presqu'invisibles, qui voiturent par-tout le fiel de la malignité. Le ministere livre cet appât à des personnes choisies & qu'il connoît. Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuses à mesure qu'elles s'éloignent du centre, sont plus communes en province qu'à Paris.

Si les gazettes distribuées dans la capitale sont toutes d'accord ; si aucunes ne se contredisent ; si elles marchent en tutele ; si elles récitent également bien leur leçon, les *Nouvelles à la main* ont leur caractere propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins asservies au protocole des idées ministérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offrent les objets sous une face nouvelle.

Mais si l'on veut se convaincre combien on est sujet, lorsqu'on prophétise en politique, être trompé par maints événemens impré-

vus, qu'on relise de suite les anciennes *Nouvelles à la main ;* leur fausseté ou leur erreur deviendra palpable.

Nous vîmes en 1757 le roi de Prusse à deux doigts de sa perte. L'impératrice de Russie mourut : tout changea de face. Frederic eut des succès brillans, & fit une paix glorieuse. Qui l'eût dit ?

Allez moins avant, prenez toutes ces *Nouvelles à la main*, & voyez si une seule a su prévoir dans le tems le partage de la Pologne, la révolution de l'Amérique, le parti que prit le roi d'Angleterre, les négociations ultérieures de Francklin, leur succès, le résultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez seulement si l'on a entrevu l'issue des affaires de Geneve, dont personne ne devine encore aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvellistes pressés & confians ont tous la tête dans un sac.

Ils se trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur, qui ignore souvent le mal qu'on a dit de lui ; mais ils se trompent encore, & c'est à ces

Nouvelles à la main qu'on pourroit appliquer le diĉton : *il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroît que c'eſt des débris de ces différentes gazettes que l'on a compoſé les *Mémoires ſecrets de la littérature*, devenus ſi fameux Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité, plus ſouvent ils s'en éloignent par la pente inſurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la ſatyre ; mais il ne ſuffit pas d'être mordant pour être véridique.

Dans les cours étrangeres, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correſpondans qui demeurent à Paris. Ils voient avec leur lunette dont le verre eſt trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation ſinguliere ; l'opinion régnante eſt un vrai coup de vent.

Les nouvelles politiques ont une phyſionomie publique & caraĉtériſée ; on ne ſe trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient

au gré des métamorphoſes des différens partis. Elles ſont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe ; il eſt difficile à ſaiſir. Au reſte, l'erreur en ces ſortes de matieres eſt d'une très-petite conſéquence.

Un Ruſſe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il ſe trouva au bout de cinq années que le poëte n'avoit loué que ſes propres ouvrages, & par grace quelques productions de ſes protégés. Il avoit voulu faire adopter à ſon lointain correſpondant toutes les petites paſſions qui l'agitoient dans ſon petit cercle ; & l'habitant de la Newa ne ſe laſſoit pas d'admirer toute la fougue de ces tranſports littéraires, qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.



CHAPITRE DXLIV.

Libelles.

Un libelle bien plat, bien atroce, bien calomnieux, paroît ſous le manteau ; c'eſt à qui l'aura. On le paie un prix fou ; le colporteur qui ne ſait pas lire & ne veut que gagner du pain pour ſa pauvre famille, eſt arrêté. On le jette à Bicêtre, où il devient ce qu'il peut.

Plus le libelle eſt défendu, plus on en eſt avide. Quand on le lit & qu'on voit que rien ne compenſe ſa baſſe témérité, on eſt tout honteux d'avoir couru après. On n'oſe preſque dire, *je l'ai lu*. C'eſt l'écume de la baſſe littérature ; & quelle choſe n'a pas ſon écume?

Le mépris feroit peut-être l'arme la plus ſûre contre ces miſérables écrits auſſi éloignés du talent que de la vérité.

Quel eſt le libelle qui, au bout de quinze jours, n'a pas été flétri par l'opinion publique,

& abandonné à ſa propre infamie? La recherche qu'on en fait, voilà ce qui lui donne une conſéquence ſérieuſe. La méchanceté eſt avertie, & ſe promet un plaiſir ſecret bien digne d'elle.

Quand les hommes en place sauront-ils dédaigner également & les louanges intéreſſées des adulateurs intrigans, & les ſatyres que la faim commande?

D'ailleurs, ceux qui ſiegent ſur les gradins ſupérieurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui ſont en-bas; cela devient preſqu'inévitable. Il faut bien qu'ils paient leur place plus commode: du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouiſſances; ils en ont quelques-unes; ils l'avoueront eux-mêmes, quand ce ne ſeroit que de ſe ſentir au-deſſus de la multitude. Le cœur humain eſt naturellement envieux. Que les hommes en place pardonnent donc ou diſſimulent à propos. Les ſatyres tomberont; c'eſt en ſe montrant impaſſible qu'ils déſarmeront l'ardente malignité.

Je le répete, on n'eſt pas aux premieres loges au même prix qu'au parterre ; & quand on fait obéir les autres ſi facilement, il faut conſentir de bonne grace à payer ce plaiſir qu'accompagnent néceſſairement pluſieurs autres prérogatives. Elles ſont aſſez nombreuſes ; car de fait tous les miniſtres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L'homme qui ne ſait pas pardonner une injure, & qui montre un amour-propre chatouilleux, ſoit dans la carriere de la politique, ſoit dans celle de la littérature, qu'il ſorte des rangs ; il n'eſt pas né pour la gloire. Il faut ſavoir écouter celui qui improuve, comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu ſe dire à ſoi-même : *ceci n'eſt qu'une légere bleſſure ; je n'ai pas ſenti le coup.*

Cependant il eſt un genre de libelles odieux qui, ayant tous les caracteres de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n'eſt ordinairement que le fruit de la vengeance ſourde & envenimée ; car que fait à tout

homme de lettres le manege ſecret des cours? Il ſaura aſſez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'hiſtoire.

Mais ſi le libelle audacieux ſe trahit par ſa fureur, s'il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contre-poids de la trop grande puiſſance; il paſſe les bornes ainſi qu'a fait une autorité abuſive. De petits deſpotes inſolens & nuls l'ont ſouvent provoqué; & le public, à travers deux extrêmes, apperçoit la vérité.

Un libelliſte doit être puni, comme tout ce qui eſt violent doit l'être. Mais que les intéreſſés s'abſtiennent de prononcer; car alors où ſeroit la proportion entre la peine & le délit?

Je n'appelle point libelles ces accuſations atroces & gratuites contre la vie privée des princes & des particuliers. Ces traits injurieux & ſans but ſont un attentat à l'honneur; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un inſpecteur qui, prépoſé à la découverte de ces libelles, en propoſoit

la fabrique à de faméliques écrivains, & qui, après leur avoir tendu ce piege infernal à l'appât de quelqu'argent, alloient les dénoncer & les vendre au miniſtere.

Le même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zele, qu'il connoiſſoit l'aſyle clandeſtin où ſe forgeoit la foudre ſatyrique. Il ſe faiſoit payer; il ſuppoſoit un voyage lointain, & le coquin receloit chez lui l'édition ſcandaleuſe qu'il vouloit vendre au miniſtere, comme ſi elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

Ces malheureux, aveuglés par l'âpre ſoif d'un peu d'or, s'amuſent des inquiétudes du miniſtere; & plus ils le voient dans les tranſes de l'appréhenſion, plus ils ſe plaiſent à groſſir le danger & à redoubler ſes alarmes.

La liberté a rendu le miniſtere d'Angleterre inſenſible aux libelles. Le dédain eſt ſûr avant que l'ouvrage ſoit commencé. Si la ſatyre eſt ingénieuſe, on en rit ſans y croire; ſi elle eſt plate, on la mépriſe. Mais de toutes façons, rien ne porte coup.

La licence chez ce peuple ſingulier s'étend juſqu'aux gravures. Les miniſtres y ſont repréſentés ſous des figures emblématiques ; le roi lui-même a ſa caricature, ſuivant qu'il a plu à l'imagination du deſſinateur. Toutes ces eſtampes ſatyriques reſtent expoſées en grand nombre devant toutes les boutiques. On paſſe, on regarde, on ſourit, on leve les épaules & l'on n'y ſonge plus. Rien ne fait tort à l'homme public, ni peinture, ni livre ; ces *charges* ſe détruiſent l'une par l'autre.

Le gouvernement François ne ſauroit-il adopter en partie cette inſouciance ? Un mépris plus caractériſé pour ces plumes viles & inconnues, qui cherchent à piquer la ſenſibilité de l'orgueil, dégoûteroit les lecteurs de ces ſatyres plates & menſongeres, dont ils ne ſont ſi avides, que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en eſt véritablement offenſé.

Obſervons que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique, diſſipent en étincelles fugitives un feu central, qui comprimé feroit peut-être le volcan.

L'inquiétude des esprits & la mauvaise humeur se satisfont complétement avec ces pamphlets ; chacun se croit vengé quand le papier est noirci. Ne faut-il pas donner un jouet à un enfant, de peur que l'étourdi dans son oisiveté ne se mette à casser les meubles ? C'est un petit tambour qui étourdit, mais qui avertit en même tems qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin, les hommes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils disent, en faveur de tout ce qu'ils ne disent pas.

CHAPITRE DXLV.

Lieutenant de Police d'Athenes.

Le lieutenant de police d'Athenes voyoit-il tous les mois à ses genoux deux ou trois cents créatures en linge sale & en fontanges, dont la plupart font soulever le cœur, lui faire une révérence que le genou caractérise fortement contre une seule & misérable jupe,

& filer ensuite l'une après l'autre pour se rendre au Cynotarge ?

Etoit-il obligé de courir après un misérable pamphlet, dont se plaignoit un prêtre de Cérès ? Avoit-il à la fois le département des brochures clandestines & de tous les mouchoirs volés ? Se servoit-il de la même meute pour suivre à la piste un voleur & un libraire ? Opposoit-il savamment filoux à filoux, délateurs à délateurs, pour mieux inspecter & tirer parti de cette racaille ?

Vouloit-il savoir tout ce qui se disoit dans les bains publics, tantôt pour l'intérêt de l'état, tantôt par simple curiosité ?

Comment recevoit-il Sophocle & Euripide, quand ils alloient à son audience ?

Lorsqu'Alcibiade eut contrefait chez lui les mysteres de Cérès & de Proserpine, & qu'il y eut joué, cria-t-il au sacrilege avec le peuple ? Non, dit l'histoire.

Comment fit-il relever les statues de Mercure, qui se trouverent mutilées en une nuit ?

Que disoit-il à Timon le misanthrope, à

Diogene le cynique ? Avoit-il plus de condescendance pour Ariſtophane que pour Ménandre, qui n'avoit ni ſon effronterie, ni ſa malice, & qui ne s'énonçoit pas avec la même aſſurance ?

On ſait qu'il n'avoit rien à dire à Démoſthenes tonnant dans la tribune aux harangues, & qu'un exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorſqu'il rêvoit à une nouvelle Philippique.

Quelles étoient ſes fonctions parmi ce peuple cauſeur ? L'Athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir ſa langue; il falloit qu'il parlât: l'empêchoit-on de parler ?

Comment conduiſoit-il les fêtes des bacchanales & les farces que les payſans d'Iſcaria repréſentoient à la lumiere ?

Quand Anacréon ou Damophile avoient fait un couplet plaiſant, le magiſtrat envoyoit-il chez tous les copiſtes pour arrêter ou changer la verſion ?

Lorſqu'une affaire publique agitoit trop les eſprits Athéniens ; que l'on faiſoit enten-

dre que la navigation & le pilotage des Tyriens & des Phéniciens l'emportoient ſur la navigation d'Athenes ; lorſque les vaiſſeaux Tyriens avoient paſſé *preſto* entre les jambes du général ennemi, faiſoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danſeuſes & de baladins ?

Accordoit-il des frivolités & des maſcarades au peuple, pour mieux lui enlever la cauſerie ſur les affaires de l'état ?

Redoutoit-il cette cauſerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux qui, au lieu de parler de la Vénus de Praxitele, de la Minerve de Phydias ou du drame d'Eſchyle, examinoient la conduite de Thémiſtocle, de Miltiade & de Périclès ? Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un eſprit vif, & qui vouloit deviner tout ce qu'on lui cachoit ? Faiſoit-il publier quelques faits peu importans pour mieux déguiſer au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable ?

Comment ſe comportoit-il avec cette académie de plaiſans, dite des *Soixante*, dont

l'inſtitut étoit de raffiner ſur les plaiſanteries? Se fâchoit-il ſérieuſement, quand un ſarcaſme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber ſur les Archontes ſourcilleux?

Et les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela? Et les ſecrets des grandes dames, en rioit-il tout ſeul au fond de l'ame? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact?

Lui falloit-il répondre tour-à-tour à un philoſophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un eſpion, à un pontife, à une courtiſanne, à un colporteur, à un Spartiate, à un exempt, & changer de ton & de langage ſelon l'état de ces divers perſonnages?

Venoit-on lui dire : on a tué un homme, & l'on a fait un vaudeville malin ; le feu a pris à tel édifice, & le parterre s'eſt mutiné contre tel hiſtrion?

Si Eſchyle, dans ſon *Prométhée*, haſardoit quelques vers, un cenſeur à ſes ordres étoit-

il

il là pour tronquer ſes hémiſtiches ? Avoit-il l'oreille au guet pour ſaiſir toutes les alluſions que l'on créoit au théatre, tantôt craignant de ſupprimer le trait, de peur de lui donner de l'importance, tantôt appercevant avec trop de ſagacité ce que le peuple à coup ſûr n'auroit pas apperçu ?

De quelle maniere commandoit-il à la frénéſie athénienne, qui avoit ſes accès & ſes boutades, lorſque rien ne délectoit autant les citoyens que la ſatyre du jour, qu'ils la ſavoient par cœur & qu'ils la récitoient par-tout comme un chant de victoire ?

Dans le tems de la guerre du Péloponeſe, commandoit-il que jamais fâcheuſe nouvelle ne parvînt à la porte de *Dipylon*, où étoit la belle promenade ? Et lorſqu'on avoit eu quelques revers, ordonnoit-il une nouvelle Pyrrhique ?

Avoit-il beſoin également, pour curer la ville, de la pelle du boueur, de l'œil de l'inſpecteur & de la main de l'exempt ? Enfin, étoit-il obligé de porter inceſſamment la vue

ſur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'eſpece humaine ?

On voudroit bien ſavoir tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale de l'Attique, & dans le beau quartier, fameux par ſa loquacité & par des épigrammes plus fines, dit-on, que celles qui ſe débitoient près du Pyrée.

Or il faut qu'un lieutenant de police de nos jours ſoit un peu *Grec*. Non-ſeulement il a affaire aux grecs de profeſſion, qui dans les maiſons de jeu accumulent toutes les ruſes, & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience ; mais il faut encore qu'il ait l'œil ouvert ſur ces vilains grecs qui intervertiſſent un culte déterminé par la nature, & qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaiſirs légitimes, méconnoiſſent l'autel & l'hoſtie.

Il a donc à ſurveiller des *Grecs* qui ne ſont pas Athéniens. Quand les faits ſont problématiques, de quelle pénétration n'a-t-il pas beſoin pour démêler la vérité, & ne point faire injure à l'homme innocent ? D'un autre

côté, le ſcélérat ſait compoſer ſon front & ſes diſcours. Le profond Deſrues ne parut pas coupable dans les premiers inſtans où il fut accuſé.

Il fut une occaſion où un lieutenant de police de nos jours ſe comporta en véritable Athénien. Ecoutez.

Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarraſſoit; il n'avoit qu'un domeſtique dont il ſe défioit, & la ſomme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ſes amis de vouloir bien la lui garder juſqu'à ſon retour.

Quinze jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves: les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

Il eut recours au lieutenant-général de police, qui rêva un moment & envoya chercher le dépoſitaire. Il fit paſſer l'accuſateur dans un cabinet.

L'ami arrive & ſoutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magiſ-

trat, je vous crois; & comme vous êtes innocent, vous ne risquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Ecrivez.

Ma chere amie, tout est découvert; je suis puni si je ne restitue ce que tu sais. Apporte la somme; ce n'est qu'en venant vîte à mon secours que je sortirai d'embarras & que j'obtiendrai mon pardon.

Ce billet, ajouta le magistrat, va pleinement vous justifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puisque vous n'avez rien reçu, & votre accusateur sera débouté.

Le billet fut envoyé; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

Ainsi le lieutenant de police peut suppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos loix civiles; mais il doit user de ce rare & beau privilege avec une extrême circonspection.

Je ne voudrois pas être lieutenant de police; mais si je pouvois savoir la moitié de ce qu'il sait, suivre la moitié de ce qu'il voit, assister à plusieurs de ses opérations, comme

je ferois plus avancé dans la connoiſſance du cœur de l'homme, & combien mes opuſcules y gagneroient !

Quand Bacon eut fait ſon traité ſur le cœur humain, & qu'il l'eut intitulé *de Spelunca* (de la caverne), il ſe ſervit d'une image effrayante. Je ſuis trop ſûr, hélas! qu'elle ne manque point de juſteſſe aux yeux d'un lieutenant-général de police. Quel abyme profond, obſcur & tortueux ne faut-il pas qu'il ſonde, & preſqu'à chaque inſtant !

CHAPITRE DXLVI.

Athenes rétablie.

QU'ENTENDS-JE ! Quoi ! Athenes renaîtroit ſous la main vivifiante d'un digne empereur, ſous celle d'une impératrice à jamais célebre, & dont toutes les idées ſont marquées au coin de la vraie grandeur ? Quoi! un projet neuf, vaſte & ſublime, rendroit aux orateurs, aux hiſtoriens, aux philoſophes,

aux poëtes leur antique patrie ? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès ? La liberté dirigeant ſon vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme ſur leur ſol natal, nous permettroit de rire tout à notre aiſe des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démoſthenes ?

Vîte, mes amis, embarquons-nous ; allons ſous le ciel fortuné où l'eſprit eſt vif & fin, ingénieux & profond. Nos Archontes venus du nord, ont encore la glace aux talons ; ils ne ſavent pas répondre à nos bons mots ; ils font la guerre à nos brochures. Retournons, nous favoris des muſes, retournons aux lieux d'où nous ſommes ſortis.

Je me ſens un peu Athénien, mes amis. Tout pays où l'on ne cauſe pas en liberté, eſt un triſte pays, & bientôt tout le reſte s'en reſſent.

Reſſaiſiſſons la gloire des talens ; rouvrons le ſéminaire de l'éloquence, de la philoſophie, du goût & de la politeſſe ; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous

ſerons mieux là que dans la ville barbare, où la hache de la ſottiſe coupe les racines de l'arbre des beaux arts ; où l'on veut lier notre langue, fermer notre bouche ; où l'on métamorphoſe quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuſes !

Adieu, groſſier pays, où le génie eſt obſédé de mouchards. Je vais reſpirer l'air pur du Prytannée.

Oh, ſi les bouquetieres d'Athenes avoient avec les fleurs qu'elles vendoient, une reſſemblance que les nôtres n'ont pas ; ſi les courtiſannes avoient autant d'eſprit que nos filles entretenues ſont bornées ; ſi les vendeuſes d'herbes étoient douées d'un tact particulier, qui leur faiſoit ſentir toutes les nuances d'un dialecte : oh, quel plaiſir, mes amis, de pouvoir être libres dans nos propos, de ſouper avec une Aſpaſie & de rire de nos peſans perſécuteurs, qui prennent tout au ſérieux, qui ne ſavent pas plaiſanter avec les gens d'eſprit, qui vous envoient des exempts à la mine de Sycophante, au lieu de vous décocher fine-

ment un trait ſpirituel qui vous ridiculiſe, ce qui leur épargneroit des gages de geoliers !

Allons, mes amis, nous avons eu tort de prodiguer nos talens pour ces Viſigoths des bords de la Seine, de chauſſer le ſoc & le cothurne pour l'amuſement de ces ames froides & ingrates. Enfans des Grecs, reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des ſciences & des arts. Fuyons, dérobons-nous à d'impertinentes entraves ; allons parler la langue d'Homere, de Platon & d'Euripide, & laiſſons les prohibiteurs avec les livres qu'ils approuvent.

Chantera déſormais qui voudra ſous le privilege ſcellé de cire jaune. Je vais trouver la place où le gentil Anacréon faiſoit réſonner ſon luth, où Socrate ironiſoit ; & les Pariſiens ne ſeront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d'Hercule.

Grands empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantiſſement, & reproduire le peuple qui

honora jadis l'univers, ſauvez les arts & nous du régime moderne des barbares!

CHAPITRE DXLVII.

Vinaigriers.

ON les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier, roulant la brouette ſur laquelle eſt le barril plein de l'acide ſalutaire, & criant, *bon vinaigre!* Ainſi fit mon héros *Savalette*, il y a cent ans; & ſans moi, ce modele des bons peres ſeroit oublié. Rien n'eſt plus ſain que le bon vinaigre; & j'aime les gens qui reſſemblent au *pere Dominique*. Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis: & moi auſſi je l'ai fait rouler à ma maniere ſur tous les théatres de l'Europe, au grand étonnement des critiques; & maintenant la *brouette* y eſt naturaliſée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. Je l'avois prédit dans la préface de cette piece. Le bon pere Dominique, dans

ſon coſtume & avec ſon langage paternel, a fait autant de plaiſir qu'un autre perſonnage. L'éloquente brouette eſt ennoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables; le plus ſimple eſt toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vous porterez bien. Liſez enſuite ma *Brouette du vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terraſſer l'envie.

Ce n'eſt pas un mauvais métier; *Savalette & le Comte* y ont fait fortune. Tant mieux; car plus cette marchandiſe ſera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des vinaigriers eſt le ſieur *Maille*. C'eſt le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a ſu compoſer quatre-vingt-douze ſortes de vinaigres, tant de propreté que de ſanté. Avant lui, il n'en exiſtoit que de neuf eſpeces. La réputation & l'argent ont récompenſé ſes travaux, & il jouit aujourd'hui du titre de *vinaigrier diſtillateur ordinaire du Roi & de Sa Majeſté Impériale.*

Les moutardes & les vinaigres du ſieur *Maille* courent toute l'Europe ; & les envieux qui ont voulu rabaiſſer ma *Brouette*, n'ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce moutardier. C'eſt que leurs critiques ne ſont pas auſſi fines que ſes moutardes, & ne mettent pas comme elles le lecteur en appétit.

Le ſieur *Maille* eſt encore cher aux dames. Il a compoſé des vinaigres particuliers à leur uſage. Les demoiſelles connoiſſent le nom & la boutique du ſieur *Maille*; & ſi elles n'en parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le cœur un petit ſentiment de reconnoiſſance.

O Paris, tu renfermes tout ce que l'art peut créer de plus ſéduiſant & de plus utile ! & la beauté qui veut parer & conſerver ſes charmes, achete dans la même matinée un bonnet élégant & le vinaigre réparateur.



CHAPITRE DXLVIII.

Le Fat à l'Angloiſe.

C'EST aujourd'hui un ton parmi la jeuneſſe de copier l'Anglois dans ſon habillement. Le fils d'un financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau ſur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'anglois.

Tout cela eſt fort bien, parce que ce coſtume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raiſonner avec ce ſoi-diſant Anglois, au premier mot vous reconnoiſſez un ignorant Pariſien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque; & il ne ſait pas où la Jamaïque eſt ſituée; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Lon-

dres, marche la tête haute, se donne les airs d'un républicain ; mais gardez-vous d'entrer en conversation sérieuse avec lui, car vous ne trouverez pas plus de lumieres dans sa tête, que dans celle d'un huissier-audiencier au Châtelet de Paris.

Reprends, mon jeune *étourdi*, reprends ton habillement françois ; mets des dentelles ; que ta veste soit brodée ; galonne ton habit ; fais-toi coëffer *à l'oiseau royal ;* porte un petit chapeau sous le bras, deux montres avec leurs breloques. Ce n'est pas assez de prendre l'habit des gens, pour en avoir l'esprit & le caractere. Retiens ton costume national, il te sied ; c'est sous cette livrée que tu dois parler sans rien dire, déraisonner agréablement sur tout, & étaler les graces de ta profonde ignorance.

Ne prendrons-nous jamais des Anglois que l'habit ? Ils ont des fats ; mais leur fatuité tient à l'orgueil, & les nôtres n'obéissent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux ; mais ils le sont là moins qu'ailleurs, parce

qu'en tout autre pays ils ſe verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin, ils ont des voleurs; mais ces voleurs ont une ombre de juſtice: ils ne vous dépouillent pas entiérement; ils partagent; ils ne font pas couler le ſang, comme le voleur François. Qu'il me tarde d'être volé à l'angloiſe! Mais nos voleurs de grands chemins ne ſont guere plus avancés que nos fats modernes, prétendus imitateurs des mœurs britanniques.

Les marchands mettent ſur leurs enſeignes, *magaſins anglois*. Les limonnadiers, ſur les vitres de leurs cafés, annoncent le *punch* en langue angloiſe. Les redingotes de Londres, avec leurs triples collets & leur camail, enveloppent les petits-maîtres. Les petits garçons ont les cheveux ronds, plats & ſans poudre. On voit le pere ſortant de ſon hôtel, vêtu de gros drap, trotter à l'angloiſe, le dos courbé. Il y a long-tems que les femmes ſont coëffées en chapeau élégant, dont la mode nous eſt venue des bords de la Tamiſe. Les courſes de chevaux établies à Vincennes, rappel-

lent celles de Newmarket. Enfin, nous avons les ſcenes de Shakeſpeare, qui, miſes en vers par M. Ducis, font le plus grand effet.

Ainſi nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiariſés avec les formes que nous rejetions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de meilleur? Ne nous reſteroit-il pas à adopter toute autre choſe que le *punch*, les *jockeis*, & les ſcenes du grand Shakeſpeare?

CHAPITRE DXLIX.

Inſcriptions.

TOUTES ſont en latin; & d'où viennent les raiſons qui propagent cette coutume abſurde? Approche, pédant en *us*; dis-moi ce qui te porte à vouloir proſcrire, même pour les monumens publics, la langue nationale? *La langue latine a plus de préciſion.* Soit. Eh bien, l'inſcription ſera un peu plus lon-

gue. Pourvu qu'elle ſoit bonne & intelligible ; qu'importent quelques ſyllabes alongées? *La langue latine durera plus que la langue françoiſe.* Qu'en ſais-tu, pédant ? Qui te l'a dit ? Comment oſes-tu affirmer ce qui ſe paſſera dans mille ans ? Et pour qu'un ſavant du quarantieme ſiecle puiſſe lire facilement ton inſcription, faut-il que les trois quarts d'une ville ne ſachent point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers, qu'on pourroit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue de Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

Fais mieux ; va, le ſtyle lapidaire ſera toujours admirable quand il énoncera quelque idée ſaine & lumineuſe.

L'académie françoiſe a mis ce beau vers au bas du buſte de Moliere, placé dans la ſalle où ſa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

Lis à Saint-Euſtache l'épitaphe du brave Chevert ; elle eſt recommandable par ſa noble hardieſſe.

Sans

Sans aïeux, ſans fortune, ſans appui,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au ſervice à l'âge de onze ans ;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite,
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le ſeul titre de maréchal de France
A manqué, non pas à ſa gloire,
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modele.

Eh bien, ces lignes de d'Alembert ne diſent-elles pas mieux que n'auroit pu dire un régent de college dans une langue morte?

Parmi tant d'autres que je pourrois citer, lis encore celle-ci au pied de la ſtatue de Louis XV, à Rheims; il ne s'agit au reſte que de l'expreſſion.

De l'amour des François éternel monument,
Inſtruiſez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à ſon ſerment.

Mais tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'œil des citoyens, ſeroit l'inſcription françoiſe; & der-

riere, l'inſcription latine, pour le ſavant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cents années. Ainſi tout le monde ſeroit content. Permis même aux amateurs du grec de graver auſſi leurs mots; mais toujours derriere la plaque.

Comme ſix cents mille citoyens, faiſant des maiſons, des bas, des ſouliers, & pêtriſſant le pain que mangent meſſieurs les ſavans, n'ont pas eu le loiſir d'aller au college, il faut que les latiniſtes aient de leur côté la complaiſance de leur laiſſer l'uſage de leur langue maternelle, & de ne pas mettre ſous les pieds d'un roi un latin qu'il n'a jamais compris; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à ſa louange.

Voici un invalide qui s'avance ſur une jambe de bois; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoi; il s'approche de la ſtatue du monarque pour lequel il a verſé ſon ſang. Il fait lire; mais il ne peut plus reconnoître le nom de la célebre bataille où il fut bleſſé & vainqueur. Le cruel latiniſte lui a enlevé une

grande ſatisfaction, & preſqu'un dédommagement.

Quoi! jamais rien pour le peuple? Il ſera conſtamment étranger à toutes les jouiſſances de l'eſprit & de l'ame? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que ſon ſeau ſe remplit, regardera bouche béante deux vers latins. La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui, même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inſcription françoiſe, en faire un motif de conſolation dans ſes travaux journaliers. Les pédans veulent qu'il n'entende jamais un mot conſolateur; qu'il paſſe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu juſqu'aux monumens publics repouſſer ſes interrogations, & uſer avec lui d'un langage ſuperbe & inintelligible.

Des inſcriptions choiſies & ſemées à propos dans la ville, pourroient former un cours de morale & graver dans l'eſprit du peuple des maximes courtes à l'uſage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des ſiecles paſſés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté

aux cantiques offerts à la Divinité l'expreſſion vulgaire qui les rendoit touchans, &, j'oſe le dire, ſacrés. Ils ont chargé la peinture des faſtes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédans, & voilà ce qu'engendre la proceſſion gothique du recteur, lorſque, traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des ſiecles barbares, & en faiſant orgueilleuſement parade, il croit, en préſidant les *quatre facultés*, marcher à la tête des ſciences humaines.

On échappoit jadis à la potence en s'écriant au pied de l'échelle: *ſum clericus;* mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniſte de l'univerſité tout comme un garçon ſerrurier, ce beau privilege anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les ſuppôts des colleges à vouloir graver ſur nos monumens un idiôme mort. Seroit-ce pour mieux voiler ainſi le vuide & la petiteſſe de leurs idées?



CHAPITRE DL.

Sentences de police.

On a affiché derniérement une ſentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Pariſiens de la chair d'âne pour du veau. La ſentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

On a été obligé de prépoſer des hommes pour enſevelir les chevaux, parce que pluſieurs aubergiſtes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour du bœuf dans les gargotes qui peuplent les fauxbourgs.

On feroit un extrait curieux des diverſes ordonnances rendues par la police; on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractere de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'eſt toujours après l'accident que vient la loi réparatrice. Le jeu ſubit d'une décoration ayant accroché le jupon d'une comédienne & coupé ſon rôle, il s'enſuivit une ordonnance

de police, qui enjoint à toute actrice ou danseuse de ne paroître sur les planches d'aucun théatre sans caleçons.

L'actrice qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie, n'en est pas plus dispensée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-dessus des têtes pressées du parterre. Cette loi s'étend depuis la salle de l'opéra jusqu'à la loge du *grimacier*.

La tragédienne superbe, sous ses majestueux habillemens, & déjà respectable par elle-même, doit encore se munir de ce voile caché contre les accidens ignorés & imprévus, ainsi que la saltinbanque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'est pas une précaution superflue.

Excepté les actrices, les Parisiennes ne portent point de caleçons; ils sont d'usage dans des pays plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir par-tout, se préserveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occasionnent.

CHAPITRE DLI.

Baptêmes.

QUAND un enfant eſt né, il faut le baptiſer. La loi veut que ce ſoit dans les vingt-quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la préſence d'un parrain & d'une marraine ; ce qui ne laiſſe pas quelquefois d'être embarraſſant pour le pere. Il vous ſollicite avec un air un peu honteux ; car c'eſt une petite corvée dont on ſe paſſeroit bien. On l'impoſé aux plus proches parens, quand on n'eſt pas brouillé avec eux. En général, le tems du compérage eſt paſſé.

Le parrain donne des dragées à la marraine, & les baptêmes tournent au profit des confiſeurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un reſpect particulier pour ce premier ſacrement de l'égliſe.

La ſage-femme ne manque pas de dire à l'accouchée, en emportant l'enfant pour le

baptême : *madame, d'un païen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant n'eſt rien ; on le ſauve de l'enfer ſans qu'il s'en doute.

Pluſieurs riches, pour abréger, font aujourd'hui comme les plus pauvres ; ils prennent le bedaud de la paroiſſe pour parrain, & la mendiante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu, va répondre devant le prêtre de la croyance de M. le marquis.

La ſage-femme couvre le nouveau-né d'une tavaïolle. Tous vont à l'égliſe ſous le même coſtume.

Tout parrain doit réciter *le credo.* Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le ſavent plus. Le prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptiſmaux le ſpectacle journalier de catholiques ne ſachant plus leur ſymbole de foi, permet qu'on le diſe tout bas.

Un *baptiſeur* plus difficile, exigeant d'un parrain que le *credo* fût récité à haute & intelligible voix, le parrain répondit : *j'en ai bien retenu l'air ; mais j'en ai oublié les paroles.*

Le prêtre verſe de l'eau froide ſur la tête de l'enfant : ce qui n'eſt pas toujours ſans inconvénient. On lui met enſuite un grain de ſel dans la bouche : quelquefois ce grain de ſel ſe trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient violet. Le ſel étant ſuperflu pour l'effet du ſacrement, c'eſt aux naturaliſtes à juger ſi un gros grain de ſel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable.

Après le baptême vient toujours une collation. Chargé d'un enfant de plus, le petit bourgeois n'en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d'une nourrice, part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans ; & l'enfant fuyant alors leurs embraſſemens, ſe rejetera ſur le ſein de la payſanne dont il aura ſucé le lait.

Le baptême eſt une cérémonie très-importante ; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l'exiſtence, le rang & la fortune d'un individu. Il ſera obligé de reproduire

cet acte baptistaire dans toutes les circonstances de sa vie. La moindre transposition, la moindre erreur peuvent avoir des conséquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redresser une erreur dans un pareil acte; on ne sauroit donc y apporter trop d'attention.

Quand on s'est trompé sur le sexe de l'enfant, il faut, malgré toute l'évidence de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redresser l'acte.

S'il est touchant de voir sur les registres de la paroisse le nom du fils du roi régnant, placé à la date du jour de sa naissance & couché entre deux noms obscurs, ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfans des hommes, on ne voit pas avec le même intérêt la layette du Dauphin, apportée en pompeuse cérémonie à Versailles par le nonce du pape, & le tambour battre aux champs. La maison du roi sous les armes, pour recevoir au passage les langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le registre où le monar-

que a inſcrit ſon fils, comme le frere de celui qui naquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des uſages ſimples & éloquens, d'inſtruire à la fois les princes & les ſujets, de concilier leurs idées, & de donner reſpectivement à leur ame des conceptions juſtes & grandes !

CHAPITRE DLII.

Faillites.

CE délit contre la ſociété s'accroît, parce qu'il eſt impuni. En ſe multipliant, il a banni la confiance du commerce.

Quelles ſont les cauſes qui font des faillites une eſpece de jeu qu'on renouvelle pluſieurs fois ? C'eſt qu'il exiſte des hommes qui poſſedent la ſcience funeſte de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuſe pour le débiteur. Ces hommes ont l'adreſſe perfide de préſenter le négociant qui a manqué ſous les dehors intéreſſans d'un commerçant malheureux ; ils exa-

gerent ſes pertes & lui créent des recouvremens imaginaires, pour en impoſer à la crédulité & à la bonne-foi de ſes créanciers.

Le débiteur, de ſon côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au déſeſpoir d'être forcé de manquer à ſes engagemens. Il prodigue l'éloquence captieuſe; il fait entrevoir qu'en venant à ſon ſecours, en lui donnant du tems, en lui faiſant quelques remiſes, il conſervera aux créanciers leur propriété.

Le but de ſes démarches eſt de préparer une aſſemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus diſparates ſont tout étonnés de ſe trouver enſemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne ſe trouve point à cette ſéance; il laiſſe les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithetes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choiſi ſe leve, calme les eſprits courroucés, pérore, harangue, fait l'éloge du débiteur, vante ſa probité. Dans l'aſſemblée tumultueuſe ſe trouve un créancier qui s'annonce ſous les apparences impoſantes d'un homme ruiné; il a la fureur dans les yeux, & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorſqu'il a échauffé les eſprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent, il s'interrompt bruſquement, & changeant de ton, il dit d'une voix baſſe & diſſimulée: oui, meſſieurs, je vous le répete, il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups ſi terribles. Cependant, meſſieurs, je dois vous obſerver que la marche qu'il faut ſuivre pour arriver à ce but effrayant eſt longue, incertaine & diſpendieuſe. On expoſe les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les frais, & l'on doit craindre d'être forcé de ſacrifier des capitaux utiles à des pourſuites douteuſes. Je ſuis donc d'avis,

messieurs, qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

Quelques créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la justice; mais comme ce n'est pas le nombre des suffrages qui l'emporte, & que trois hommes qui se montrent créanciers de sommes qui excedent le total des trois quarts de la banqueroute, sont préférés à trente particuliers à qui il n'est dû que le quart, ce sont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'orateur insistant toujours sur les frais considérables de justice, dispose à un accommodement.

Après beaucoup de rumeur, le plus grand nombre signe. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuse; on diroit qu'il a fait grace à ses créanciers, en ne leur faisant perdre que soixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, & les obtient, parce qu'il a su d'avance faire la loi dans les assemblées, en s'associant des complices qui par des actes simulés se sont rendu maîtres des conditions.

Ce n'eſt point un roman que nous traçons ; ce ſont d'affligeantes vérités. Comment l'aſtuce & la duplicité ſont-elles venues à bout d'éluder à ce point les précautions du légiſlateur, & de tourner contre la ſûreté du commerce une loi humaine dans ſon origine, mais qui eſt totalement annullée par la malice & la perfidie ?

Nous avons peint le banqueroutier juſqu'au moment du contrat qu'il fait avec ſes créanciers ; mais le tableau ſeroit imparfait, ſi nous ne le montrions pas après cette époque.

Si l'on imagine qu'il ſera modeſte, qu'une honnête pudeur couvrira ſon front, qu'une ſage prudence déterminera ſes actions, on ſe trompe. On le verra pouſſer l'impudence & l'oubli de toutes les bienſéances juſqu'au point d'afficher une dépenſe plus conſidérable ; on le verra continuer ſon commerce, & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Pluſieurs, après avoir fait une ceſſion générale de leurs biens, ſont montés le lendemain dans un carroſſe, ont pris un hôtel

ſomptueux à la ville, & une maiſon délicieuſe à la campagne. Un ſpectacle auſſi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle eſt la cauſe funeſte de ce ſcandale public ? Il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée: l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative, en la combinant & en la faiſant conduire par des hommes exercés à ſoutenir le débiteur infidele.

Comme le miniſtere des procureurs, des avocats, intervient dans ces diſcuſſions juridiques, & qu'il ſe fait une grande conſommation de papier timbré, ces ſortes d'affaires s'alongent, & les officiers de la chicane prélevent leur dû ſur la maſſe des créanciers. C'eſt une bonne aubaine pour eux, & ils ſeroient très-fâchés que les faillites fuſſent plus rares.

Le commerce a beſoin d'une loi nouvelle, vu le raffinement de la cupidité & le génie de la mauvaiſe foi; il la faudroit ſimple, ſévere & irréfragable. C'eſt une honte, c'eſt une tache nationale, que de voir la confiance par-
ticuliere

ticuliere incessamment lésée ; elle ne pourra renaître qu'après que le législateur aura févi contre des manœuvres infames & journalieres, qu'on ne prend pas même souvent la peine de couvrir d'un voile, & que les magistrats, enchaînés par le code, sont dans l'impuissance de punir.

Si les négocians malheureux, que des circonstances cruelles ont mis dans la triste nécessité de faire faillite, ont droit à quelque pitié, il n'en est pas ainsi du débiteur rusé, & il y auroit des regles sûres pour le reconnoître & le livrer à toute la rigueur des loix. Mais elles ont tellement molli, que le plus grand frippon combat l'infamie avec un front arrogant, & souvent il triomphe.



CHAPITRE DLIII.

Courtiers.

QUI pourroit nombrer la foule de ces miniſtres de l'uſure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui ſont tourmentés par des beſoins pécuniaires? Leur métier eſt de faire prêter de l'argent, & leur premier mot eſt toujours qu'ils n'ont point d'argent.

La moitié des Pariſiens brame après l'eſpece monnoyée : où eſt-elle? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraîchir une terre perpétuellement altérée? Les courtiers ſont ceux qui portent l'arroſoir; ils ſavent où puiſer. Infatigables commis des agens de change & des capitaliſtes, ils rient de votre détreſſe, & ſongent à en tirer tout le parti poſſible.

L'homme qui vous propoſe de l'argent a l'air have, famélique; il porte un habit uſé. Il eſt toujours las; il s'aſſied en entrant : car

il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correſpondre les ventes & les achats, & pour lier les fréquens échanges de différentes marchandiſes.

Vous livrez d'abord entre ſes mains vos billets ou lettres de change. Il ſort : toute la clique des courtiers les aura ſcrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas, de chapeaux, de galons, de toile, de ſoie crue, de livres; il vous amenera juſqu'à des chevaux. C'eſt à vous de métamorphoſer ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier, bonnetier, libraire, ou maquignon.

Nombre d'exemplaires de l'Encyclopédie, *cordes ſur balle*, circulent dans les affaires; & un jeune homme, pour mettre une fille d'opéra dans ſes meubles, commerce des ballots de ſcience, ſans connoître autre choſe du volumineux dictionnaire que ſon titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin, & n'a point de cave.

Voilà donc votre billet payé en marchan-

difes. Vou s obtenez quelquefois un quart en argent ; & le même courtier, auquel vous êtes obligés de recourir, eft encore l'homme propre à vous débarraffer des marchandifes qui vous pefent. Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de fa valeur.

Le courtier, après vous avoir prouvé que fon entremife vous a été fort heureufe, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or fur mille livres, parle de fa confcience & s'en va.

Ces courtiers fe rencontrent fur le pavé qu'ils battent inceffamment, s'accoftent, parlent fur le bord des allées, & fe donnent mutuellement des clartés vigilantes fur le degré de néceffité où font réduits les emprunteurs, ainfi que fur leurs reffources préfentes ou futures.

Ils entrent par-tout ; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet de libraire, & qui voit le courtier rire & fecouer la tête à cette fignature ; & chez la belle dame qui s'eft oubliée la veille au fallon de Marly, & qui les fupplie prefqu'à mains jointes de venir à fon fecours.

Il faut entendre leurs réflexions plaiſantes ; on eſt tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'auteur reçoit une caiſſe de quincaillerie, & que l'on donne à la belle dame huit cents aunes de drap ; il faut que le poëte pacifique vende des lames & des couteaux, & que la belle dame demande à tout ſon voiſinage, *qui veut habiller des domeſtiques ? j'ai du drap.*

Le marquis de **** faiſant des affaires de cette nature, on lui alloua un magaſin complet de bierres pour enſevelir les morts ; de ſorte que pendant trois mois, il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur. Le débit étoit ſûr ; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

Quand l'emprunteur lâche ſa lettre de change, le courtier ne lui en donne point de reconnoiſſance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier ; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'eſt pas

pour lui, il eſt pour des uſuriers au front voilé. Il a ſoin de vous en avertir, ſans les nommer: ce qui l'enhardit à donner à ſes opérations particulieres le caractere de la plus haute impudence. Il ne rougit point, il ſourit, & vous traite aſſez familiérement, qui que vous ſoyez, pendant que vous avez beſoin de ſon office.

Plus vous criez famine, plus leur joie augmente. Le confrere accuſe ſon camarade, quand il n'a pas été aſſez adroit, & que ſes fripponneries ſautent aux yeux; & le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

Connoiſſant bien la marche des affaires de commerce & leurs formes juridiques, c'eſt avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réaliſer du papier en argent. Vous auriez vingt procès contr'eux que vous les perdriez tous. Quand l'eſcroc veut joûter avec eux, l'eſcroc eſt déſarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le

piege ; mais c'eſt un exemple preſqu'unique & cité éternellement parmi eux, qui doit préſerver d'une pareille erreur trois générations conſécutives de courtiers.

CHAPITRE DLIV.

Notre-Dame.

QUEL eſt l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avoit-il pas un génie hardi, & ne ſentez-vous pas en entrant dans cette égliſe, que l'étendue & la majeſté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulieres & délicates de nos temples modernes ?

La figure coloſſale de ſaint Chriſtophe frappe d'étonnement au premier coup-d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'hiſtoire de ce prédicateur célebre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de ſainteté, & qui, tandis qu'on récitoit pour lui l'office des morts, ſortit la tête de la bierre, & cria : *je ſuis damné !*

Eh bien, cette hiſtoire ne vous pénetre-t-elle pas d'effroi ? N'eſt-elle pas compoſée d'une maniere pathétique ? Quand elle eſt récitée dans ce monument vaſte & majeſtueux, dans un demi-jour impoſant, en préſence de ſaint Chriſtophe, ces trois objets me ſemblent parfaitement d'accord. Je ſuis ému profondément ; j'ai du plaiſir à voir la haute ſtatue, à entendre, ſous ces voûtes élevées, l'hiſtoire du chanoine qui ſe releva trois fois de ſon cercueil, pour dire : *je ſuis jugé par le juſte jugement de Dieu*... L'auditoire pâlit.

Si le *bourdon*, un inſtant après, vient à ſonner, c'eſt encore une ſenſation forte que je reçois. Là tout eſt grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'apperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaſte Paris a une phyſionomie particuliere ! Il exhale la fumée, & il ſemble me dire, *tout eſt fumée*.

L'empreinte gothique de l'édifice, le por-

tail noirci, les cloches énormes, les escaliers tortueux, les antiques vitraux, la sculpture rongée, tout me fait rétrograder dans les siecles écoulés. Je redescends, je me promene, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguste Je repasse vingt fois devant ces objets vastes & mélancoliques; & quand la musique du chœur se mêle au son majestueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du benitier, m'alonge une longue perche pour me donner de l'eau benite, tout me paroît dans une proportion égale ; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'église *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'ai vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette église, qui me plaisoit beaucoup mieux lorsque ses murailles portoient la teinte vénérable de leur antiquité. Ce demi-jour ténébreux invitoit l'ame à se recueillir ; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf ; les temples doivent être vieux.

Je ne me console qu'en voyant les tours, saint Christophe, & la *Chapelle du damné*.

Oh, les beaux vitraux! quel effet! Ils brillent depuis des siecles! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine!

Quand j'entre dans la grande sacristie, que je vois cet amas d'or & d'argent, ce qui rappelle les trésors du Mexique; le calice enrichi des grands offices, la crosse, la mitre dont on coëffera la tête de monseigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil, fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

Cependant monseigneur l'archevêque sort de la riche sacristie, crossé, mitré, & me bénit en passant tout comme un autre. Oh! je ne donnerois pas cette heure-là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle représentation dramatique.

Les chanoines, les chantres, les bedauds, la musique, la multitude, l'église, le palais archiépiscopal, tout m'arrête; & dans mon

admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorſque le temple eſt déſert, je ſuis encore intéreſſé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monumens hiſtoriques, & je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la ſeule femme qui ait eu de ſon chef la qualité d'ambaſſadrice.

De jeunes enfans proprement vêtus & d'une aimable figure, choiſis parmi les enfans-trouvés, me font admirer les ſoins de la charité. C'eſt une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'eſt impoſſible de traverſer le parvis, ſans faire une fois le tour de l'égliſe *Notre-Dame.* J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Genevieve eſt magnifique; mais ce n'eſt pas un bâtiment gothique, érigé ſous Childebert I, & où tous les rois de France & Charlemagne ſont entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruiſe rien du portail & des ventaux, qu'on

n'abatte point ſaint Chriſtophe ; c'eſt l'ouvrage, non d'un ſtatuaire, mais d'un maçon. Il me repréſente mon Shakeſpeare: voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs aſſez de belles ſtatues; mais ſaint Chriſtophe, il eſt unique.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit parler en détail de cette baſilique. Mais que vous importeroit de ſavoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV ſont là ; qu'on y a découvert les tombes de pluſieurs évêques & archevêques, qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon, plus incorruptible que les oſſemens des prélats.

Je vous parlerai plutôt de la châſſe de ſaint Marcel, contemporain & ami intime de ſainte Genevieve.

Quand on porte proceſſionnellement ces deux châſſes, & qu'elles viennent à ſe rencontrer, la ſympathie qui les lioit autrefois agit encore ſi fortement qu'elles tendent à ſe réunir ; il faut l'effort de douze robuſtes porteurs pour entraîner S. Marcel, & rompre

l'attraction sentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de domter cette tendance réciproque, les deux châsses viendroient tout-à-coup à se joindre, & resteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de suite. Quel étonnant privilege a l'amour des saints ! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont soin de promener le saint & la sainte à une distance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'église *Notre-Dame*, n'est pas aussi pathétique que celui de la *Chapelle du damné ;* mais dans son genre, il n'est pas moins précieux. Revenons à des traits historiques.

En 1728, lorsqu'on faisoit quelques réparations dans la nef, & que les échafauds étoient dressés, des voleurs s'aviserent d'un expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent le jour de pâques, comme devant rassembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verset du second pseaume des vêpres, deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter sur les échafauds les plus

élévés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renverſerent quelques échelles, & crierent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verſet du ſecond pſeaume, & penſerent à ſe ſauver. Mais les portes étoient trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillerent dans les poches, pillerent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre; on leur arrachoit l'oreille & les diamans. Les auteurs de ce coupable ſtratagême ſe conduiſirent avec une ſi profonde adreſſe, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'égliſe de *Notre-Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement & la chambre des comptes, pour le pas & la préſéance du rang. C'étoit à la proceſſion ſolemnelle, le jour de l'aſſomption de la Vierge, inſtituée par le valétudinaire Louis XIII, lorſque ſa femme devint groſſe après vingt-trois ans de ſtérilité.

La chambre des comptes fut repouſſée en

corps & vigoureusement par le parlement en corps. Après plusieurs paroles & voies de fait, ces hommes de robe, à la suite de ce débat, furent trente années sans assister à la procession. Le roi, pour les accorder, fut obligé de séparer leur brigade.

Le premier président de la chambre des comptes, qui fut le battu, est obligé aujourd'hui de marcher à la gauche du premier président du parlement; & il porte encore sur son front l'air humilié de son ancienne défaite. Le peuple le remarque & dit tout haut: *il a la gauche, il n'oseroit faire un pas vers la droite.* Quel insigne revers dans les grandeurs humaines, être battu & céder encore le pas! Il faut marcher ainsi le 15 août, sous l'œil de tout le public attentif, & sortir queue traînante du chœur par la seconde porte, tandis que le parlement en triomphe sort par la premiere.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s'écrioit: *oh, le beau chêne, le beau chêne!* -- *Que dis-tu là?* lui disoit son

camarade. *Rêves-tu? un beau chêne? Ne vois-tu pas deux groſſes tours, un clocher pointu? -- Eh, non*, reprit l'autre; *c'eſt un chêne; regarde, regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même inſtant les chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, ſortoient de vêpres, leurs aumuces ſous le bras.

Les actions de graces que la cour rend à Dieu pour la naiſſance d'un prince, pour le gain d'une bataille, pour la convaleſcence d'un monarque, enfin pour la paix, ſe célebrent dans l'égliſe *Notre-Dame*, au ſon d'une muſique bruyante.

Les étendards & drapeaux enlevés aux ennemis, ſont ſuſpendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appella jadis un général, conſtamment vainqueur, *le tapiſſier de Notre-Dame*. Quelle préciſion énergique dans ce mot!



CHAPITRE

CHAPITRE DLV.

Le Petit-Dunkerque.

C'EST la boutique d'un marchand bijoutier, à la descente du Pont-Neuf. Elle étincele de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paie, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des colifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

Rien n'est plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'est plus triste à la réflexion ; on ne sait si l'on doit sourire ou gémir de ce luxe puérile. On admire les graces qu'on a su donner à des riens. Ces superfluités sont les joujoux des grands enfans, & c'est dans ce lieu sur-tout qu'un philosophe pourroit dire : *que de choses dont je n'ai pas besoin !*

De nombreux tiroirs sont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuisé ses formes & ses contours. Le prix de la façon

vaut dix fois le prix de la matiere. L'or a pris toutes les couleurs ; le cryſtal, l'émail, l'acier, ſont des miroirs taillés à facettes, & les enfantillages de l'induſtrie délicate ſont là ſur leur trône. Un homme deſcend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, & achete des breloques à un tel prix que la moitié auroit ſuffi pour faire ſubſiſter pendant une ſemaine entiere pluſieurs familles néceſſiteuſes.

Nos petits ſeigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les diſtribuent d'un air de nonchalance ; & ces dépenſes de fantaiſie excedent les dépenſes néceſſaires. Il eſt triſte de voir des ſommes conſidérables offertes à un luxe auſſi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique eſt remplie d'acheteurs ; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire, en étalant une boîte : *c'eſt du Petit-Dunkerque ?* Chaque année on baptiſe ces petits bijoux d'un nom particulier & bizarre.

Mais après avoir gémi en philoſophe, il faut rendre juſtice au goût du maître. Il anime, il dirige les artiſtes ; il imagine ce

qui doit plaire. En donnant la vogue à plusieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès, depuis qu'il a mis ſous les yeux du public des modeles élégans & variés, qu'elle n'en avoit fait depuis long-tems.

D'ailleurs chez lui le prix des bijoux eſt fixe & invariable ; & ſi la rivalité fait dire aux autres marchands, qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque*, c'eſt la jalouſie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

Voltaire, lors de ſon dernier ſéjour à Paris, ſe plaiſoit beaucoup dans le riche magaſin de cette maiſon curieuſe. Il ſourioit à toutes ces créations du luxe ; il appercevoit, je crois, une certaine analogie entre ces bijoux brillans & ſon ſtyle.

Comme le luxe change continuellement d'objets, & que les modes varient avec rapidité, les ouvriers du luxe éprouvent des viciſ-

ſitudes ruineuſes ; & leur ſort eſt toujours incertain, tandis que celui de l'agriculteur ne l'eſt pas. Tel colifichet perd de ſa faveur, & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le beſoin.

Un autre jour s'accrédite un nouveau genre : des ouvriers qui mouroient de faim ſe trouvent dans une abondance imprévue, & ſuffiſent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artiſans, ſoumis aux idées de fantaiſie, n'ont que des momens de vogue ; ils ne ſavent à quel objet s'attacher, pour aſſurer leur ſubſiſtance. Quand le caprice vient à changer, pluſieurs ne ſont plus en état d'embraſſer une profeſſion nouvelle. La pénurie les deſſeche, & l'état perd des citoyens dont les bras & la tête ſont devenus abſolument oiſifs.

Si l'on dit que les ouvriers favoriſés jouiſſent à leur tour de la ſouffrance des autres, & dédommagent l'état de la perte des malheureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance ſera durable. Mais non ; ils tom-

bent invinciblement dans l'abyme de la misere, ces futilités changeantes exigeant une adresse particuliere. Prisée la veille, nulle le lendemain, cette industrie n'est point applicable à des objets utiles ; elle est trop ou trop peu payée, selon le cours de ces joujoux bizarres. Aussi l'artisan qui connoît lui-même l'instabilité de sa profession, n'ose jamais statuer sur rien, & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

Chaque siecle a son moule qui passe de mode. Tout s'y jette; on le change: les deux siecles n'ont presque plus la même physionomie.

Qui découvrira les chaînons imperceptibles, mais existans, par lesquels nos manieres tiennent les unes aux autres ? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfevres des assiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque semblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartemens, nos jolis meubles, notre habillement & notre coëffure. Il est donc en tout

des rapports ſecrets, qui ont leur origine & leur liaiſon.

CHAPITRE DLVI.

Concert ſpirituel.

On eſt ſi affamé de ſpectacles à Paris, que le beau monde ne ſauroit encore s'en paſſer dans les jours les plus ſolemnels, marqués par la religion & conſacrés par elle aux offices divins.

On ferme l'opéra le jour du vendredi ſaint, de pâques, de noël, de la pentecôte; mais l'orcheſtre de l'opéra, les chanteurs & les chanteuſes vont ſur un autre théatre qu'on appelle *Concert ſpirituel*, & ſous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur goſier harmonieux. Ils n'ont pas leur habit de théatre; voilà toute la différence.

On chante le *Miſerere* & le *De profondis* à

grand *chœur;* mais cela ne touche perſonne, religieuſement parlant. Lorſque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie, chante un verſet d'un pſeaume du roi David, le roi David a l'air un peu profane. Quinault & le pſalmiſte, dans la bouche de la même actrice, font ſourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des repréſentations vraiment théatrales. On bat des mains, & l'on parle d'un cantique ſacré comme d'une ariette dans le goût italien.

Quelqu'aguerri que ſoit l'obſervateur aux ſingulieres contradictions de nos coutumes, il ne ſe fait pas à l'idée de voir les membres excommuniés de l'opéra chanter ſous des parures mondaines, ces pſeaumes que les prêtres chantent le même jour en habits ſacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie ſe proſterne & adore.

La chanteuſe ne comprend pas toujours le ſens des paroles qu'elle profere; mais elle obéit à la note, & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres

vêpres que celles qui ſe diſent au *Concert ſpirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

Les abbés, qui s'interdiſent ſcrupuleuſement l'*Académie royale de muſique*, ſe permettent le *Concert ſpirituel*. Par ce moyen, ils connoiſſent la figure, les graces, la voix & le talent des chanteuſes, ſans avoir ſcandaliſé leur protecteur; car leur évêque dans ſon rigoriſme ne ſauroit déſapprouver le *Concert ſpirituel*, puiſque le roi David s'y trouve, & que ſes vers, accompagnés de la harpe, ſemblent purifier les levres de l'actrice chantante.

CHAPITRE DLVII.

Hôtels nouveaux.

LA belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux! Que le coup-d'œil en eſt régulier & magnifique! Quel eſt cet hôtel qui s'éleve? Qui doit l'habiter? C'eſt un homme qui a laiſſé

mourir dans les hôpitaux une foule de ſoldats languiſſans. A côté eſt l'hôtel d'une courtiſanne, dont l'adreſſe a raſſemblé une immenſe fortune. Plus loin eſt celui d'un homme de cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Verſailles; il n'a pas fait ſa cour en *préſence des batteries* En face eſt la demeure de l'homme qui a vendu ſa patrie. Ces hôtels ſi brillans au-dehors, recelent des êtres ſéparés de la multitude autant par leur froide inſenſibilité que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne ſoit cimenté de larmes.

L'un a fait diſparoître des voitures de farine; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là eſt un intendant qui a traité une province comme un pays ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels? A des uſuriers, à des concuſſionnaires, à des agioteurs, à d'infatigables agens d'oppreſſion.

Comme la réflexion rend hideux ces hôtels ſuperbes! Quoi, les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à

l'amour, eſt deſtiné à la prêtreſſe du libertinage! Cette jolie maiſon appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés!

Toutes les fortunes de ces uſurpateurs ſont grandement établies; ils en jouiſſent ſans remords.

Architectes, doreurs, peintres & ſtatuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais;
Bronzes, marbres, tableaux, raſſemblés à grands
frais,
L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable,
A force d'être beau, ceſſe d'être habitable.
On le montre, on le voit; mais on n'y loge pas,
Et ſon maître diſcret s'exile au galetas.
La table de Damon gémit ſous dix ſervices,
Tout, l'air, la terre & l'eau, fournit à ſes délices.
C'eſt un gala de noce, un feſtin, un banquet,
Un ſuperbe hécatombe, & Damon vit de lait.
De ſa bibliotheque admirez l'étendue:
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci,
Deromme, en marroquin, couvrit ceux que voici.
Ceux-là de Baskerville ont illuſtré la preſſe;

D'autres qui trompent l'œil par une heureuſe
adreſſe ,
Ne ſont que du bois peint ; ils lui ſervent autant.
Il les montre, il les cite , & chacun ſemble dire ,
Le bel emploi d'argent . . . ſi Damon ſavoit lire !
Quoi ! déjà vous ſortez ? Un moment : il faut voir
Ce temple faſtueux , qu'il nomme ſon boudoir.
Avancez... De Vénus , voici le ſanctuaire :
Un Amour à la porte , apoſté par ſa mere,
Défend aux indiſcrets d'approcher de ces lieux.
Damon eſt cependant comme Titon le vieux.
Au-dedans on reſpire une riche molleſſe ;
Glaces , tableaux , ſofas , tout parle de tendreſſe ,
Tout peint la volupté , tout invite aux plaiſirs.
Quel malheur qu'on ne puiſſe acheter des deſirs !
(*Anonyme.*)

Aucun philoſophe n'a d'hôtel. Rarement un nom reſpecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé pour les commodités faſtueuſes & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'où viennent ces fortunes rapides qui étonnent ? Comment en dix ou douze années un homme paſſe-t-il de la miſere à la plus extrême opulence ? & qu'a-t-il fait ? On a vu

un courtaut de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, ſans compter les fortunes ſubalternes de ſix à ſept millions, qui ſont venues engraiſſer des hommes de la plus baſſe extraction, ſans que leurs travaux aient honoré ou ſervi la patrie. Un travail obſcur, une ſcience particuliere & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au-deſſus de nos têtes ces hommes de néant. *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.*

Encore ſi l'on pouvoit compter quelques fondations utiles, quelque bien fait au public; ou ſi leur exceſſive opulence s'écartoit dans ſon emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richeſſes. Mais non; ils jouiſſent ſeuls, ils jouiſſent dans le cercle étroit de quelques paraſites. Comme tout leur eſt venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïſme, n'attendez pas que ces inſolens millionnaires laiſſent après eux un monument qui ſerve à ſauver leur nom d'un juſte opprobre. Les richeſſes d'un

luxe perſonnel reſteront ſeules après eux, & ſeront l'objet d'une oiſive curioſité. Auſſi leur mort ſemble ſoulager l'humanité ; elle eſt ordinairement reçue avec un ſourire qui condamne leur vie entiere. Quand le magnifique hôtel ſera tendu de noir, que tout le clergé de la paroiſſe formera le convoi, que les ſonneurs mettront en branle les groſſes cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire ſur le mort. *Il n'a pu emporter ſon argent dans l'autre monde :* voilà les paroles qu'on entendra autour de ſon cercueil.

CHAPITRE DLVIII.

Couvens, Religieuſes.

LES couvens ſont jugés. Les curioſités exceſſives, la bigoterie & le cagotiſme, l'ineptie monaſtique, la bégueulerie clauſtrale y regnent. Ces déplorables monumens d'une antique ſuperſtition ſont au milieu d'une ville où la philoſophie a répandu ſes lumieres ;

mais les murailles de ces prisons sacrées séparent les victimes de toutes les idées régnantes.

Quelques directeurs ont droit de contrôle sur l'administration de cet empire. Un mélange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

On voit d'un côté la plus implicite obéissance, & de l'autre les petitesses du commandement. Ajoutez ensuite le désespoir du plus grand nombre, la résignation pacifique de quelques-unes, & l'abrutissement d'esprit des plus spirituelles. Là le devoir n'est plus qu'une routine; on fait le bien par contrainte & sans goût; on prie sans savoir ce que l'on demande, & l'on se mortifie pour obéir à la regle.

L'habitude adoucit un peu le joug; mais les imaginations ne sont pas assujetties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles désapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

Les paſſions ne dorment pas dans le ſilence de la retraite ; elles s'éveillent & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes ſecretes ! Les moins infortunées tombent dans une ſtupeur machinale ; les autres, après s'être abandonnées aux ſourdes imprécations du déſeſpoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eût été facile de détruire ces priſons triſtes, en reculant l'époque des vœux à vingt-cinq ans ! Une loi timide eſt ordinairement une mauvaiſe loi.

Autrefois de jeunes ſœurs étoient ſacrifiées à l'avancement d'un frere au ſervice ; & plus d'une mere coquette voyoit avec déplaiſir auprès d'elle une fille qui grandiſſoit.

On a tant écrit ſur cet abus, que les meres les plus ambitieuſes & les plus dénaturées n'oſent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monaſteres ſont des filles pauvres & ſans dot.

Mais les demoiſelles y reſtent juſqu'à ce qu'on les marie ; & quand elles ſont femmes,

elles racontent à voix baffe les hiftoires fecretes que tout le monde fait, & les fingulieres paffions qui y regnent. Ce qu'il y a d'étrange & d'inconcevable, c'eft que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour fa fille, quoique bien inftruite du danger que l'innocence y court.

Je ne fais fi les pauvres religieufes étrillent tous les jours leur dos & leurs épaules à grands coups de difcipline ; fi elles s'éveillent conftamment à minuit ; fi elles regardent leur directeur comme doué d'une fcience furnaturelle : mais je fais qu'on ne fe jette plus aux pieds de ces vertus fublimes, & qu'on a ceffé de les admirer.

Ainfi les monumens de l'extravagance humaine fubfiftent, lors même que la raifon en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveufe ; & jugez de la

loi

loi qui éleve des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux prisonniers des deux ſexes, à des plaintes & à des tourmens qui ſe renouvellent à la naiſſance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une religieuſe placée derriere une grille de fer, ſans la trouver ſouverainement aimable; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée; l'impoſſibilité de changer leur état, le ſentiment que tant de charmes ſont perdus, & que le ſoupir de l'amour malheureux ſera éternel dans leur cœur; tout m'attriſte devant la barriere impénétrable, que rien ne peut briſer. Quand je m'éloigne, je ſens avec amertume qu'il n'eſt point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont ſans doute quelque jouiſſance qui leur aide à ſupporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles; & je répete

tout bas ce vers de Lucrece, qu'on eſt forcé de redire ſi fréquemment dans les états catholiques :

Quantum relligio potuit ſuadere malorum !

Si les vocations ne ſont plus forcées, la ſéduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monaſtiques & éternels.

Voici un fait ſingulier, arrivé à Paris en 1773.

Un pere voulant marier ſa fille qu'il avoit miſe dans un couvent pour y recevoir ſa premiere éducation, éprouva l'oppoſition la plus décidée. Il reconnut ſans peine l'inſpiration des filles indiſcretes & pieuſes qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent, & ſe chargea du ſoin de guérir cette grande averſion pour le monde, & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre ſuivante.

« Dieu, à qui tout appartient, Souverain » de l'univers & de toutes créatures, Juge des » vivans & des morts.

» Ecoute, impie, les paroles de ton Dieu:
» Si tu les méprises, je commande à l'ange
» exterminateur de te frapper avant la fin de
» l'année Oses tu préférer ta fortune au salut
» de ton ame, & satisfaire tes vues ambi-
» tieuses en allant contre mes volontés! Ne
» sais-tu pas que tous les biens sont dans ma
» main puissante, & que je les distribue selon
» qu'il me plait? Ta fille est à moi, sa volonté
» & son être m'appartiennent. N'es-tu pas
» trop heureux que je la range parmi mes
» épouses pacifiques, & que je consente à ce
» qu'elle désarme, par ses prieres, ma justice
» irritée? Tes crimes ont mérité les plus grands
» châtimens, & mon bras est encore suspendu.
» C'est son innocence & ses larmes qui ont
» arrêté ma vengeance; c'est le lieu qu'elle
» habite qui a fléchi mon courroux. Si tu oses
» balancer la vocation qui l'appelle vers moi,
» tremble; mon bras va se baisser & te per-
» cer dans ma colere. »

Le pere vit bien que Dieu n'avoit pas écrit une pareille lettre; il méprisa assez le fanatique

qui l'avoit forgée, pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria ſa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore, & embraſſe dans la joie de ſon cœur les enfans de ſa fille qui, au lieu d'être l'épouſe ſtérile de Jéſus-Chriſt, fait une excellente mere de famille.

CHAPITRE DLIX.

Portrait d'une Abbeſſe.

TOUTES les paſſions ſe ſont calcinées dans ſon ſein, & il en eſt réſulté une maſſe froide & inſenſible. La ſucculence des alimens a énervé ſon ame & enveloppé toute ſa ſenſibilité. Elle ne ſent point les peines de celles qui ſouffrent ſous ſa regle. Le calme de la froideur s'eſt étendu ſur ſa ronde face unie; elle eſt devenue liſſe & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande, elle tourmente; voilà ſa grandeur & ſa volupté.

Le grade où elle eſt parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, & peut-être enfin le repos même.

Quant à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les paſſions actives, elle eſt maigre & jaune; le feu ſombre de ſes regards annonce que du fond de ſon cloître elle voudroit tout remuer & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene ſans ceſſe; elle fait tranſpirer au-dehors toutes les petites tracaſſeries, afin que le monde revienne à elle; & avec les mots d'ordre, de religion & de zele, les prélats ſont forcés d'abaiſſer leurs regards ſur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle ſe mêle devient tout-à-coup embrouillée, & il ne faut qu'une heure de converſation avec elle, pour avoir des ſoupçons injurieux ſur les actions des hommes que l'on eſtime le plus.

Voilà ce que fait la profonde retraite Toutes les paſſions s'y corrompent; l'orgueil y prend un caractere encore plus dur. Point de

milieu dans ces murs solitaires ; c'est là que l'ame s'anéantit, ou qu'elle monte au plus haut degré de perversité.

CHAPITRE DLX.

Théatre National.

COMMENT a-t-on représenté sur ce théatre tant de tragédies où les rois sont toujours des tyrans qu'il faut détrôner, pour le moins; où il ne s'agit que de poignarder & d'empoisonner des souverains qui déplaisent aux fiers amans de la liberté, logés au fauxbourg Saint-Germain ?

Comment nos poëtes ont-ils placé dans la bouche de leurs personnages, les mêmes maximes tant de fois reprochées aux Jésuites, qui du moins ne les ont pas mises en vers ?

Comment a-t-on si fort exalté les gouvernemens républicains au sein d'une monarchie ? Comment Corneille n'a-t-il point passé pour poëte séditieux, en nous faisant détester la

royauté, en nous la peignant des plus révoltantes couleurs, en nous montrant *Cinna*, *Emilie*, en ennobliſſant tout rôle de conſpirateur, en conſacrant la coupe & le poignard ?

Comment une foule de tirades modernes, qui reſpirent le meurtre des rois, ont-elles circulé chez un peuple ſoumis, qui adore ſes monarques ? Notre tragédie n'eſt-elle pas pleinement & conſtamment en contradiction avec les principes monarchiques ?

Que d'injures dites aux rois dans ces pieces doublement approuvées ! Mais la cenſure voyant qu'il eſt queſtion d'un prince Aſiatique, & que le ſtilet & la coupe empoiſonnée ſont apprêtés dans un palais ſitué à ſix cents lieues du fauxbourg Saint-Honoré, ne refuſe pas d'écrire : *permis de repréſenter & d'imprimer*.

Des écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conſpirateur qui tient le couteau levé :

Tu vois
La reſſource du peuple & la leçon des rois.

Un autre :

Et j'ai besoin d'un bras
Qui du meurtre d'un roi ne s'épouvante pas.

Ces hémistiches monstrueux paroissent forts à l'oreille de ces faiseurs de tragédies, qui s'attablent dans le coin d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces insensées, où le parricide se commettra au nom de la liberté. Le commissaire qui arrêta le poëte *Pechantré*, lequel avoit tracé sur du papier, *ici le roi sera tué*, ne concevoit pas en homme de sens, qu'une tête parisienne pût appliquer, dans une auberge, ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faisoit son devoir en homme étranger à ces folies théatrales, qui peuvent avoir des conséquences, & qui, quoiqu'extravagantes, ont un caractere atroce.

Comment a-t-on avili ensuite sur ce même théatre l'ordre de la bourgeoisie? Pourquoi le marquis, le comte y sont-ils toujours légers, fémillans, & le bourgeois toujours plat & bête? Dans telle piece l'officier donne des croquignoles au marchand; & le parterre, composé de boutiquiers, n'en rit pas moins de toutes ses forces.

Comment a-t-on récité & récite-t-on encore ſur la ſcene ces deux vers de Voltaire, dans un pays où le clergé eſt ſi puiſſant ?

Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Comment a-t-on repréſenté Cartouche ſur le théatre de la nation avec une affluence extraordinaire ?

Comment a-t-on joué & rejoué *le Roi de Cocagne*, ſi ſinguliérement couru & applaudi ?

Comment prévient-on d'un côté toutes les alluſions poſſibles, & comment de l'autre laiſſe-t-on les alluſions nouvellement enfantées ſur des vers anciens ?

Ce qu'il y a encore de remarquable ſur ce théatre national, c'eſt que les comédiens qui ont commencé par ſe modeler ſur quelques hommes de qualité, donnent enſuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour à tour Grandval, Belcourt, Molé faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic de-

vant le miroir de nos cheminées. L'un ſe grattoit légérement le deſſous du nez ; l'autre faiſoit le gros dos dans un à-plomb à peu près immobile ; celui-ci ſautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes, affectant tour-à-tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théatre ; ils viennent enſuite dans les maiſons achever le rôle du comédien.

Que l'étranger ſe mette au fait des manieres de l'acteur en vogue, & il pourra juger celles qui ſont dominantes.

L'engouement pour tel acteur ceſſe quand il a été ſuffiſamment copié. Il vieillit ; lui ſeul ne s'en apperçoit pas ; il voudroit encore donner le ton : on vole à d'autres modeles, & l'on court les chercher juſques ſur les théatres du ſecond ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ſes imitateurs?

Auſſi les jeunes gens qui fréquentent les ſpectacles, ont tous une légere nuance du comédien à la mode. Il n'y a que l'homme de cour qui échappe à la contagion, & qui

ſache compoſer ſon attitude d'une maniere originale, que le grand acteur lui-même n'imite jamais qu'imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité & de l'impertinence ſe rencontre chez tel comédien ; il eſt impoſſible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il ſe donne. Qu'il parle, qu'il écrive, il eſt toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur eſt devenu fou, & que c'eſt ſa raiſon, au lieu de ſa perſonne, qui eſt enterrée. Vous riez de lui. Soyez ſûr qu'il eſt complétement dans l'illuſion. Parce qu'il a foulé les planches du théatre, il croit ſon exiſtence précieuſe à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inſpiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaiſante. Il a perdu le point de vue de ſa place ; il eſt en l'air ; il ne ſait plus ce qu'il dit.

Voilà la maladie des gens de théatre. Tous n'en ſont pas atteints ; mais ceux chez qui elle domine, ſont devenus des êtres curieux, à raiſon de l'importance qu'ils ont donnée réellement à leur perſonne.

Or, dites-nous, moraliſtes, pourquoi le talent de la déclamation ou du chant, quelques applaudiſſemens publics, inſpirent-ils tant de vanité, lorſque l'auteur, le peintre, le ſtatuaire, le compoſiteur de muſique, le géometre ſont modeſtes par comparaiſon ? Je voudrois bien deviner ce qui, chez un comédien, met dans un jeu ſi prodigieux, ſi conſtant, les fibres de ſon amour-propre. Pourquoi ce ſentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres profeſſions ? Qui au moral prendra le ſcalpel pour découvrir la cauſe de cette irritation, de ce prurit, que je ne me laſſe point d'examiner ?

Le parterre de ce ſpectacle a perdu ſes droits antiques ; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a conteſté l'uſage, qu'on lui a ravie enfin ; de ſorte qu'il eſt devenu paſſif.

On l'a fait aſſeoir, & il eſt tombé dans la léthargie. La communication des idées & des ſentimens ne ſe fait plus ſentir. L'électricité eſt rompue, depuis que les banquettes ne per-

mettent plus aux têtes de se toucher & de se mêler.

Autrefois un enthousiasme incroyable l'animoit, & l'effervescence générale donnoit aux productions théatrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui le calme, le silence, l'improbation froide ont succédé au tumulte.

Il a aussi perdu ce tact prompt qui l'éclairoit sur les convenances. Si l'on avoit à se plaindre de sa sévérité, elle devenoit utile.

Le parterre ancien, beaucoup mieux composé, peuplé d'amateurs, non-seulement jugeoit la piece, mais encore il devinoit les forces & les ressources de l'auteur. Quand on donna *Warvick* en 1763, le parterre dit d'une voix unanime: *c'est bien, c'est sage; mais le poëte est sec. On sent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'est vérifiée. L'auteur depuis vingt ans se tourmente pour pouvoir donner à *Warvick* un pendant, & il ne sauroit en venir à bout.

Des bons-mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu

gros incommodoit légérement ſon voiſin : *quand on eſt auſſi épais*, dit celui-ci en élevant la voix, *on devroit bien reſter chez ſoi.* — *Monſieur*, reprit l'homme gros, *il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.*

CHAPITRE DLXI.

Le Calvaire ou le Mont-Valérien.

PETITE montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui ſont en poſſeſſion de ce lieu depuis quatre ou cinq ſiecles. C'eſt pendant la ſemaine ſainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand crucifix où Jéſus-Chriſt eſt mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieuſement que ce Calvaire eſt la montagne même où les Juifs crucifierent Jéſus, & qu'il expira réellement ſur ce Calvaire, où le peuple prie & s'agenouille. Il n'a point de connoiſſance

de la montagne *Golgotha*, située hors de Jérusalem du côté du septentrion ; il ne sait pas même où Jérusalem étoit placée : il prend l'imitation pour l'objet réel.

Sept chapelles environnent cette croix, & dans chacune est représenté quelqu'un des mysteres de la passion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le statuaire a donné aux Juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font sanglotter la multitude.

Il y a quelques années qu'il se faisoit des pélerinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi saints. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pélerins chargés de croix, traversoient le bois de Boulogne & gravissoient avec ferveur la montagne un peu haute & rude. On a réprimé avec sagesse ce que cette piété avoit de suspect. Aujourd'hui les pélerines & les pélerins, cahotés dans une charrette pour leurs cinq sols, s'y rendent pendant le jour. On y entend la messe, & l'on redescend ensuite

dîner gaiement dans les cabarets de Surêne. Les pélerinages eurent en tous tems plus d'une utilité ; & la population de la France doit infiniment au P. Dupleſſis, grand planteur de Calvaires.

Les vues des terraſſes du Mont Valérien ſont uniques pour leur étendue & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux payſages des environs de Paris, le vaſte canal de la Seine, ſes détours, & les villages qui décorent ſes rives.

Un confeſſeur ayant ordonné à ſon pénitent, pour l'expiation de ſes fautes, de faire un pélerinage au Calvaire avec des pois dans ſes ſouliers, celui-ci, trouvant la tâche trop pénible & voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, & continua ainſi ſon chemin. Ainſi le petit comme le grand ſait compoſer avec la loi & ſa conſcience. Qui n'a pas fait cuire ſes pois !

On fait des retraites dans la maiſon des prêtres & chez les hermites qui y ſont établis. On y jouit d'un bon air, d'une vue magni-

fique

ſique ; & le corps s'en trouve tout auſſi bien que l'ame.

CHAPITRE DLXII.

Jours ouvrables.

DANS les pays catholiques, les fêtes occupent la quatrieme partie de l'année. On vient d'en ſupprimer treize à quatorze, après un demi-ſiecle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de ſuite, & aſſez ſouvent trois. On auroit dû les rejeter toutes au dimanche ; mais la ſuperſtition a bataillé, & le bien ne s'eſt fait qu'à moitié.

Savez-vous quel eſt le corps qui feroit le plus fâché de la réforme entiere, & qui s'y oppoſe le plus par ſes diſcours ? C'eſt la ferme générale, parce que ces jours-là l'égliſe donne le ſignal d'aller au cabaret, & que l'on ne voit que des ivrognes qui y conſument le gain d'une ſemaine.

Le peuple appelle *jours ouvrables* les jours

que les boutiques ne ſont pas fermées: diſtinction que ne connoiſſent pas les gens du beau monde, tous les jours de la ſemaine étant égaux pour leurs plaiſirs.

C'eſt un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Elyſées, aux Boulevards, & conſidérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété bizarre, de phyſionomies & d'accoûtremens. Là, vous pourrez lire ſur le front du Pariſien ſi ce que j'ai écrit de ſon air ſoucieux, gêné ou compaſſé, n'eſt pas vrai; & ſi l'étranger qui lui attribuoit, il y a ſoixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'eſt pas autoriſé à prononcer aujourd'hui qu'il a dans ſes manieres quelque choſe de contraint & de triſte.

Je parle de la petite bourgeoiſie, la claſſe aſſurément la plus nombreuſe, & dont l'attitude & le regard me paroiſſent exprimer un caractere ſouffrant: indice d'une vie contentieuſe & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorſqu'il ſe promene.

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, & là ne faire autre chose, pendant une après-dînée entiere, que de parcourir les allées & s'asseoir sur des bancs ou des chaises. On voit qu'il ne sait se créer aucun amusement, & qu'un jour de fête est encore pour la petite bourgeoisie un jour où il ne faut rien dépenser ; car l'avertissement pressant de la capitation, envoyé par le terrible receveur & qui menace de poursuivre, semble écrit sur toutes les physionomies.

Ce receveur de capitation est un rabat-joie perpétuel, un publicain décidé ; c'est une espece de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge, & qui va rechercher des têtes contribuables jusques dans les flancs des veuves. Il vous impose arbitrairement ; & l'on a beau lui dire, *ma tête vaut peu de chose*, il vous soutient que votre tête est excellente pour lui payer tant. Dès que son tarif est tracé, rien ne l'efface, pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation, dès que sa vie a entamé de quinze jours l'année financiere.

CHAPITRE DLXIII.

De Raoul Spifame.

Je vais parler de lui, quelqu'obſcur qu'il ſoit, parce que je me ſens une certaine analogie avec ſon caractere & ſa tournure d'eſprit. Cet homme du ſeizieme ſiecle s'étoit établi roi dans ſon cabinet, réformateur de tous les abus qui le choquoient ; & là il travailloit à loiſir à une manufacture d'arrêts concernant preſque tous les objets de la légiſlation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets? Qui n'a pas dit quelquefois, *ſi j'étois roi!*

Ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt que *Brillon*, auteur du Dictionnaire des arrêts, l'abbé *Abel de Sainte-Marthe* & pluſieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier ſans caractere & ſans autorité : tant il avoit imité

parfaitement le ſtyle & le ton de ces *édits* royaux.

Dans ſa ſouveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient auſſi l'ouvrage de la haine ou du reſſentiment ; (car il faut bien que l'homme ſe montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du Parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépoſſédoit les avocats ſes confreres, de leur état, en cas de déſobéiſſance à ſes réglemens. Il aboliſſoit leur ordre, non-ſeulement comme ſuperflu & inutile, mais encore comme dommageable & pernicieux.

Ce nouveau légiſlateur exaltant ſon imagination, s'approche du trône ; il voit le roi qui le félicite, le comble de louanges & de faveurs, l'adopte même pour ſon fils par *arrogation civile.*

Reconnoiſſant de cette faveur, notre politique ordonne que les ordonnances émanées du roi ſoient exécutées ſans aucune *remontrance* ni délai. C'eſt vouloir ce que nos rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame*, en ſe créant

monarque, ſe faiſoit monarque abſolu. Vous le voyez enſuite inſtituer vingt-quatre cardinaux, pour aider le roi à conduire l'égliſe gallicane, dont il lui donne la *ſurintendance.*

Il eſt plaiſant qu'en ſe faiſant roi dans ſon cabinet, on y ſoit deſpote. Cette obſervation, je penſe, ne doit pas échapper au moraliſte.

Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifame* ſoient auſſi extravagans. En courant après des chimeres, il a quelquefois rencontré le germe de pluſieurs loix & de pluſieurs établiſſemens utiles à la ſociété.

Si l'année commence dans toute la France au premier janvier; ſi l'on a ſenti les abus de nos juſtices ſeigneuriales; ſi l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embelliſſement & à la commodité de la ville de Paris; ſi ſon égliſe cathédrale a été décorée du titre d'archevêché; ſi la bibliotheque du roi eſt devenue un dépôt public, où ſe trouvent réunies toutes les richeſſes littéraires, &c. c'eſt peut-être à *Spifame* qu'on en a l'obligation: du moins tous ces établiſſemens ou réglemens

ſont-ils annoncés dans ſa *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

Parmi une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal, on remarque celui qui ordonne la réſidence aux évêques; celui qui établit des penſions ſur les bénéfices pour la ſubvention des guerres & autres néceſſités de l'état; celui où le roi invite ſes ſujets à l'avertir des malverſations. (voilà le germe d'un édit précieux :) celui qui regle qu'à l'avenir le pape ſera tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

On voit que les idées de *Spifame* ſe rapprochent de celles des ſouverains de l'Europe, qui ſe diſtinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante ſageſſe de leurs loix. Il a obſervé le premier que l'état, par la ſuppreſſion des fêtes, obtenoit plus de travail, la religion moins de profanation; il a auſſi parlé d'une autre réforme non moins utile, celle des couvens. Eh, quelle audace pour le tems où il écrivoit!

Il s'eſt montré jaloux de conſerver la pu-

reté dans les mariages, & il condamne aux travaux publics ceux qui seront convaincus du crime d'adultere.

Ce législateur sans couronne & sans mission a donné une loi bien faite pour être méditée, sur-tout dans un tems où l'on est occupé dans tous les pays à tirer le meilleur parti du fonds de son territoire. Comme il ne voyoit de terres stériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par son édit que ces terres incultes seront abandonnées aux premiers occupans. Cela me paroît admirable.

Il établit ensuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & la fécondité des terres négligées. Cet établissement, tel que le conçoit celui qui le propose, me semble d'une toute autre utilité que nos sociétés d'agriculture. Ainsi nos écrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention sur bien des détails agronomiques, qu'ils nous présentent tous les jours comme une science absolument neuve.

Ce curieux faiseur d'édits ne s'étoit pas ou-

blié. Par un de ſes arrêts, il ſe fit créer *dicta-teur & garde-de-ſceau dictatoire & impérial.* Il l'étoit en imagination, ainſi que d'autres ſe font miniſtres, généraux d'armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas? Qui, la tête doucement appuyée ſur l'oreiller, ne croit pas fermement que ſa volonté eſt plus droite, plus lumineuſe que celle de l'adminiſtrateur en charge?

Raoul Spifame, dans ſon travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts; mais la mort l'arrêta au milieu de ſa régénération des choſes. Nous n'avons que trois cents neuf édits de ſa fabrique, (on ne ſauroit être roi à moins) & ils feront recherchés ſans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés juſqu'à ce jour.

Le réſultat de ces divers arrêts, c'eſt que tout le poids des impôts devroit être porté par les riches; ils le paient toujours en dernier reſſort: autant vaudroit commencer par eux. C'eſt là qu'il faut trancher dans le vif;

car la réduction de ce luxe ne sera pas un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puisque la réduction sera proportionnelle. Mettez donc des impôts sur les cartes, les parfums, les liqueurs, sur la poudre à cheveux, sur les étoffes d'or & de soie, sur les galons, sur la porcelaine, sur les laquais, sur les valets & femmes-de-chambre, sur les maîtres-d'hôtels, sur les parcs, sur les roues de carrosse, &c.

Quoi, le royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre ; & vous saisissez ballots, marchandises, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation & la vie du corps politique ; & vous taxez la tête d'un malheureux sans pain ; & vous créez chaque jour de petites & misérables loix qui ont toutes la physionomie du vol, du dol, de la rapine ; & vous avez des bras qui vous demandent du travail & que vous laissez sans travail ! Lisez *Spifame* ; il a vu en grand dans un siecle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore assemblé leurs idées.

Montesquieu l'a presque copié lorsqu'il a dit : *Chacun ayant un nécessaire physique égal, on ne doit taxer que l'excédant. Taxer le nécessaire, c'est détruire.* Mais on n'a écouté ni Spifame ni Montesquieu. *Si tout homme de bien*, comme le dit Platon, *est législateur*, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la législation ?

CHAPITRE DLXIV.

Inventaires. Ce qu'on ne voit point.

Le gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viageres, l'inventaire est bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, & six mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos aïeux inquiets sur l'avenir déposoient, selon leur expression, *une poire pour la soif.*

Le parchemin qui fait du roi un légataire universel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoissance, de l'amitié, de la gé-

nérofité ; il renforce l'intérêt perfonnel, raffine l'égoïfme des particuliers. Qu'importe! Le pere fe fépare de fon fils, l'oncle de fon nèveu Tous les liens font diffous ; on fe faigne pour porter fon argent à dix pour cent; il ne faut plus qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une feule main.

Qui pleure donc aujourd'hui un parent, un pere, un oncle? Le fils d'un porte-faix, d'une blanchiffeufe, d'un cordonnier. Dans le monde on ne pleure plus fes parens; on vifite la fucceffion, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on fe fâche ou l'on fe réjouit, felon que le mort a trompé ou réalifé les efpérances.

C'eft à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes eft évidente. Point d'argent pour le convoi ; il faut que les parens & amis fe cotifent. On ne fait comment le mort auroit fait pour fubfifter encore fix mois ; il paroît auffi nu en fortant de ce monde que lorfqu'il y eft entré.

Voyez les héritiers qui accourent & qui

attendent la levée du ſcellé. Quelle ſera la ſucceſſion ? Comment ſe fera le partage ? La veuve, les enfans, les collatéraux, c'eſt à qui offrira ſes droits à l'héritage.

On veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

Un financier qu'on ſavoit théſauriſer, mourut il y a quelques années, & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus preſſé que de chercher ſes eſpeces. On n'en trouva point. Le coffre-fort étoit vuide. Grande rumeur. Où eſt ſon or ? ſe diſoit-on, où eſt ſon or ? On empriſonne les domeſtiques, on ſonde les murailles, on creve les antiques fauteuils, on leve les parquets, on creuſe la terre des caves : point d'or. Les héritiers ſe lamentent ; on fait l'inventaire des bijoux, meubles, tapiſſeries ; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'abſence des eſpeces monnoyées.

On va en dernier lieu à la bibliotheque poudreuſe, l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au ſommet régnoit un long cordon de gros volumes non ouverts ; c'étoit la col-

lection des peres de l'église, collection fastidieuse pour notre siecle. L'huissier veut en déranger un pour l'offrir au libraire priseur, qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume pesant lui échappe des mains, tombe à terre, & voici que trois mille louis d'or jaillissent du ventre crevé d'un gros saint Chrysostôme. Ses voisins Grégoire, Jérôme, Augustin, Basile, rendent également l'or qu'ils receloient. Les héritiers émerveillés sourirent pour la premiere fois aux pages sacrées des peres de l'église. Ils ne reprocherent point à ces ouvrages théologiques leur pesanteur.

Le financier avoit caché son or, objet de tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien sûr qu'on ne s'aviseroit pas dans sa maison d'aller ouvrir ces volumes respectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, sous un frontispice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où son or reposeroit d'une maniere plus sûre que sous la clef & les bandes de fer.

Quelquefois, après la mort d'un riche particulier, la main qui appose & qui leve les scellés, tremble de toucher à certaines armoires secretes, parce que l'officier de justice sait par expérience que la serrurerie moderne, soudoyée par la défiance ou l'avarice, a inventé des ressorts particuliers & dangereux, qui jouent après le décès d'un homme comme de son vivant, & qui couperoient la main d'un commissaire comme celle d'un voleur. Plus le particulier est opulent, plus les investigateurs usent de circonspection au milieu de leurs avides recherches.

Notre siecle présente un exemple terrible des inventions, dont la serrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent.

T****, riche financier, ayant fait construire une porte de fer à un caveau où il entassoit son or & son argent, descendoit chaque jour pour y contempler à son aise la déesse *Mammona*. Le serrurier, auteur de cette industrieuse serrure, lui avoit dit : prenez garde à tel ressort ; il est formidable : car

s'il ſe refermoit ſur vous, vous ſeriez pris immanquablement dans le piege que vous tendez aux autres.

Pluſieurs années s'écoulent, & l'inſatiable financier voyoit chaque jour groſſir ſon tréſor, qu'il viſitoit aſſiduement. Il ſe rouloit avec volupté ſur ces facs entaſſés, & prenoit plaiſir à les compter, à les ranger dans ce caveau obſcur, où il rendoit une eſpece de culte à ſon idole. Un jour, dans ſon tranſport ſavourant les plaiſirs de l'avarice, & plein de ſon dieu infernal, il négligea d'attacher le reſſort fatal.

Le voilà enfermé avec le déſeſpoir & ſon tréſor. Il appelle, il crie; mais ce lieu étoit une eſpece de tombeau ſouterrein inacceſſible aux vivans, & d'où la voix ne pouvoit ſe faire entendre. Il rugit ſur ſon or; il eſt là avec ſes richeſſes & la faim; il meurt dans la rage, au milieu de ſes ſacs amoncelés; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long ſupplice, & le ſouvenir d'une ſeule

action

action charitable, ne vient point consoler ou adoucir l'horreur de sa situation. Quel dénouement d'une vie financiere! Et quel monologue nouveau & terrible il reste à tracer au poëte dramatique! Qui le fera pour épouvanter le thésauriseur?

Cependant on le cherche de tous côtés; car chacun ignoroit l'asyle clandestin qu'avoit creusé sa taciturne avarice. Le serrurier apprend cette disparition; il soupçonne l'événement, va trouver son épouse, indique l'endroit mystérieux: on brise avec des masses de fer la porte du caveau. Quel spectacle effrayant! On trouve le malheureux T**** mort de faim, & qui s'étoit mangé les poings, couché sur des sacs d'argent.

Pauvres qu'il dédaigna, dont il n'écouta ni les soupirs ni les gémissemens, je vous connois; vos cœurs émus s'attendriront encore sur cette image, & vous déplorerez sa destinée!

L'indigence, la pauvreté, la richesse, l'opulence se trouvent quelquefois dans la même maison. L'opulent habite le rez-de-chaussée,

le riche eſt au-deſſus ; la pauvreté eſt au quatrieme étage, & l'indigent ſous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrieme étage, le boulanger voiſin ſe préſente, réclamant le prix de ſept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu'il accorde ne paſſe jamais le quatrieme étage, tandis que le lapidaire marchande au premier les diamans du défunt, & en offre quarante mille écus. Or, dites-moi, ſpéculateurs de tous les gouvernemens poſſibles, eſt-ce ici le chef-d'œuvre de la ſociété policée ?

Il n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux. Les plus riches meurent ; & ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs cœurs, ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres. Ils ſont égoïſtes même dans le tombeau. Infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aiſé néanmoins que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens lorſqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fonda-

tions magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie sans laisser quelques traces de bienfaisance.

On n'a point encore vu, que je sache, un millionnaire à Paris, laisser un legs à un homme pauvre & utile, que lui désignoit la voix publique. Les arts, les sciences ont besoin de soutien, d'appui, ainsi que ceux qui les cultivent. Le riche, insensible dans les bras de la mort comme pendant sa vie, repousse toute idée de donation; il cherche les jouissances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité; & ce qui seroit plus pur encore, ce sentiment consolateur qui accompagne la générosité & en devient la récompense.

Rien n'accuse plus l'humanité que le vuide, la sécheresse, l'insensibilité, l'oubli des tendres affections qui caractérisent les testamens. Il en faut dix mille, pour en citer un digne d'un être qui mérite de justes regrets. De grands hommes même n'ont pas su faire cet

acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt le dernier ouvrage de notre volonté. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre ? Comment ne compoſe-t-on pas à loiſir cette œuvre finale où l'ame paroît à nu ?

CHAPITRE DLXV.

Homme de Goût.

POINT d'auteur & ſur-tout d'académicien qui ne prenne ce titre & ne s'en pare excluſivement.

Le mot *goût* eſt peut-être le mot de la langue le plus inintelligible, parce que, fait pour concilier étroitement la nature & l'art, il n'y a pas deux perſonnes qui voient également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde, juſte, & de l'image réelle, & de l'imitation parfaite, pour déterminer avec préciſion le ſens de ce mot abſtrait.

Le meilleur écrivain eſt toujours celui qui

ſe fait une objection ſecrete à lui-même ſur ce qu'il écrit, qui l'écoute, qui la peſe & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une maniere ſatisfaiſante. Les écrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent ; ils partent & bondiſſent en criant, *j'ai du goût*, avec une aiſance qui décele leur confiance préſomptueuſe.

Les peuples policés appellent *goût* ce qu'ils imaginent être la perfection de leurs arts, & les individus ce qui forme la limite réelle de leurs talens. L'orgueil de toutes les nations a donc créé à ſon avantage ce mot, qu'elles appliquent enſuite à tous les objets, afin de proſcrire plus ſûrement ce qui n'entre pas dans leurs uſages, ou ce qui choque leurs habitudes. Les artiſtes dans leur petit domaine ont imité les nations, parce que chacun veut établir tranquillement ſa ſupériorité ſur ſes rivaux, & fermer la barriere, afin que perſonne ne vienne le chagriner en lui conteſtant le triomphe.

Ce n'eſt pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La Transfiguration de Raphaël, le Milon de Puget, le *Stabat* de Pergoleſe, le ſecond livre de l'Enéide doivent également plaire aux peuples qui ſe rapprochent par le même degré de perfectibilité.

Mais eſt-il conſtant qu'on ne puiſſe peindre un tableau fort oppoſé pour la maniere, le ton & la couleur, à la Transfiguration de Raphaël, & qui ſeroit néanmoins auſſi beau & peut-être plus parfait encore? Ne peut-on faire une ſtatue plus expreſſive que celle de Puget, compoſer un chant plus pénétrant que le *Stabat*, écrire un morceau de poéſie plus fier, plus animé que l'embraſement de Troye? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection? La nature s'eſt-elle emprisonnée toute entiere dans les premieres formes qui ont été tracées? A-t-elle ſoumis toutes ſes couleurs au pinceau de Raphaël, toute ſon énergie au ciſeau de Puget, toute la profonde ſenſibilité du cœur humain aux notes de Pergoleſe, toutes les images qui décorent ſa face

riante & majeſtueuſe aux dactyles & aux ſpondées de Virgile ? Ils ont réuſſi : d'accord. Eſt-ce une raiſon pour dire : voilà le ſeul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette maniere, ne pourra jamais ſaiſir la magie des beaux arts. Eh quoi! ces artiſtes n'ont peint qu'une attitude, qu'un moment, n'ont touché qu'une fibre du cœur humain, ſont morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait; & l'on oſera dire en leur nom : voici les formes conſtantes & éternelles qui conſtituent la beauté par excellence! La nature peut maintenant périr ; ce qui reſte d'elle eſt groſſier & bizarre, & ne mérite pas les frais du tableau Le tableau eſt tout aujourd'hui, & le modele eſt peu de choſe.

Ainſi l'habitude eſt chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions ſur le caractere du beau & du vrai; & les prédicateurs du goût nous ramenent inceſſamment à ſuivre ce qui s'eſt fait plutôt qu'à réfléchir ſur ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaiſirs eſt rétréci par les arrêts excluſifs

qui flattent la pareſſe & l'inſuffiſance de ceux qui les rendent, & au bout d'un certain tems il n'eſt plus permis de s'élever contre des préjugés invétérés, que la vénération de pluſieurs ſiecles a rendu reſpectables. Heureux le peuple neuf, qui modifie à ſon gré ſes idées, ſes ſentimens & ſes plaiſirs ! Aimable & libre éleve de la nature, loin des modes & des caprices des ſociétés, il ne connoît point ces pratiques fauſſes, arbitraires & minutieuſes, qui obſcurciſſent la ſource des voluptés de l'ame. Il eſt tout entier à l'objet qu'il contemple & dont il reproduit naïvement l'image. Il ſe livre à l'effet & ne raiſonne point ſa cauſe. Son cœur n'attend pas l'examen pour treſſaillir de joie, la regle pour pleurer d'attendriſſement, le goût pour admirer. Il ſe paſſionne vivement dans ſon heureuſe ignorance, & il jouit de même : tel un corps ſonore frémit au ſon qui lui eſt propre.

A Paris, il eſt vrai, les diſputes ſur le goût ne vont pas ſi loin ; elles n'embraſſent pas les coutumes, les habitudes, la légiſlation des

peuples, leur fierté plus ou moins grande; le degré d'énergie de leurs paſſions, leur ſol, leur climat. Ces diſputes ſe réduiſent à dire que Racine a du goût, puiſqu'il fait de beaux vers, & que Shakeſpeare eſt un barbare, qui n'a point fait de piece à la françoiſe; que celui qui écrit le mieux, eſt l'écrivain par excellence; & l'on ne s'entend pas plus ſur le ſtyle que ſur tout le reſte. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le ſuffrage de la bonne compagnie: & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la capitale; que tout ce qui ſe fait ailleurs eſt de très-mauvais goût. Après avoir ainſi anathématiſé les jouiſſances des autres nations, on les plaint & l'on demande ſi elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.

CHAPITRE DLXVI.

Ventes par arrêts de la Cour. Encan.

LA plupart de ces ventes ſont ſimulées. Un marchand voudra vuider ſon magaſin d'un ſeul coup ; ſon confrere établira contre lui une procédure qui aboutira à la ſaiſie, & les effets ſeront vendus avec toutes les formalités requiſes.

Ce n'eſt qu'un jeu. Le marchand, maître de retirer ſous main, ne laiſſera adjuger les effets que lorſque les acheteurs ſeront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'aſſemblée ; on s'écriera de tous côtés, *c'eſt pour rien !* Et le public croyant avoir grand marché, parce que c'eſt une vente autoriſée, ſera dupé dans tous ſes achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magaſin du marchand.

Ces ventes portent un grand préjudice au

commerce , répandent une grande quantité de mauvais effets , & privent les bons de leur valeur réelle.

Ces ventes trop multipliées jettent dans le peuple un esprit brocanteur, qui le détermine à la ruse & à une artificieuse cupidité.

Il y a ensuite dans ces ventes une confédération secrete dont on doit perpétuellement se défier : elle s'appelle *la grafinade.* C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présens à l'achat y ont part; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet, ils en haussent le prix, & supportent la perte qui, considérable pour une seule personne, devient légere dès qu'elle se répartit sur tous les membres de la ligue.

Ces marchands égrefins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font ensorte qu'aucun acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la *grafinade* aura offert.

Quand un objet a été poussé assez haut,

pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne ſont pas de la clique, alors dans une aſſemblée particuliere ils adjugent l'effet entr'eux.

Il y a de ces ligues pour le bijou, le diamant, l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché ; elles agiſſent ſous l'œil des magiſtrats inſtruits de ces ſubterfuges & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible ; car tout ſe paſſe au nom de la loi, & ce n'eſt que derriere le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, ſe vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public & la vigilance de la magiſtrature.

Voilà pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet ſi cher dans les ventes. La *graſinade* veut qu'il n'y remette plus le pied, afin que les marchandiſes tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir.

Cette conſpiration contre la bourſe des gens chaſſe de la ſalle des ventes un nombre infini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *graſinade*,

que par la *grafinade* entiere, qui, ſelon l'expreſſion populaire, a les reins forts, & joûte de maniere à écarter les plus intrépides.

Les crieuſes de vieux chapeaux, les revendeuſes imitent parfaitement ſur ce point les lapidaires, les orfevres & les marchands de tableaux.

Nos ſeigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes, antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins. On les croiroit paſſionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chefs-d'œuvres auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médaillier. Malgré tout l'étalage du propriétaire, on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes

commerçantes ; ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artiſtes, tandis qu'ils en ſont les tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte, & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux poſſeſſeur. Là finit le rôle avantageux de l'homme uſurpateur & médiocre: là les prétendus connoiſſeurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la ſuperbe école françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du roi, on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'huiſſier-priſeur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une anti-chambre enfumée, ou une ſalle à manger.

Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume, s'amuſoit à peindre ; mais la main de Son Alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable

barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé? Son principal tableau, (quoique décoré de ſon nom) ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Tuileries, ſollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un aſyle. On le regarde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres. Ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE DLXVII.

Bois à brûler.

O combien ces innombrables cheminées exigent & conſomment de bois! On le brûle à Paris comme on y diſſipe la vie, ſans y faire trop d'attention.

La cuiſine, l'anti-chambre, le ſallon, vingt chambres particulieres dans la même maiſon dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en

coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes de brûler deux cents voies de bois inutilement? Sait-il qu'être prodigue de ce côté-là, c'eſt tout comme s'il achetoit & anéantiſſoit l'air qu'on reſpire? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages ſe contentent de deux voies de bois; le riche a brûlé leur portion néceſſaire.

Le bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un commiſſaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-mêmes exigeoient ſix livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt ſols la veille.

Pourquoi les chantiers ſe ſont-ils trouvés dégarnis? L'un dit: c'eſt parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année; ils ſe ſont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, ſûrs que la diſette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'au-

tres

tres disent : les grosses eaux ont empêché la provision d'arriver. Pendant ce tems-là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade n'a plus été échauffée ; & les Parisiens qui estiment que le pain, le vin & le bois descendent dans la capitale à peu près comme les rayons du soleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l'astre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a songé en ce moment à le moins prodiguer ; & les cuisiniers qui brûloient les grosses bûches comme des alumettes, ont reçu ordre pour la premiere fois de le ménager.

Quand on voit arriver ces longues masses de bois appellées *trains*, qui ont jusqu'à deux cents cinquante pieds de longueur, que conduisent seulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur adresse & leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne songe point assez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean*

Rouvet, qui imagina en 1549 le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'insensé avant le succès, puis on le tracassa lorsqu'il eut réussi.

Ainsi le bois qui fait la soupe parisienne vient de quarante lieues sans voitures ni bateaux. Jeté dans des ruisseaux, il descend ainsi jusqu'aux rivieres; & la main industrieuse compose alors ces masses longues & flottantes, dont toutes les pieces sont parfaitement liées ensemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, Tritons bourbeux, vivant dans l'eau jusqu'à mi-corps, & tous dégouttans d'une eau sale, portent piece à piece sur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hiver suivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte de peines, de soins & d'industrie, ne sauroit être compris que par ceux qui ont suivi ces travaux; & personne ne réfléchit sur les détails immenses qui préparent cette consommation prodigieuse.

Cette diſette imprévue ſera ſonger ſans doute aux moyens de trouver un chauffage moins expoſé aux revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'eſt encore adopté que par les ouvriers de forge.

Au reſte, il n'eſt rien de tel qu'un accident dans une partie de l'adminiſtration, pour lui rendre aujourd'hui ſa vigilance & ſon reſſort.

Sully, dans ſes *Economies royales*, a prédit que toutes les denrées néceſſaires à la vie hauſſeroient conſtamment de prix, & que la rareté progreſſive du bois à brûler en ſeroit la cauſe.

CHAPITRE DLXVIII.

Rue Plâtriere.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a parlé aſſez ſouvent dans ſes écrits des beaux payſages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des

bosquets, des rochers, des montagnes dont l'aspect parloit puissamment à son ame. Son imagination ne reposoit que sur les prés, les eaux, les bois & leur solitude animée. Cependant il est venu presque sexagénaire se loger à Paris, rue *Plâtriere*; c'est-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus passagere & la plus infestée de mauvais lieux.

Qui l'eût dit que J. J. Rousseau auroit passé les dix dernieres années de sa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années sans y mettre le pied ?

Quoi, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans sur les forêts de sapin, le rugissement des torrens bleuâtres, lime sourde & éternelle qui fend les rocs, creuse les vallons, nourrit les lacs & les fleuves, est venu habiter un plancher étroit, resserré, où parvenoient sans cesse à son oreille les juremens des forts de la halle, & les glapissemens des crieuses de vieux chapeaux ! Et Voltaire qui

travailloit inceſſamment pour les petits ſoupés de Paris, demeuroit au pied du mont Jura. Son œil embraſſoit l'horiſon du lac & des montagnes, & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains, à careſſer des louangeurs, à piquer quelques inſectes littéraires qu'il appercevoit encore. Les petiteſſes de l'amour-propre le tourmentoient ſans qu'il ſût les domter; tandis que J. J. Rouſſeau, au milieu d'une ville tumultueuſe & féconde en ſcenes variées qui appelloient ſes pinceaux, avoit poſé cette plume immortelle, univerſellement admirée.

Je l'ai viſité, rue *Plâtriere;* & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorſque, me trouvant en face de l'auteur d'*Emile*, je vis que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau! Je ſoupirai lorſque je l'entendis me parler de ſes chimériques ennemis, de la conſpiration univerſelle formée contre ſa perſonne; & je me diſois tout bas, les larmes de compaſſion me roulant dans les yeux: *Quoi, cet homme que j'ai tant admiré eſt un ma-*

niaque ! Je ne ſavois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triſte apperçu par des œuvres poſthumes, indiſcrétement publiées, & qui nuiront infailliblement à ſes autres écrits.

Oui, J. J. Rouſſeau, mu par une imagination trop ardente & plein d'un orgueil inconnu à lui-même, s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décrotteurs à lui refuſer leurs ſervices, les mendians à rejeter ſon aumône, & les ſoldats invalides à ne pas le ſaluer. Il croyoit fermement qu'on ſuivoit tous ſes pas, qu'on épioit tous ſes diſcours, & qu'une foule d'émiſſaires, ſentinelles aſſidues, étoient répandus dans toute l'Europe, pour le dénigrer, tantôt dans l'eſprit du roi de Pruſſe, tantôt dans l'eſprit de la fruitiere ſa voiſine, qui ne ſe relâchoit du prix ordinaire de la ſalade & des poires que pour l'humilier. Tel je l'ai vu, & je dois cet hommage à la vérité; car ſon caractere eſt devenu un problême; il ne l'eſt pas pour moi. J. J. Rouſſeau, dans ſa vie privée, étoit attaqué

d'une manie folle & d'autant plus incurable, que ſon extérieur demeuroit toujours calme & tranquille.

O bon ſens! bon ſens! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente ſon poſſeſſeur, & lui dérobe la vue des choſes ordinaires pour le jeter dans un monde particulier & bizarre?

Lorſqu'après la mort de l'auteur d'*Emile* les comédiens François, comme pour ſe venger de ſon ombre, reproduiſirent la mauvaiſe & méchante comédie des *Philoſophes*, & que l'on vit une alluſion injurieuſe au caractere moral de cet écrivain dans un vil perſonnage que le poëte faiſoit marcher à *quatre pattes*, un cri d'indignation générale s'éleva & proſcrivit cette ſcene plate & ſcandaleuſe. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du philoſophe étoit en honneur, que cette juſtice éclatante du parterre qui redreſſa le poëte.



CHAPITRE DLXIX.

Bancs.

LES bancs en pierre qui bordent les boulevards ſont inſalubres ; la pierre eſt froide, & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guere s'y aſſeoir impunément. Il en réſulte des accidens qui influent ſur leur ſanté. Pourquoi tous ces bancs ne ſont-ils pas de bois ? Ce ne ſeroit pas une grande dépenſe que de les entretenir & de les renouveller.

Aux promenades publiques on voit l'empreinte de la léſinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui reſtent ſont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriſer le bail d'une loueuſe de chaiſes.

Qu'arrive-t-il ? Un ouvrier convaleſcent, une femme nouvellement accouchée s'aſſeyeront ſur l'herbe humide ; ils voudront épargner la piece de deux ſols, & cette économie leur ſera dangereuſe.

Un intérêt vil & ſordide devroit-il contre-balancer la commodité publique ? Les loueuſes de chaiſes aident en conſéquence du bail à la deſtruction des bancs ; & bientôt on n'en trouvera plus un ſeul dans les promenades qui ſoit bon & ſolide.

Ainſi ces petits privileges qui enrichiſſent quelques obſcurs particuliers, donnent à la choſe publique je ne ſais quelle phyſionomie avare & meſquine. Juſques dans les égliſes il n'y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s'aſſeoir pour écouter le ſermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront ſuperflues ; elles diſent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l'intérêt général.



CHAPITRE DLXX.

Dix-huit ans.

A dix-huit ans un Parisien a fait ses études; Il croit tout savoir ; il ne sait rien : mais il n'est plus censé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régens. Nous lisons que Cicéron, César, à l'âge de vingt-cinq ans portoient encore le nom de disciples. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. César & Cicéron avoient de l'esprit ; mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances, ou qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministere public ; se réserver le brillant du projet, & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les ressorts, les mouvemens de la machine politique. L'esprit ne devine pas tout cela ; il

faut voir, calculer, peser, & c'est ce qu'ils faisoient sans rougir.

De nos jours à vingt ans le fils d'un président commence à caqueter sur des matieres importantes; les enfans des hommes en place passent d'une timidité excessive à une arrogance remarquable. On songe à faire de ces jeunes gens des orateurs, des colonels, des juges, de futurs évêques; l'inspirateur, le secretaire est déjà choisi: c'en est assez pour le succès. Si l'on osoit, on les déclareroit adjoints au ministere; on n'use néanmoins de cette licence, qui date de notre siecle que pour quelques bureaux déjà tout montés.

L'homme qui ose parler à vingt ans sera au-dessous du médiocre à trente; c'est ce que j'ai été à portée de vérifier sur nombre de sujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots saisis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeunesse actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet esptit fondé sur les phrases

qui circulent; il faut que leur ame d'emprunt ſe diſſipe bientôt en frivoles bluettes ; ce babil eſt l'infaillible marque d'un eſprit ſans conſiſtance ; ils parlent beaucoup, ils tranchent ; & choſe ſinguliere, ils ſont tous d'un ſérieux qu'on pourroit appeller triſte.

CHAPITRE DLXXI.

Le Temple.

Les religieux Templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V & le barbare Philippe le Bel. Leur ancienne demeure eſt devenue un lieu privilégié, qui ſert d'aſyle aux débiteurs qui ne paient point.

C'eſt à qui n'acquittera pas ſes dettes. L'un demande du tems, l'autre obtient un arrêt de ſurſéance; celui-ci un ſauf-conduit. Il eſt des hommes habiles qui, connoiſſant le dédale des formes, font naître des incidens, déclinent des juriſdictions, croiſent des oppoſitions.

Ceux qui ne connoiſſent pas cette reſſource, ſe refugient dans l'enclos du Temple.

Là, l'exploit de l'huiſſier devient nul; l'arrêt qui ordonne la priſe de corps expire ſur le ſeuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ſes créanciers ſur ce même ſeuil, les ſaluer, leur prendre la main. S'il faiſoit un pas de plus il ſeroit pris: on fait tout pour l'attirer au-dehors; mais il n'a garde de tomber dans le piege.

Il paie cher une petite chambre étroite, toujours préférable à la priſon. Du fond de cette retraite il arrange ſes affaires; il traite, il négocie. Si les créanciers ſont intraitables, il reſte dans l'aſyle que lui ont ménagé les religieux Templiers, qui ne s'en doutoient guere.

Il n'y a point d'inconvénient à laiſſer ſubſiſter ce lieu privilégié, parce que les créanciers s'arrangent toujours beaucoup mieux avec le débiteur préſent qu'avec le débiteur abſent.

La viſite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le Temple; toutes les profeſſions

y font libres: en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tifanne purgative & confortative, la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux fuccès. Elle fait beaucoup de bien; & le peuple, las du charlatanifme des médecins, des drogues empoifonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tifanne un remede vraiment falutaire: du moins l'expérience confirme chaque jour fa bonté & fon utilité générale.

Le débit de cette tifanne monte jufqu'à douze cents pintes par jour; & comme l'efficace d'un remede n'eft conftatée que par l'expérience, tous les raifonnemens contre l'empirifme deviennent fautifs, quand l'empirifme guérit encore mieux que la médecine qui raifonne. Il fe pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une feule & même maladie, & qu'un feul remede conféquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colere des *guériffeurs* de profeffion contre l'épicier chez qui tout Paris accourt, eft une des chofes qui m'ont le plus réjoui.

Il eſt bon qu'il y ait dans une grande ville un aſyle ouvert aux victimes de cette foule de circonſtances qui agitent ſi diverſement la vie humaine ; il eſt bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers diſparoiſſent, pour laiſſer à l'homme ou à l'art la liberté trop ſouvent ailleurs gênée & fatiguée.

Ainſi le terrein du Temple devient précieux. On parloit d'y établir un ſecond théatre ; il ſerviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, & à détruire ce privilege incroyable qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de meſſieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

Monſeigneur le duc d'Angoulême, fils de Monſeigneur le comte d'Artois, frere du roi, eſt grand-prieur du Temple.

On enterre dans l'égliſe du Temple tous les commandeurs & les chevaliers de l'ordre de Malthe qui meurent à Paris.

Ainſi les chevaliers de S. Jean de Jéruſalem habitent la maiſon qu'occupoient les Tem-

pliers, dont la destruction forme dans notre histoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curiosité.

CHAPITRE DLXXII.

Habillemens.

QUAND je vois les bedauds, je me dis: ainsi tout le monde étoit habillé sous le regne de Charles VI. Les Capucins me rappellent la soutane qui descendoit jusqu'aux pieds avec une espece de capuchon & une queüe pendante par-derriere. Nos coureurs me représentent l'habillement sous François I, un pourpoint étroit, & si étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montroit alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant, & l'on tenoit l'autre soigneusement cachée sous la toque.

Quand je songe qu'un chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un Capucin, & que ce cavalier plaisoit beau-

coup

coup à l'empereur Frédéric II, je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis ; car il faudra bien qu'ils deviennent bizarres un jour, & toutes les graces qu'ils croient placer dans leur habillement & leur coëffure seront bafouées avec un peu de tems.

Pourquoi ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point, & pourquoi nos tailleurs sont-ils toujours à couper & à recouper différemment les étoffes? C'est que l'habillement oriental est fait pour la taille humaine.

C'est un grand plaisir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un seigneur. Quand le commis s'est vêtu comme l'homme à équipage, son cœur est dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il se croit de niveau avec l'officier. *Tout est confondu*, dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connoît plus personne.* Eh non, laissez-les faire ; on distingue tous les états, quelqu'extérieur qu'ils prennent ; *l'air qu'on veut se donner*

gâte celui qu'on a. Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime; ce qui n'eſt plus nous ſaiſit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin ſous le plus riche habit ſe trahit toujours, & quelque choſe en lui vous dira, *c'eſt un faquin.*

CHAPITRE DLXXIII.

Luxe, bourreau des riches.

On juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples: on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la nature; de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoiſſable. De là le caprice qui varie inceſſamment les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis; & au lieu d'une variété piquante, des bizarreries ſomptueuſes n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change, les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment.

Les hommes opulens ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublemens ſont une décoration changeante, leurs habillemens une ſervitude journaliere, leurs repas une parade ; & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout ſacrifier !

J'étois aſſis ces jours derniers à la table d'un homme opulent. Il ſoupiroit. Qu'avez-vous? lui dis-je. Vous n'êtes point malade ; vous n'avez à craindre ni le préſent, ni l'avenir ; votre femme, vos enfans ſont en bonne ſanté ; aucun malheur ne les menace. Il ne dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur. Et moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge ; mais ce ver eſt inviſible. Je ne pus en ſavoir davantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horrible-

ment coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On conſomme ſes revenus entiers, on dévore ſes capitaux, on étale une ſurabondance ſcandaleuſe, on veut effacer ſon voiſin ; & pour ſe ſoutenir dans un état forcé, l'on a recours à des reſſources qui devroient rendre les richeſſes odieuſes.

Quoi ! ne ſauroit-on manger & faire bonne chere ſans avoir un ſervice coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouſſiere ? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie ? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné, pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas ? Faut-il pluſieurs laquais pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre ? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine ?

Quelle eſt cette extravagance de l'imagi-

nation ? Elle n'eſt que puérile, & c'eſt cependant pour ces miſeres-là que ſe commettent toutes les baſſeſſes qui aviliſſent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laiſſent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

Sors de la tombe, ſors, réveille-toi, Boileau;
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau.
Mais laiſſe en paix Cotin, miſérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaiſes mœurs que ſont les mauvais vers ?
Laiſſe là nos écrits, & combats nos travers.
Viens; je veux à tes traits les livrer tous enſemble:
Le luxe dans lui ſeul ce monſtre les raſſemble.
Quoi ! ſur nos mœurs encor des ſermons importuns,
Des déclamations, de triſtes lieux communs?
Des lieux communs! Non, non. Si je diſois: Dorante
Fait briller à ſon doigt deux mille écus de rente;
Ce commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ſes ſix chevaux;
De l'épais Dorilas, que Paris vit ſi mince,
Le ſallon coûte autant que le palais d'un prince;
Ce traitant dans un jour conſume plus dix fois
Qu'il ne faut pour nourrir ſon village ſix mois :

Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais si je dis : Cet homme attendu sur la roue,
Pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui ;
Ce qui perdit Fouquet, l'absoudroit aujourd'hui ;
Ce vieux prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre ;
Cette beauté vénale, émule de Deschamps,
Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps ;
De sa vile moitié ce trafiquant infame
Etale impudemment l'or que paya sa femme :
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux?
Non ; grace à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zele extrême
Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
Equitables censeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit état jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume,
Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux tems,
Des pois de Curius régaler nos traitans ;
A nos jeunes marquis, si foux de leur parure,
Du vieux Cincinatus faire endosser la bure ;
A nos galans seigneurs citer le dur Caton.

Non, je ſerois gothique ; & le morne Barton,
Fier du ſuperbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils diſcours ſe pâmeroit de rire.
Il eſt un luxe utile & décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux
grands biens ;
Qui juſqu'au dernier rang refoulant la richeſſe,
Fait redeſcendre l'or qui remonte ſans ceſſe.
Il eſt un autre luxe, au vice conſacré,
De l'active induſtrie enfant dénaturé.
L'orgueil ſeul éleva ce coloſſe fragile ;
Son ſimulacre eſt d'or, & ſes pieds ſont d'argile.
La vanité le ſert, l'orgueil à ſes genoux
Immole ſans pitié, fils, femme, pere, époux.
Squélette décharné, ſon étique figure
Affecte un embonpoint qui n'eſt que bouffiſſure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et ſon trône s'éleve au milieu des tombeaux.

Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs diſcours ſubtils j'aime la profondeur ;
Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.
Voyons : d'un luxe adroit les ſavans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui ſe fie à ſes preſtiges vains !
De nos biens, de nos maux, les reſſorts ſouve-
rains,

Quels ſont-ils? La nature, & ſur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
Sous l'humble toit du ſage, heureux ſans tant de ſoins,
Le vrai plaiſir ſe rit de tes pompeux beſoins.
Dis-moi : quand l'air plus pur & la roſe nouvelle
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vaſes brillans ne contiennent les fleurs,
Si l'oiſeau n'eſt captif dans de vaſtes treillages,
Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiſeaux?
L'art ſe tourmente en vain; la fraiſe que le verre
Par de fauſſes chaleurs couvre au fond d'une ſerre,
A-t-elle plus de goût? Faut-il que ces pois verds,
Pour flatter ton palais, inſultent aux hivers?
Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,
D'un jus plus ſavoureux parfume-t-il la bouche?
Heureuſe pauvreté! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature & de gâter ſes biens.
L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices;
Des fruits dans leurs ſaiſons je goûte les délices.
Ces dons prématurés ſont moins piquans pour toi

Que ceux que la nature aſſaiſonne pour moi.
Va, raſſemble ces fruits que méconnoît Pomone;
Joins l'hiver à l'été, le printems à l'automne;
Tranſporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour ſe change;
De tous ces attentats la nature ſe venge,
Et ne laiſſe en fuyant que des ſens émouſſés,
Un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.
Puis vante-nous le luxe & ſes recherches vaines!
Stérile en vrais plaiſirs, adoucit-il nos peines?
Charme-t-il nos douleurs? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chriſés chaſſé les maux ſecrets?
D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille?
Demande au vieux Narcis ſi ſa bague une fois
Calma le dur accès qui vint tordre ſes doigts.
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil eſt mauvais maître.
Mais l'homme faſtueux cherche-t-il à jouir?
Prétend-il vivre? Non, il ne veut qu'éblouir.
Dans ſes diſcours publics il met ſa jouiſſance.
De l'éclat ruineux de ſa folle dépenſe,
Veut-t-on le corriger? Le moyen n'eſt pas loin;
Ordonnez ſeulement qu'il ſoit fou ſans témoin.

Faites qu'*incognito* ſa maîtreſſe ſoit belle,
Et je veux dès demain le voir époux fidelle.
Que pour ſon cuiſinier il ne ſoit plus cité,
Et je me fais garant de ſa frugalité.
L'or, pauvre genre humain, vous fut donné, je penſe,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'oſant y toucher, l'enterre triſtement;
L'autre, au lieu d'en uſer, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux foux lequel l'eſt davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'uſage,
Ou le ſot faſtueux qui, fier d'un vain fracas,
Le dépenſe en objets dont il ne jouit pas?
Le chef de ſes concerts lui choiſit ſa muſique,
Des peintres ſes tableaux, des auteurs ſa critique,
Un cuiſinier ſes mets. Jouiſſant par autrui,
Il ne voit, ni n'entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encor, heureux, ſi les airs qu'il ſe donne
Font rire à ſes dépens ſans ruiner perſonne!
Car nous ſommes bien loin de ce ſiecle groſſier,
Où l'on croyoit encor qu'acheter eſt payer.
O quels pleurs verſeroit un nouvel Héraclite!
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'ils voyoient chaque état d'un vain faſte s'enfler,
Juſqu'à l'homme opulent le pauvre ſe gonfler,
Le ſeigneur aux commis diſputer l'élégance,
Le duc des traitans même affecter la dépenſe,

Et ceux-ci dans un wiſt haſarder ſans effroi
Plus qu'en ſix mois entiers ils ne valent au roi!
Toutefois dans le luxe il eſt un trait que j'aime,
C'eſt qu'au moins il nous venge, & ſe détruit lui-même:
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſes ſuccès;
Car dans un tems fécond en monſtrueux excès,
En vain vous m'étalez des ſottiſes vulgaires;
Vîte engloutiſſez-moi tout le bien de vos peres:
Ou dans votre quartier obſcurément fameux,
Dans vos ſallons bourgeois végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis ſentit bien l'importance.
Déployant dans ſon faſte une noble inſolence,
Mondor ſe ruinoit avec un goût exquis.
Boucher lui vendoit cher ſes élégans croquis.
Géliote chantoit dans ſes fêtes ſuperbes,
Préville & Coqueley lui jouoient des proverbes.
Sa Laïs à prix d'or lui vendant ſon amour,
Traitoit aux frais du ſot & la ville & la cour.
Enfin, ſon bilan vint: plus d'amis; ſa maîtreſſe
D'avance avoit ailleurs ſu placer ſa tendreſſe.
Lui, ſans pain, ſans aſyle, & d'un fatal orgueil
En habit jadis noir portant le triſte deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher ſa miſere,
Et pour comble de maux... il eſt époux & pere.
Damis vous ſoutiendra, qui l'eût pu ſoupçonner!

Que pour faire fortune il faut se ruiner.
Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéressé :
« Le roi sait qu'aux états j'ai seul tout éclipsé.
» Au dernier camp, la cour en doit être informée,
» J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée. »
Le roi, la cour, malgré des services si beaux,
Laissent en pleine rue arrêter ses chevaux.
Trop heureux le mortel, dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense,
Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaisir la santé !
Sans prodigalité comme sans avarice,
Qui l'eût cru que le luxe unît ce double vice !
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux.
Il pouvoit rendre heureux sa famille & lui-même ;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
Un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis
A sa table à leur tour se seroient vus admis ;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
Mais, placé par le sort près d'un riche voisin,
Sur sa magnificence il veut monter son train ;
Et pour l'air d'être heureux, perdant le droit de l'être,

Il s'eſt fait indigent de peur de le paroître.
Pour ſon leſte équipage il fondit ſes contrats ;
Le foin de ſes chevaux eſt pris ſur ſes repas.
En faveur des rubis, dont ſa femme étincelle,
Hier chez l'uſurier on porta la vaiſſelle.
Son cocher coûte cher. En revanche à ſon fils
Il achete au haſard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans ſa rage
Sa fille au célibat, & ſa femme au veuvage.
Eh, mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié :
Le bonheur ſuit ſouvent un bon bourgeois à pié ;
Et ton char faſtueux promene la miſere.
« En effet, me répond ce gros millionnaire ;
» Ce diſcours que j'approuve eſt bon pour un faquin,
» Dont l'aiſance éphémere expirera demain.
» Avoir du goût chez lui ſeroit une inſolence ;
» Mais moi, chargé du poids d'une fortune immenſe,
» Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
» Que demande mon nom, qu'impoſe mon état. »
Quoi, ton or t'importune ? O richeſſe imprudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur deſſéchés par la faim,
Et ces filles ſans dot & ces vieillards ſans pain ?
Ton or te peſe, ingrat ! Connois la bienfaiſance ;
Sois pour les malheureux une autre providence.

Aux mains de ton pasteur cours dépofer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux : qu'une aumône fecrete
Surprenne l'indigent au fond de fa retraite.
Du moins fi tes bienfaits n'ofent refter obfcurs,
Encourage nos arts & décore nos murs.
La peinture à tes foins remet ce jeune éleve;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'acheve.
Ce monument gothique offenfe tes regards...
Mais que parlé-je ici de chefs-d'œuvres & d'arts?
Vois-tu près de tes parcs, fous ton château fuperbe,
Ces fpectres affamés qui fe difputent l'herbe?
Vois-tu tous ces vaffaux, filles, femmes, enfans,
De ton domaine ingrat abandonner les champs?
Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile;
Laiffe-lui quelqu'épi du champ qu'il rend fertile;
Et que fes humbles toits réparés à tes frais,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(*Anonyme.*)

Apicius ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient fa table, raffemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit fon efclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de favourer. Il fut obligé de s'empoifonner; car en revifant fes comptes, il

trouva qu'il n'avoit plus que ſoixante mille écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

CHAPITRE DLXXIV.

Plume de Commis.

COMPTEZ, ſi vous le pouvez, toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis, dreſſant de toutes parts comptes, quittances, bordereaux. Sur combien de regiſtres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à ſa deſtination ! Que de bureaux peuplés de ſcribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule ! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrant, calculant, faiſant de la ronde & de la bâtarde !

Quand il s'agiroit de reſſuſciter toutes les ſciences humaines, lors de la deſtruction de toutes nos bibliotheques, on ne feroit pas couler plus d'encre, on n'emploieroit pas plus de papier. Comptez enſuite les commis

des fermiers-généraux, des sous-fermiers, des régisseurs, des administrateurs, des receveurs-généraux & des receveurs des tailles!

Que de plumes occupées à griffonner sur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, sorties, péages, papier marqué, contrôles, centiemes deniers, insinuations, ensaisinemens, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs! Joignez-y enfin les *dix sols pour livre*, que les traitans appellent si ingénieusement *la rocambole.*

Ajoutez les commis des administrateurs ou régisseurs des postes, des loteries, des messageries, des rentes; vous verrez un tiers de la ville qui verse l'encre sur le papier sous le drapeau de la maltôte.

Quand je vois ces registres qui égalent en grosseur les volumes de l'Encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres, il me prend un frémissement comme si j'étois condamné à parachever la triste besogne. Que de gens, me dis-je, à qui il est fort indifférent

indifférent de faire un *bordereau*, & qui sont inhabiles à sentir l'ennui attaché aux arides calculs ! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui, tel que le balancier d'une horloge, font tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille ! L'emploi des procureurs, des notaires, des greffiers, me paroît amusant, en comparaison de la fonction sédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme registre.

Le moindre de ces commis a six cents livres. Il a le canif en poche, l'épée au côté; il sait un peu d'arithmétique : voilà sa science, voilà son gagne-pain. O frere du fils de Vaucanson, dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé ! On le garde, on l'entasse, on en fait des piles. Bien !

S'il arrivoit un jour un bouleversement dans la partie du globe que nous habitons, & que dans les débris de nos villes ensevelies un peuple nouveau, cherchant des monumens de ce que nous avons été, trouvât un gros registre des *rentes sur l'hôtel-de-ville*, au lieu

d'un volume du Dictionnaire des arts, comme le savant scrutateur seroit déçu ! Comme il gémiroit d'avoir su lire la quittance d'un tontinier, au lieu de l'art du fondeur ! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre postérité qui pourroit se méprendre. Ainsi, après bien des peines pour déchiffrer les manuscrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en est ressuscité que quelques fragmens d'un misérable scholiaste sur la rhétorique.

Qui l'eût dit à l'empereur Charlemagne ? qui l'eût dit à celui de nos rois qui trempoit son gantelet dans un pot d'encre & appliquoit ainsi sa signature de toute sa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliseroient un paiement de douze sols, qui constateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, signeroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe ?

Il n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier sur un commis de ses bureaux. Le président ne regarde pas ainsi

le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et pourquoi le financier regarde-t-il ainsi un commis? Par l'idée que la distance qu'il y a de ce serviteur à lui, n'est pas déjà si grande que le hasard ne puisse la lui faire franchir.

Que je voudrois être peintre pour rendre le coup-d'œil que jette un supérieur en traversant ses bureaux! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de sa vue. Sa marche hautaine, sa tête en-arriere semblent dire à tous ces subalternes : *je vous nourris; mais je ne vous apperçois pas.*

CHAPITRE DLXXV.

Séminaire.

Ce mot formé du substantif latin qui signifie *semence*, annonce assez l'allusion au mot *séminaire.*

Là est donc la semence de tous les théologiens qui se répandront sur le globe pour ergoter.

En attendant, ils jeûnent & s'ennuient.

Dans l'âge des passions ils s'occupent de theses sorbonniques ; ils ont renoncé à leur sexe pour l'appât d'une place qui les nourrira sans le travail des mains ; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-soupers clandestins, une restauration que ne leur offre pas la rigoureuse frugalité de la table du réfectoire. D'un côté un violent appétit, de l'autre une abstinence forcée les obligent d'appeller des mets auxiliaires. Ils se livrent en tremblant à ces agapes furtives qui consistent à boire quelques bouteilles de mauvais vin, & à manger quelques gâteaux qu'un sommelier complice a introduits malgré la regle : ce qui cause un bouleversement total lorsque le supérieur en est instruit.

Il ne manque pas d'appeller ces goûtés des symptomes d'irréligion & d'incrédulité ; & il met sur le compte des *livres philosophiques* l'amour des pâtisseries & des liqueurs. Sans ces maudits livres on chériroit les plats de la maison, & ils suffiroient à des estomacs dociles, qui n'auroient pas songé, dans leur

rebellion, à la nourriture des gens du monde.

Ces séminaristes reclus au moment où la puberté jette dans le cœur de l'homme ses plus vives étincelles, n'ont pour recours que des questions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénetrent, la base de ces fameuses theses chancele, & les séminaristes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

Le troupeau en général est stupide, parce qu'il est composé d'une espece de paysans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller ensuite se faire sous-diacres, & passer de là à quelqu'emploi de porte-faix ecclésiastique.

Ces épreuves sacerdotales n'embellissent pas leur physionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix visages grossiers & laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans des hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur est plus caractérisée chez les séminaristes que dans tout autre assemblage d'hommes.

La moindre ſuſpicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiſte*; le nom de *ſocinien* fait trembler les voûtes du ſéminaire. Il ne faudroit qu'un tome des œuvres de J. J. Rouſſeau pour fouiller la maiſon & faire accuſer ſon poſſeſſeur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obſcurciront leur entendement & les feront déraiſonner le reſte de leur vie.

Mais tel jeune prêtre qu'on a diſpoſé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux ruſtiques, conçoit tout-à-coup le vuide des queſtions oiſeuſes, s'occupe d'objets champêtres, ſourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines riantes & cultivées ce fatras indigeſte qui ſurchargeoit ſon entendement dans ces ſolitudes où l'imagination échauffée ſe repaît d'idées creuſes. Il eſt à remarquer que le corps le plus utile, les curés de campagne, ont paſſé par les ſéminai-

res : mais ils n'ont fait qu'y passer ; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

Je ne leverai point le voile qui couvre quelques déréglemens presqu'inévitables dans ces maisons où l'on entasse à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oisive a le plus d'activité, où les passions encore sans objets ne peuvent que s'égarer.

Les princes jadis se sont disputés à qui établiroit des séminaires ; & l'on a imprimé du séminaire de Saint-Sulpice, *qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que celui des hommes.*

CHAPITRE DLXXVI.

Saisies.

RIEN de plus fréquent & rien qui déshonore plus notre législation. On voit souvent un commissaire avec des huissiers, courant après un vendeur de hardes, ou après un petit quinquaillier qui promene une boutique portative.

Les communautés se font des niches per-

pétuelles : ce qui engendre des procès interminables, que les avocats & procureurs choisissent de préférence.

Les communautés n'ont plus, il est vrai, de ces repas prolongés, où syndics, jurés & maîtres s'enivroient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaisir des saisies.

On dépouille publiquement une femme qui porte sur son dos & sur sa tête une quarantaine de paires de culottes. On saisit ses nippes au nom de la majestueuse communauté des fripiers ; on enleve le misérable étalage d'un vendeur de boucles, parce qu'il a offensé les droits imprescriptibles de quinquailliers privilégiés ; on arrête un homme en veste qui porte quelque chose enveloppé sous son manteau. Que saisit-on ? Des souliers neufs, que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les souliers sont enlevés par ordonnance, cette vente frauduleuse devenant attentatoire à la cordonnerie parisienne.

Que ne saisit-on pas aux barrieres, aux douanes ! Que de droits sur toutes les balles

& ballots du commerce ! On ne ſait où commence, où finit le chapitre des prohibitions. Il faudroit avoir paſſé ſa vie à étudier le code ténébreux que les intéreſſés amplifient & interpretent à leur guiſe.

Mais le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui ſur la librairie. Une cupidité ſubalterne a calculé qu'il lui ſeroit avantageux de s'emparer, ſans mot dire, de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la penſée humaine, ont été confiſqués. C'eſt à qui ſe diſputera la propriété des typographes qui travaillent hors du royaume.

Je ne parle pas de ces livres ſcandaleux ou ſatyriques que tout gouvernement a droit de ſupprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs. Tandis que les élémens qui compoſent le matériel du livre viennent de la France, ont mis en jeu ſes manufactures, ont ſervi ſon commerce & vont contribuer encore à la circulation intérieure, un brigandage ſecret ſaiſira ces marchandiſes ſans aucune formalité

légale. On crevera les ballots ; un mouchard adroit y gliſſera ſubtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte de la ſaiſie, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettans qui s'empreſſeront à partager les dépouilles du typographe étranger.

Les hommes en place ignorent ſans doute que ces infamies s'operent ſous leurs noms ; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel ſur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue ſecrete des brigands a fait mettre de côté, ſont bientôt retirés par eux, vendus, diſtribués. C'étoit d'abord, à les entendre, un poiſon infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots & peſtiférer la ville entiere. Quand le prétendu poiſon a paſſé par leurs mains, il a perdu toute ſa malignité; on peut en amuſer le peuple, c'eſt-à-dire, faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des ſaiſies.

Le goût de la lecture eſt donc aſſujetti à

un impôt tacite, qui, n'étant ni déclaré ni fixe, redouble l'appétit de ceux à qui le produit en eſt confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raiſonnables & ceux qui ſont marqués au coin d'une licence effrénée, ſottiſe & génie, éloquence & galimatias: rien n'eſt exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuſes conquêtes faites ſur la librairie étrangere compoſent des maſſes énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci? Le typographe abſent eſt ruiné; mais le livre n'eſt pas détruit.

Il eſt des ſaiſies qui deviennent légitimes, quand elles tombent ſur des libelles ou ſur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même proſcription la ſageſſe & le cyniſme, l'écrit inſtructif & la ſatyre impudente?

Les livres qui ont cet odieux caractere, on fait bien de les mettre au *pilon*, c'eſt-à-dire, de les broyer ſous une machine faite exprès, & qui métamorphoſe ces pages ſcandaleuſes en cartons utiles. Ils forment les

tabatieres que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obscene, mis en pâte & vernissé, est dans la main du prélat ; il joue & badine avec l'objet de ses anciens anathêmes ; il prend du tabac dans ce qui composoit jadis *le Portier des Chartreux*. Ainsi tout change & s'épure ; & pourquoi l'ame de l'auteur, dans une autre planete, ne secoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée ?

CHAPITRE DLXXVII.

Hôtel des Enfans-trouvés.

On n'entre point dans l'hôpital des Enfans-trouvés sans ressentir une profonde émotion. Dans une grande salle sont plus de deux cents enfans nouveaux-nés, couchés dans de petits berceaux rangés sur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la misere ou l'insensibilité ont conduites dans ce lieu de miséricorde, sont abandonnées de leurs parens. La charité va leur donner la premiere goutte de lait, & ils périroient sans la main

qui les a recueillis. Eſt-il au monde un ſpectacle plus touchant !

A qui appartiennent ces enfans ? Le prince & le ſavetier, l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréer. Là, à côté d'un enfant de J. J. Rouſſeau, dort peut-être celui de Cartouche ! Dans cette crêche où tous ces berceaux ſont placés, le ſang le plus noble eſt confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître !

Séparés à jamais du ſein maternel, privés des tendres careſſes, des ſoins vigilans d'une mere, ils ne recevront point d'elle ces premieres inſtructions qui ſe gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom ſacré. Quand le deſtin leur ſouriroit un jour, quand la fortune les combleroit de ſes dons, jamais ils n'embraſſeront les genoux d'un pere. La maiſon paternelle, aſyle du bonheur domeſtique; le devoir filial, ſi conſolant à remplir; tous ces liens ſi doux, qui nous attachent à la ſociété dès notre naiſſance & nous diſpoſent

aux vertus, n'exiſtent point pour eux. La ſociété injuſte les flétrit du nom de bâtards ; & pourtant qu'ont de commun ces enfans innocens avec le déréglement de ceux qui leur ont donné la vie ?

Huit mille enfans ſont dépoſés chaque année dans cette maiſon. On les reçoit à toute heure, ſans s'informer d'où ils viennent ; & le lendemain ils ſont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires, qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à peu près la moitié dans les deux premieres années. Toutes ces foibles créatures, marquées en naiſſant du ſceau de l'indigence, enveloppées de langes que la pitié a découpées d'un ciſeau économe, ſont deſtinées à une vie laborieuſe & pénible. La charité active qui pourvoit à leur ſubſiſtance eſt encore impuiſſante ; le grand nombre épuiſe ſes reſſources. Quoiqu'abondantes, elles deviennent inſuffiſantes.

Pauvre enfant ! ce qui rend ton ſort plus à plaindre, n'eſt point les travaux, la maladie, ni la mort ; la mort dans ton premier âge te

seroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée ? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un pere dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d'un pere ! Et ton ame dégradée par le malheur suivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

Quelquefois de jeunes amans, près de devenir époux, vont ensemble tenir un de ces enfans sur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rousseau, *d'en donner autant à faire à d'autres*. Cette cérémonie est pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chere.

L'Hôtel-Dieu se trouve en face de l'hôpital des Enfans-trouvés : comme si l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n'avoient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croître & grandir, mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue, & après avoir reçu là un berceau des mains de la cha-

rité, aller chercher à deux pas le grabat qu'elle leur accorde encore pour y expirer.

Non, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j'envisage ces bâtimens vis-à-vis l'un de l'autre. Pressé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec effroi tous les malheurs réservés à l'espece humaine.

En traversant ces salles où dorment dans la *crêche* tous ces enfans qui ne sentent pas encore leur infortune, en contemplant leur physionomie douce, gracieuse & touchante, une idée m'a frappé. Qu'il me soit permis de la proposer aux princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui possedent un superflu considérable.

On a des manies puériles, vétilleuses, vicieuses ; & l'on n'en a point de vertueuses. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiseaux ! Comment ne se trouve-t-il point un amateur de l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui fasse élever sous ses yeux des enfans

enfans abandonnés qu'il adopteroit ? Tel homme a trente chevaux dans ſon écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit ſix, voir croître autour de lui ſix enfans dont il ſeroit le bienfaicteur. Quelle fête pour un cœur ſenſible !

Quoi ! parmi tant d'hommes opulens, aucun n'a dit : j'éleverai de ces enfans qui n'ont point de parens ; je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere : j'en ferai des citoyens ; un ſeul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque, me récompenſera de tous mes travaux.

Les paſſions ardentes, contrariées par les inſtitutions ſociales, ont peuplé ce ſéjour. « Ces » enfans, (dit Shakeſpeare avec ſon énergie » accoutumée) dans l'acte vigoureux & clan» deſtin de la nature, ont reçu une ſubſtance » plus abondante, & des élémens plus forts que » n'en peut fournir un couple épuiſé, qui va » dans une couche inſipide travailler ſans plai» ſirs à la création d'une race d'avortons en» gendrés entre le ſommeil & le réveil. » (1)

(1) *Le Roi Léar*, acte I, ſcene VI.

Parmi tant d'individus, que de talens divers à cultiver ! que d'ames fortes à diriger au bien ! Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt années de ſoins ; il ne faudroit qu'un homme de génie pour dédommager des frais d'éducation.

Il eſt bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains, révérée par les ſauvages, ne ſoit pas en uſage parmi nous. La foule des néceſſiteux augmentant chaque jour en proportion du nombre des riches, une loi qui établiroit l'adoption ſeroit ſans doute une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le pere adoptif auroit tous les privileges de la paternité ſans en avoir les chagrins ; il ouvriroit ſon ame à l'ame qu'il trouveroit ſenſible & reconnoiſſante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuſes ne ſeroit plus ſon fils. L'enfant adopté perdroit totalement le nom de ſon pere & toute relation avec la ſource dont il ſort.

Qui ſait ſi l'hiſtoire naturelle ne s'éclairciroit pas encore par cette loi bienfaiſante ? Si

l'homme n'eſt pas mieux connu, c'eſt que l'on n'a pas encore tenté les expériences ſuivies, qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui ſait ſi, en élevant de la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit, on ne parviendroit pas à quelque découverte neuve & importante? & comme l'on diſtingue les vins généreux & les fruits ſavoureux de telle année, ſi l'on n'appercevroit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres?

J'ai eu occaſion de remarquer que preſque tous les hommes nés en 1742 avoient une teinte marquée de génie & de folie, mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & ſubſéquentes offroient des hommes d'un ſens plus raſſis.

Je laiſſe à l'imagination le ſoin de développer ce que ce projet a de fécond; je ne fais que l'indiquer, mais ſi je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique, la morale & l'hiſtoire

naturelle, qui doit ſervir plus que jamais à nous éclairer ſur toutes les étranges modifications de la curieuſe eſpece humaine.

CHAPITRE DLXXVIII.

Cabale.

QUAND les auteurs tombent, ils ſe plaignent de la cabale ; mais quand ils réuſſiſſent, c'eſt à leur propre mérite qu'ils attribuent le ſuccès dans toute ſon étendue.

Autrefois il y avoit des cabales contre la piece : aujourd'hui il y en a pour. Si l'on eſt ſifflé à la premiere repréſentation, on ſe releve à la ſeconde. L'arrêt du parterre inflexible eſt caſſé deux jours après par un parterre bénévole, qui met une eſpece de gloire à reſſuſciter l'auteur.

La farce du *Barbier de Séville* tombe à plat à la premiere repréſentation. On juge la piece déteſtable ; l'auteur en appelle, le public revient, & la piece eſt jouée trente fois de ſuite.

Le cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n'exiſte plus. Ce rôle ſingulier, & que j'ai vu dans ma jeuneſſe, s'eſt effacé & ne figure plus dans nos ſpectacles. Il ſe forme bien quelques petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux ; mais tous les accès de la jalouſie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés.

Il y a trois ſortes de parterres ; celui des gens de lettres, qui ordinairement eſt trop ſévere ; celui des gens du monde, qui n'a pas aſſez de ſenſibilité : c'eſt la troiſieme portion du public qui ſait apprécier l'auteur & le récompenſer de ſes efforts. Les auteurs de profeſſion ſont de mauvais juges, parce que leur maniere propre eſt trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'hiſtoire du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieuſes, qui déceleroient le tour d'eſprit de la nation.

Peu de pieces bonnes ou mauvaiſes, qui n'aient produit un bon mot, quelquefois plus

fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

De tout tems le parterre a été le siege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'est disputé aussi vivement pour & contre la structure de quelques hémistiches, que pour l'exportation des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes discussions paroissent toujours incroyables à quelques hommes de sens, qui d'ailleurs aiment les vers & le théatre.

L'orgueil des auditeurs a toujours été aux prises avec la vanité de l'auteur. De ce conflit il en est résulté des scenes très-plaisantes, où le cœur humain ne s'est pas moins développé & montré nu, que dans les révolutions les plus sérieuses.

Le public veut que l'auteur soit modeste. Le plus habile est donc celui qui sait déguiser son amour-propre, & qui semble prêt à l'immoler devant son arrêt : alors sa déférence lui ménage le succès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur ; & puis quand elle est généralement établie, il se plaît à en

retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'éleve trop haut, ni qu'il pouſſe ſes branches en toute liberté ; il ſe réſerve le droit du ciſeau.

Quand un auteur voit jouer ſa piece, tout au milieu de ſes craintes, de ſes alarmes, de ſes friſſons, il établit en lui-même un petit dialogue avec l'aſſemblée redoutable qui le juge. Ce moment inſpirateur lui fait naître de ſingulieres idées ; mais il ne les produit point au-dehors : c'eſt là ſon ſecret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un état, fait auſſi ſes petites réflexions mentales, & ſourit en ſecret plus d'une fois ; car on ne ſauroit dominer le troupeau de l'eſpece humaine, en quelque genre que ce ſoit, ſans être tenté d'en rire : c'eſt un mouvement involontaire.

Auteurs & rois, vos idées particulieres ſont plus rapprochées que vous ne penſez ; & votre coup-d'œil ſur la maſſe des ſpectateurs, au moment où ils prononcent ſur vous, a, ſi je ne me trompe, plus d'un rapport. Pourquoi ne converſez-vous pas plus fréquem-

ment enſemble ? Vous pourriez vous communiquer des apperçus délicats, qui aideroient à ſavoir manier légérement la bride inſenſible qui mene le courſier ombrageux, mais docile ; car, pour en impoſer à un parterre tumultueux & à une nation en effervefcence, les moyens, du moins je l'imagine ainſi, ſont à peu près les mêmes.

Que de rois ſifflés ſur le grand théatre, qui, avec des riens, auroient pu ſe faire applaudir à toute outrance !

CHAPITRE DLXXIX.

Lorgnettes.

IL y a des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, & qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux diſſimulent leur perfection pour uſer d'un inſtrument inutile, & qui n'annonce le plus ſouvent que l'affectation. N'en eſt-ce pas une que celle qui met dans la main de

la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, & qui lui enleve ce trait ſi délicat, ſi tendre, que l'art & le caprice gâtent & défigurent ?

Que devient l'expreſſion de cet organe éloquent, lorſqu'on ne peut l'appercevoir qu'à travers un cryſtal qui le fatigue ?

Que l'homme du jour craigne de montrer ſon ame toute entiere ; que, ſachant qu'elle ſe refugie dans les regards, il en voile le mouvement expreſſif ; que cette formule, favoriſant ſon orgueil, le diſpenſe de ſaluer, l'enleve aux rites officieux d'une politeſſe fatigante : je vois qu'il veut paſſer au milieu de la foule ſans y reconnoître perſonne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades & nos ſpectacles ? Eſt-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues miopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

Tandis que la lorgnette eſt dans la main de la hauteur & du dédain, la coquetterie

donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens presque convulsifs, qui déparent les plus beaux visages.

Ici, c'est une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre; mais l'envie de blesser les cœurs est trop fortement caractérisée, & elle n'en atteint aucun. Là, c'est un regard languissant & étudié, qui se porte avec nonchalance à gauche & à droite; elle croit se donner ainsi l'air du sentiment, & l'on ne montre que le mensonge dans cet organe de la pensée.

On apperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l'air distrait & l'air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes aguerries; je parle de cette affectation de promener incessamment ses yeux, comme si la curiosité étoit toujours dans le même degré d'activité, & de détruire, par une pétulance bizarre ou une langueur mensongere, cette expression naturelle que l'ame donne. La manie de lor-

gner fait grand tort à de très-beaux yeux ; & les femmes, quelle que ſoit la foibleſſe de leur vue, devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainſi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE DLXXX.

Philoſophie.

Il eût été peut-être à deſirer que l'idée de la *double doctrine*, que les anciens philoſophes enſeignoient ſuivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ou ne pas s'ouvrir ſur leurs propres idées, fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n'auroient pas expoſé la philoſophie aux furieuſes & outrageantes déclamations des ſots, des ignorans, des méchans ; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des prêtres & des ſouverains. L'uſage d'une double doctrine auroit ſatisfait les génies élevés & les eſprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le repréſente, le repos

public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent sans préparation au milieu d'un peuple, elles causent une explosion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumiere. D'ailleurs chacun se croit appellé à juger & à prononcer sur ces graves & importantes matieres; il en résulte une confusion & une discordance qui ne produisent que du bruit; les sciences livrées indiscrétement à tous les esprits perdent de leur majesté; elles se dégradent sous des mains téméraires, folles ou basses, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conserver la réputation des sciences & de ceux qui les cultivoient; mais une précaution sage pour empêcher les esprits esclaves de toucher aux vérités politiques & morales, dont la discussion ne convient qu'aux ames généreuses, parce que les ames timides les abaissent à leur niveau, tandis que les esprits violens déplacent au lieu d'arranger.

Un naturel pervers & corrompu décompose la signification précise des mots, & loge les idées les plus fausses dans les termes les plus sacrés. La multitude ne sait plus à qui elle doit demander l'instruction; & des nuages pâles, formés par les passions les plus contraires à la recherche de la vérité, obscurcissent les notions morales qui méritent le plus de respect.

Ces réflexions sont superflues, on le sait; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des sciences: mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorsqu'on lit ces brochures licencieuses ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expressions sont dénaturées de leur véritable sens, où les mots qui réveillent l'attendrissement du sage sont profanés, où l'on ne sait plus si c'est la folie ou la perversité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain développement: ce sera pour un autre ouvrage; il n'est applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, & dont il

faudroit combattre les principes ſans en indiquer les auteurs ; car on voudroit ménager ceux-ci, en ſéviſſant contre leurs dangereuſes idées.

CHAPITRE DLXXXI.

Point central.

APRÈS avoir conſidéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications ſortent du même tronc ! comme les branches s'étendent au loin ! Quelle impulſion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voiſines ?

La police de Paris a une correſpondance étroite avec la police de Verſailles, de Saint-Germain-en-Laye ; & s'étendant plus loin, avec celles de Lyon & des autres villes provinciales : car on ſent bien qu'elle ſeroit imparfaite, ſi elle ne pouvoit ſuivre le perturba-

teur de l'ordre public, & ſi la diſtance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

La correſpondance de la police pariſienne ne ſe borne donc pas à ſon enceinte; elle regne plus loin, elle va juſqu'à Bruxelles; & c'eſt dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir ſe donner le plus de licence, que l'adminiſtration vigilante épie les diſcours & ſurveille ceux qui établiroient leur audace ſur le degré d'éloignement.

Ainſi la police de Paris, après avoir embraſſé la France, pénetre encore en Suiſſe, en Hollande, en Allemagne; & quand il en eſt beſoin, l'œil eſt ouvert de toutes parts ſur ce qui peut intéreſſer le gouvernement. Quand il veut être inſtruit, il l'eſt à coup ſûr; quand il veut frapper ſérieuſement, il eſt rare qu'il manque ſon coup.

On comprend que la machine ne ſeroit pas entiere, & que ſon jeu manqueroit l'effet deſiré, ſi elle n'embraſſoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guere plus pour donner au

levier la longueur néceſſaire. Que l'eſpion ſoit ſoudoyé à Paris, ou à cent lieues, la dépenſe eſt la même, & l'utilité devient plus grande.

Il eſt en politique des nuances ſi fines, que la police de Verſailles, par exemple, n'eſt plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractere; il faut qu'elle compoſe inceſſamment avec des hommes attachés à la cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit ſuivre un autre régime.

Ce qui eſt indifférent à Paris ne le ſeroit pas toujours à Verſailles; & la ſévérité dont on uſe dans la capitale contre quelques déſordres, échoueroit auprès de la maiſon du roi & des nobles gardiens du trône.

Ces obſervations fondées ſur l'expérience admettent donc des différences eſſentielles dans les branches de la police; il faut changer de poids & de meſure, ſelon les tems, les lieux, les perſonnes & les circonſtances. Il n'y a point de regles fixes; on doit les créer

ſur

ſur le champ, & les actions les plus verſatiles ont leur ſageſſe & leur raiſon.

Voilà ce que les légiſlateurs en gros n'apperçoivent point : c'eſt à la pratique qu'il eſt réſervé de ſaiſir ces nuances ; il faut une politique uſuelle, &, pour ainſi dire, journaliere, pour bien décider ſans précipitation, ſans foibleſſe & ſans rigueur : ce qui ſeroit une faute grave à Verſailles, une ſimple imprudence à Paris, une choſe indifférente à Lyon, & le tout ainſi réciproquement.

Or cette ſcience a non-ſeulement ſes détails & ſes fineſſes, elle a encore ſes variations & quelquefois même ſes oppoſitions. Il faut dans les adminiſtrateurs un coup-d'œil calme, une grande expérience du local, pour ſavoir frapper juſte, & frapper à propos ſans épouſer des terreurs imaginaires ; ce qui en fait de police eſt la plus grande faute qu'on puiſſe commettre.

Or vous, Lycurgue, Solon, Locke & Penn, vous avez fait de très-belles loix, des loix majeſtueuſes ; mais auriez-vous deviné celles-ci?

Quoique ſecretes, elles exiſtent, elles ont leur ſageſſe, & méme leur profondeur. Quatre lieues de diſtance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune reſſemblance; & il n'y a point de ville principale qui ne ſoit obligée, en modelant ſa police ſur celle de Paris, d'y apporter les plus grandes modifications. La deviſe de tout lieutenant de police doit être celle-ci: *la lettre tue & l'eſprit vivifie.*

CHAPITRE DLXXXII.

Prédicateurs.

QUAND un moine s'ennuie dans ſon couvent, il compoſe quelques ſermons, afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un prêtre veut ſortir de la claſſe commune, & ſe mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytere, il ſonge auſſi à prêcher.

C'eſt à qui attrapera un bon *advent* ou un

bon *carême ;* car les honoraires augmentent selon les fonds de la *fabrique.* Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur, tantôt il y en a cinq cents.

La loueuse de chaises influe sur le choix des sermonneurs ; elle stipule verbalement dans son bail avec la *fabrique,* qu'on choisira des orateurs accrédités, & elle hausse le prix en conséquence. Le jour du début elle prend des gardes à la porte de l'église, & renchérit les chaises. Il faut la voir trotter dans le saint lieu ; on ne peut s'y asseoir que sous son bon plaisir : elle vous fait la loi.

Entrez dans une église. Si la loueuse de chaises a la mine humble, le prédicateur est médiocre, mais si elle est insolente, asseyez-vous.

Tous ces sermonneurs rêvent d'aller prêcher à la cour ; ils se bercent tous de cette espérance, à peu près comme le jeune rimeur, en fabriquant ses vingts premiers vers, songe à l'académie françoise. C'est qu'un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduisoit autrefois à de bons bénéfices, & même à une

abbaye. Autre avantage. Le jeudi ſaint on dit en face au roi de France tout ce qu'on veut lui dire ; il écoute d'un bout à l'autre la *veſpérie* du prédicateur, avec toute ſa garde, & il ne fait pas le moindre geſte d'improbation. Pluſieurs même ont paſſé les bornes ſans qu'il en ſoit rien réſulté : ce n'étoit qu'un ſermon.

On diſtribue la liſte imprimée des prédicateurs, & c'eſt à vous de vous décider d'après leur réputation. L'un eſt admiré de la petite bourgeoiſie, l'autre attire les gens à équipage.

Il y a de quoi s'amuſer pour un obſervateur, en allant, dans le tems du carême, d'égliſe en égliſe. La différence des états & des caracteres frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs ſi uniforme. Ici, c'eſt un gros moine tout bouffi & tout ſuant, qui s'agite dans ſa robe craſſeuſe ; là, vous verrez un prêtre de paroiſſe, qui, vêtu d'un ſurplis blanc, dans un élégant coſtume & friſé *à la déiſte*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des

fleurs de rhétorique ; il fait briller ſa paraſite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c'eſt un fanatique bourru, qui ſe déchaîne, écume & ſe tranſporte contre ce qu'il appelle la *philoſophie* & les *philoſophes*. Il veut pénétrer ſon auditoire de ſa pieuſe rage ; il tonne devant des janſéniſtes qui ſont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui ſont venus auſſi ; mais pour rire tout bas des contorſions & du ſtyle de l'énergumene.

Tout ſermonneur, en deſcendant de chaire, obtient une collation ; il eſt en nage, il faut qu'il change de chemiſe. Le bedaud lui apporte du vin & du ſucre ; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathême épouvantable de la damnation éternelle, radoucit ſa voix tonnante, & dit aux dames : *prenez ce macaron, mangez ce maſſepain, partageons, de grace, ce biſcuit.*

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apoſtoliques aux travaux de la guerre; l'éloquence de la chaire a ſes martyrs.

On complimente l'orateur ; c'eſt le moment de ſon triomphe. Il avale les louanges & les ſucreries. Tous les abbés de la paroiſſe le félicitent d'avoir terraſſé *la philoſophie moderne*, & il eſt encore humble d'un pareil ſuccès.

Le plus beau droit du prédicateur eſt de n'être jamais interrompu, quoi qu'il diſe ; il acheve toujours ſon monologue en paix. Il a encore le privilege excluſif de débiter les phraſes d'autrui pour les ſiennes. Jamais les journaliſtes ne s'aviſeront de relever les orateurs qui auront débité des pages entieres de la célebre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur prêche à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaiſir. Je m'arrête alors & j'écoute. Toutes les richeſſes de la langue françoiſe ſortent de deſſous un capuchon.

Point de métier plus aiſé que celui de prê-cher des ſermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation paſſable. On eſt même diſpenſé des fatigues de toute compoſition, quand on connoît le magaſin dont je vais parler.

Sur le mont Saint-Hilaire eſt un parcheminier (que ne trouve-t-on pas dans ce ſingulier Paris !) qui tient depuis long-tems la plus étrange boutique qui ſoit dans toute l'Europe. Dans une vaſte armoire, il a entaſſé les manuſcrits de deux à trois mille ſermons ramaſſés de toutes parts, & qu'il a fait copier par des ſcribes de toute eſpece.

Quand le jeune eccléſiaſtique, qui s'eſt vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phraſes oratoires, ne ſe ſent pas inſpiré, d'un pied furtif il va à neuf heures du ſoir dans la boutique cloſe du vendeur de ſermons.

L'armoire s'ouvre, on le prévient. Que voulez-vous, monſieur l'abbé ? Une *Conception*, une *Nativité*, une *Aſſomption*. Voilà quinze *Jugement dernier*, douze *Pardons*

des injures, trente-deux *Paſſions* : choiſiſſez. -- Non, dit le diacre, c'eſt une *Conception immaculée* qu'il me faut. -- Une *Conception immaculée !* Mais cela n'eſt pas ſi commun que le reſte. -- Il me la faut. Je voudrois de plus un ſermon *ſur la vaine gloire*, & puis y joindre un panégyrique de la Madeleine, conſidérée comme non péchereſſe. -- Je vous entends, monſieur, je n'en ai que trois copies; après les *Conceptions*, les *Madeleines non péchereſſes* ſont ce qu'il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *Grandeurs de Dieu*, je vous les paſſerois à cinquante ſols.

L'abbé monte ſur une chaiſe, armé d'un flambeau; il choiſit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte ſous ſa ſoutane à pas précipités, un bon rouleau de ces pieux manuſcrits; s'enferme, pille des phraſes à droite & à gauche, ait un *centon* de tous les morceaux dérobés & que perſonne ne réclamera. Son ſermon & ſon panégyrique

ainſi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme aſſurance ; & les vingt écus qu'il a laiſſés chez l'homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

Quand un ſermonneur eſt venu à bout de ſe compoſer de cette maniere un *Advent* & un *Carême*, ce qui peut ſe monter à une vingtaine de diſcours, & qu'il les a bien appris, il eſt auſſi ſûr de ſon exiſtence, qu'un comédien qui ſait un pareil nombre de rôles. L'eccléſiaſtique peut parcourir toutes les provinces du royaume : par-tout il trouvera de chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

Eh bien ! tous ces ſermons ſont bons, excellens, quoique mauvais ; ils contiennent toujours quelques principes de morale ; car elle a cela d'admirable qu'elle intéreſſe tous les cœurs, quel que ſoit le ſtyle. Le peuple ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, ſe réveille lorſqu'il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu'importe qu'il ait volé ces phraſes à tous les orateurs décédés ? les idées ſorties de

la favorable armoire, n'en ſont pas moins bonnes. Il les diſtribue au peuple qui a beſoin d'inſtructions. Pour peu qu'il déclame avec juſteſſe, l'éloquence paroît jaillir de ſa tête. Il touche, il pénetre, il attendrit; & les traits empruntés de l'heureuſe boutique font impreſſion aux deux bouts de la France.

Les ſpectacles où la morale touchante eſt montée ſur la ſcene ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit ſous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces ſermons quelques paſſages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme; & celui qui les entend ſe parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire eſt nombreux, moins la parole eſt perdue; car chacun s'applique en ſecret ce qui lui convient.

Les habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques diſcuſſions de myſteres & de dogmes; ils ſe ſont rapprochés des proteſtans, ſi ſupérieurs en ce genre aux catholiques.

La prédication chez les proteſtans eſt ſimple, populaire, inſinuante, remplie de détails fins, propres à être ſaiſis par tous les eſprits & par tous les caracteres: elle n'eſt ni orgueilleuſe ni dure; la controverſe, ſource de tant de querelles, en eſt bannie. Ces diſcours prononcés au peuple chaque dimanche ſont une partie conſidérable du culte. Le catholique, le luthérien, l'anglican peuvent les entendre avec édification; & plus d'un bon paſteur eſpere qu'un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même maniere.

Les prédicateurs catholiques, qui affectent de dédaigner les prédicateurs proteſtans, ne les connoiſſent pas; ou bien ils obéiſſent aux préjugés que leur inſpire quelquefois leur double état de prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin, ſans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ſes diſcours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours ſa ſublime apoſtrophe à Louis XIV : *Et toi, prince que j'honorai jadis comme mon roi, & que je reſpecte*

maintenant comme le fléau de Dieu, tu auras aussi part à mes prieres!

Le prédicateur que j'ai entendu & suivi avec plus de plaisir, c'est le P. Elizée, Carme-déchaux. Il a du style, de la raison & de la dignité.

On a fait beaucoup de livres sur l'*éloquence de la chaire*, comme on a fait beaucoup de poétiques pour l'art du théatre. Il se trouve que ceux qui ont fait les meilleurs sermons, comme les meilleurs drames, n'ont suivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE DLXXXIII.

Parcs.

TERRES incultes & qui ne sont pas rares aux environs de Paris. Ce vaste enclos fermé & solitaire s'ouvre une fois l'année pour recevoir son ennuyé possesseur. De tristes maronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrein est perdu pour

l'agriculture ; & l'impôt qui devroit le frapper, le respecte. Si la charrue s'étoit promenée sur ces terres en friche, le collecteur seroit venu & n'auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre est oisive à l'exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre sur le champ où fleurit la vigne, où croissent les épis.

Ces parcs recelent du gibier qui n'appartient pas aux propriétaires ; il est au roi ; lui seul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent ces enclos, s'ouvrent quand il veut y entrer. On fait sortir le gibier quand Sa Majesté est dans la plaine, afin que toute piece passe à la portée de son fusil.

CHAPITRE DLXXXIV.

Francs-Maçons.

Les francs-maçons ne sont point persécutés à Paris ; on leur laisse tenir loge tant qu'ils veulent ; *loge d'adoption*, ou loge à femme.

Ils n'ont pas rencontré un marquis Tascani, Florentin, qui, sous l'autorité de Sa Majesté Catholique, a poursuivi avec la plus grande rigueur une société qui s'est fait une loi de ne parler jamais ni de religion ni d'affaires d'état.

Les loges de francs-maçons s'ouvrent, & l'on n'a point emprisonné *les freres;* on ne les a point mis au secret de justice comme à Naples. Les francs-maçons mangent, boivent ensemble, font de la musique, lisent des vers ou de la prose, sans qu'aucun ministre soit tenté d'imiter la bizarre administration du Florentin, qui probablement voulant perdre quelques jeunes seigneurs *maçons*, qui approchoient du roi, enveloppa dans la proscription toute la société. On a dû bien rire de la fougue du Florentin, lorsqu'il fut renvoyé, & que cette grave affaire se fut tournée en plaisanterie ; car c'est ainsi qu'elle devoit finir.

Les francs-maçons rigoureux trouvent un si grand relâchement dans les assemblées ma-

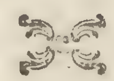
çoniques qui ſe tiennent à Paris, qu'ils regardent tous les francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s'occupent d'enfantillages. Ils ont tort.

Les *fendeurs*, les *dévorans*, les *gavots* ſont preſque inconnus, parce que ces ſociétés fondées par la néceſſité & le beſoin, & qui ſe rendent, dans les forêts ou dans les lieux déſerts, des ſervices importans, ont dû ſe fondre dans un tourbillon où l'on ne cherche que la diſtraction, l'amuſement, le goût du plaiſir. Voilà le ſeul nœud de ces petites aſſociations qui, n'ayant point l'eſprit de parti, ſont fort éloignées de tout fanatiſme; & il n'y a que le fanatiſme, comme l'on ſait, qui faſſe les bandes, les ſectes, & les bonnes confréries.

Auſſi la police laiſſe-t-elle en repos toutes ces aſſemblées nouvelles, qui, loin de l'inquiéter, ne lui déplaiſent pas; & les hommes qui ont le beſoin & le plaiſir de ſe raſſembler, s'embarraſſent peu du ſigne qui les réunit, pourvu qu'ils s'aſſemblent.

La loge des *neufs ſœurs* s'eſt diſtinguée

par des fêtes brillantes qu'on pouvoit regarder encore comme des séances académiques. Le charme de la littérature en faisoit le principal agrément. On a vu tous les hommes célebres & contemporains fraterniser dans cette loge, malgré la différence de leur art. Ce rapprochement unique avoit un intérêt qui prêtoit à la réflexion. Plusieurs loges joignent à leurs travaux la pratique assidue de la bienfaisance ; & on a honoré publiquement une pauvre fruitiere qui, ayant onze enfans, en avoit adopté un douzieme avec le sentiment de la tendresse & le courage de la charité. Cette récompense de la vertu sans faste a été imaginée par des francs-maçons ; ils s'amusent, & ils sont charitables.



CHAPITRE DLXXXV.

Latrines publiques.

ELLES manquent à la ville. On eſt fort embarraſſé dans ces rues populeuſes, quand le beſoin vous preſſe ; il faut aller chercher un privé au haſard dans une maiſon inconnue. Vous tâtez aux portes & avez l'air d'un filou, quoique vous ne cherchiez point à prendre.

Autrefois le jardin des Tuileries, le palais de nos rois, étoit un rendez-vous général. Tous les chieurs ſe rangeoient ſous une haie d'ifs, & là ils ſoulageoient leurs beſoins. Il y a des gens qui mettent de la volupté à faire cette ſécrétion en plein air: les terraſſes des Tuileries étoient inabordables par l'infection qui s'en exhaloit. M. le comte d'Angiviller, en faiſant arracher ces ifs, a dépayſé les chieurs qui venoient de loin tout exprès. On a établi des latrines publiques, où chaque particulier ſatisfait ſon beſoin pour la piece

de deux sols ; mais si vous vous trouvez au fauxbourg S. Germain, & que vos visceres soient relâchés, aurez-vous le tems d'aller trouver l'entrepreneur ? L'un se précipite dans une allée sombre, & se sauve ensuite ; l'autre est obligé, au coin d'une borne, d'offenser la pudeur publique ; tel autre se sert d'un *fiacre* ou d'une *vinaigrette ;* il transforme le siege de la voiture en siege d'aisance : ceux qui se sentent encore des jambes, courent à demi-courbés au bord de la riviere.

Aujourd'hui les quais qui forment une promenade & qui sont un embellissement de la ville, révoltent également l'œil & l'odorat ; il n'appartient peut-être qu'à un médecin de se promener de ces côtés-là : ce seroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes ; il sauroit dans quelle saison de l'année les estomacs manquent de ton ; & la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie observateur.

Mais les médecins sont devenus orgueilleux ; ils ne regardent plus à la chaise percée ;

ils ſe moquent même des inſpecteurs d'urine. Ils dédaignent avec hauteur une ſcience nouvelle, longuement écrite & grandement caractériſée ſur les quais de la capitale. C'eſt là où ſe réfléchit ſans voile l'état de tous les ventres actifs & paſſifs ; & les médecins vont feuilleter les livres poudreux des bibliotheques, tandis qu'ils ont ſous les yeux la vraie démonſtration des épidémies, occaſionnées par la nature des alimens, ou par l'inclémence de l'air.

Et d'où vient ce dédain ? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d'un réglement fait par Henri II : « Sur les plaintes » (dit le roi) des héritiers des perſonnes dé- » cédées par la faute des médecins, il en » ſera informé & rendu juſtice comme de » tout autre homicide, & ſeront les mé- » decins - mercenaires tenus de goûter les » excrémens de leurs patiens, & de leur » impartir toute autre ſollicitude ; autrement » ſeront réputés avoir été cauſe de leur mort » & décès. »

Nous ne renvoyons pas les médecins au réglement de Henri II ; nous disons seulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les observations les plus détaillées, les plus amples, les plus suivies, juger des formes & des similitudes, étudier enfin ces physionomies mortes, mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques*, ils regretteront peut-être alors la science expérimentale décédée, qui s'offroit pour les instruire ; & si l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la riviere, l'état du ciel, le vent, le degré du barometre, pourquoi à ces observations météorologiques ne joindroit-on pas l'*état des quais ?*

Les endroits où l'on a mis pour inscription, *défense, sous peine de punition corporelle, de faire ici ses ordures*, sont justement ceux où se rendent les affairés. L'inscription, au lieu de les écarter, semble les inviter. Il ne faut qu'un exemple isolé pour amener trente compagnons.

Tel est le résultat d'une immense popula-

tion. Toute séance à table en exige une à la garde-robe; & puisqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas aussi des latrines?

Les personnes les plus propres & les plus délicates, dont l'imagination est toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui satisfont grossiérement les besoins de nature, les repoussant même loin d'elles & de leur société, sont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils déposent en plein air. Les excrémens du peuple avec leurs diverses configurations sont incessamment sous les yeux des duchesses, des marquises & des princesses. O quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-dessus! Mais, quel dommage! on ne lit plus Rabelais.

Les femmes sur ce point sont plus patientes que les hommes; elles savent si bien prendre leurs mesures, que la plus dévergondée ne donne jamais le spectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaste. Les observations desirées des médecins, si un jour elles avoient

lieu, ne pourroient déterminer, d'après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéramens masculins ; il faudroit recourir ailleurs pour constater celui des femmes.

CHAPITRE DLXXXVI.

Egouts publics.

La magnificence romaine s'imprima surtout dans ces utiles établissemens, nécessaires à la santé, à la vie des citoyens. Des édiles étoient principalement chargés de leur entretien, & punissoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

Il fut construit à Paris un grand égout, appellé l'*égout Turgot*, parce qu'il fut ordonné dans le tems qu'il étoit prévôt des marchands.

Ce grand égout commence au bas de Menil-Montant, parcourt de là du côté du nord presque la moitié du circuit de la ville de Pa-

ris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues verſent dans ce grand égout, dont l'embouchure eſt dans la riviere de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

Cet égout áſſez vaſte & profond n'étoit point couvert; les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit à l'aide d'un réſervoir & d'une pompe. Quelques muids d'eau ſuffiſoient pour entraîner les immondices.

Il a plu au corps de ville de vendre le terrein de cet égout; on l'a couvert, on a permis de bâtir deſſus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuiſines & des latrines; précaution inutile ſans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'étoit viſiblement enfermer des foyers peſtilentiels.

Dès 1778, on s'apperçut dans le fauxbourg Saint-Honoré qu'une odeur putride ſe répandoit & incommodoit beaucoup les voiſins, de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Coliſée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques ci-

toyens de ce fauxbourg, peu inſtruits, attribuerent cette odeur à la piece d'eau du Coliſée. La véritable cauſe de l'odeur infecte répandue dans le fauxbourg, vient de ce que les égouts des cuiſines & les ſieges des latrines verſent inceſſamment dans ce grand égout; abus inconcevable. Ce grand égout, dans l'état où il eſt, ne ſera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra eſſayer d'y entrer; il y perdroit la vie. Quel ſera le remede aſſez prompt, aſſez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abymes de putridité? Il n'y en a plus; la moindre ouverture forme un éolipile dangereux; l'air & les rayons du ſoleil abſorboient du moins auparavant ces terribles exhalaiſons. Ainſi l'intérêt de quelques particuliers a empriſonné la peſte dans un quartier ſalubre. Puiſſe-t-elle ne pas s'échapper! ou recourons du moins aux chymiſtes modernes, qui ſe jouent de tous les miaſmes meurtriers, & qui offrent de deſcendre dans les latrines avec la même confiance qu'un danſeur de la foire voltige ſur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE DLXXXVII.

Cabarets borgnes.

AUTREMENT dits *tavernes.* Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs ; j'y ſuis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques ſenſations déſagréables.

C'eſt là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchiſe qui mérite d'être obſervée ; car les paſſions qui ſont à nu, ont une originalité piquante.

Curieux de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, & je m'enfonçai dans un fauxbourg. J'entrai au lieu déſigné, & je demandai à ſouper. Il me fut ſervi ſur un bout de table ; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une ſalle, où étoit une longue table qui pouvoit contenir ſoixante couverts.

Sur les dix heures du ſoir, je vis tout-à-

coup entrer tumultueusement dix-neuf pendards, seize créatures & dix enfans, qui s'emparerent de la table, la chargerent de débris de viande, poïssons, légumes, morceaux de pain; puis l'on fit venir du vin, qui ne fut pas servi dans des pintes de plomb, mais dans des vases de grès.

Je fis semblant de sortir, & me jetai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Cette horde qui devenoit plus nombreuse, jeta tout-à-coup sur la table, tant en monnoie qu'en liards, une somme de quatre-vingt-quatorze livres dix-sept sols neuf deniers, dont ces mendians ne paroissoient pas satisfaits, disant que la surveille leur recette avoit passé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *trésorier*. Un autre qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre considérable de vieux bas, souliers, culottes, habits, jupons, & promit que le tout

feroit remis à leur frippier de l'abbaye Saint-Germain. On eftima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le réfultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin, dont ils bûrent vingt-deux pots ; plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils confommerent auffi deux livres de fucre, un quarteron de tabac à fumer, feize cotterets & fagots.

De ces femmes, plufieurs avoient des enfans qu'elles allaitoient & torchoient. Les chiens étoient de la partie, & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer finguliérement leurs chiens ; car ils les embraffoient & leur parloient avec une affection fentimentale que n'a pas la plus jolie femme baifant fon épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroiffoit le chef calculateur ; il régla les comptes, diftribua l'argent, & parla long-tems des affaires de la fociété. Il s'agiffoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, & de les

déposer chez tel gargotier qui les acheteroit en masse.

Cette espece d'hommes ne connoît ni la dissimulation ni l'hypocrisie. A la moindre contradiction, le visage de telle femme se tuméfioit ; l'autre juroit avec emportement : mais les hommes cédoient constamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, & une femme ayant pris au collet un homme & le secouant vigoureusement, son voisin calma tout-à-coup sa colere, en lui disant : *assieds-toi, c'est une femme qui parle.*

Les femmes criailloient & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expressions. Elles avoient un caractere de liberté absolue, & leur idiôme grossier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de mendians, de chiffonniers de ces revendeurs & revendeuses qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de suite ; ils sembloient se deviner plutôt que converser entr'eux. Quoiqu'on fît dans ce tems-là la chasse aux

mendians & qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette perſécution: ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profeſſion étant mixte.

Il m'eſt impoſſible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot; mais leur langage étoit précis, énergique, & aucun d'eux ne tardoit à répondre: ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

La religion & l'état n'auroient rien eu à reprendre à leurs diſcours. Ils juroient, il eſt vrai, ils employoient fréquemment le ſaint nom de Dieu; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaiſe habitude, ainſi que chez pluſieurs Pariſiens qui ne ſont pas de la claſſe des gueux.

Leur ſouper étoit des reſtes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une noce; ils mangerent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amuſent. Tout ſe conſomme à Paris; la chymie a beau décompoſer les alimens & nous parler de ſes gaz, l'eſtomac robuſte ne connoît pas tous

ces nouveaux ſyſtêmes, vrais ou faux, utiles ou erronés.

Par la même raiſon que Winslow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'oſoit ſe baiſſer pour ramaſſer une épingle, dans la crainte de ſe rompre une fibrille à lui connue ; de même le chymiſte n'oſe quelquefois manger, de peur de s'empoiſonner. Le gueux qui ignore ce que révelent le ſcalpel & le creuſet, mange ce qu'il trouve, ainſi qu'il ſe charge du fardeau qui lui eſt offert.

La délicateſſe ne régnoit pas parmi eux ; mais il y avoit profuſion. Ils ſe faiſoient ſervir d'une voix aſſez impérative, eux qui me paroiſſoient ne devoir commander à perſonne. Le garçon du cabaret, en veſte blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit & ſuffoqué d'une odeur déſagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché : & prenant le garçon à part, je lui demandai où

tout cela coucheroit. Il me répondit: plusieurs demeurent dans les environs; mais le plus grand nombre n'use pas de draps blancs: car ils couchent tous ensemble sur de la paille, faisant chambrée commune.

Dans d'autres bouchons, j'ai eu occasion de voir ce qu'on appelle *boire pinte*, ou *chopine*. La pinte est sur une table de bois informe à deux pieds de distance d'un ménétrier qui fait danser une populace de déguenillés; c'est un soldat & une servante qui boivent ensemble; c'est le rire& la misere qui s'accollent près de ce vase de plomb enduit d'une crasse rouge.

S'il survient une rixe à la suite des fumées du vin frelaté, le jurement & la main partent ensemble; la garde accourt, & sans elle cette canaille qui danse alloit se tuer au son du violon. La populace, accoutumée à cette garde en a besoin pour être contenue, & se repose sur elle du soin de terminer les fréquens débats qui naissent dans les cabarets.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette soldatesque, ce guet qui met le *hola*, est com-

posé de savetiers habillés de bleu, qui le lendemain quand ils auront déposé leur fusil, seront arrêtés à leur tour s'ils font tapage, après avoir vuidé la pinte de plomb. Ainsi c'est le petit peuple qui agit sur le petit peuple; les recrues du guet ne manqueront point: on appelle ces soldats, *les soldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les soldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe est assurée d'une longue vie; ils ne risquent que quelques taloches quand le délinquant est ivre & recalcitrant; & alors serrant les menottes à celui qui a résisté, ils s'en vengent cruellement. Les coups de crosse de fusil, qu'ils n'épargnent pas à la populace, font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui représente le guet, n'avoit que des houssines, ce qui ne blessoit pas comme le canon du fusil, ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela, par dérision, *ganter* un homme. Quelquefois ils passent les bornes de

de la févérité, & cela devient révoltant.

Les vins, la biere & les liqueurs font toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude, & je ne fais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoifonneurs. Un confeiller au parlement dans ce fiecle opina à la mort contre un cabaretier falfificateur, foutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis enfemble.

Ces perfides diftributeurs qui alterent un breuvage fait pour reftaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux-mêmes fans doute les funeftes accidens qui doivent réfulter de leurs mêlanges. Plus inftruits, ils ne s'expoferoient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit fimple & raifonné, qui inftruiroit tout-à-la-fois le cabaretier & le peuple; qui feroit fentir d'un côté l'énormité du crime, & de l'autre le danger, feroit très-utile, fur-tout s'il indi-

quoit encore le remede contre les accidens de la boiſſon frelatée.

Qui fera donc un catéchiſme à l'uſage du peuple pour lui donner-à-la-fois quelques idées ſaines de morale & de phyſique ?

CHAPITRE DLXXXIII.

Lettres de Cachet.

JE ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles exiſtent, qu'importe leur origine. Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure ſe voit priſonnier par la même force qui arrêteroit un prince du ſang dans ſon palais. L'auteur auroit-il bonne grace de ſe plaindre quand Son Alteſſe Royale obéit tout auſſi promptement que lui ?

Clovis, Charlemagne, Hugues-Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela eſt démontré. Louis XIV & Louis XV en ont diſtribué une belle quantité, & n'en ſoupoient pas moins de bon appétit. Cela n'eſt que trop vrai.

Blackſtone les condamne ouvertement. Linguet, ſorti *de la Foſſe-aux-lions*, *de la moderne Babylone*, ne fera plus l'éloge des gouvernemens qui les diſtribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* ſont contraires au droit naturel ; que tout homme eſt né ici-bas avec l'entiere propriété de ſa perſonne ; que le ſieur *Henri* ne peut pas couper ſa promenade légalement ; mais tous les livres poſſibles ne détacheront pas une ſeule pierre des crénaux de la Baſtille, n'abaiſſeront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaiſſeur des verroux. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur ; il continuera ſes fonctions ſilencieuſes ; & le philoſophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cents mille hommes armés, cinq cents millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Baſtilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'arrêté de la part de Sa Majeſté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de repoſer dans ſa mémoire. La petite *eſtampille* (1) vous a fait paſſer rapidement les *guichets*, & la ſignature de la main auguſte, qu'on liroit avec reſpect, ſeroit du moins une conſolation pour le pauvre priſonnier qui ſe diroit à lui-même: *le roi de France ſait que je ſuis ici; ſa volonté ſoit faite.*

Mais cette petite *eſtampille* déſœuvrée, qui dans un moment de mauvaiſe humeur peut ſe promener un dimanche matin à Verſailles dans un certain cabinet ſur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade reſtaurante, ô voilà ce qu'on ne ſauroit digérer! Or il faut avouer qu'on

---

(1) L'étranger ne manquera pas de demander qu'eſt-ce que l'*eſtampille?* Je lui ôterois tout ſon plaiſir, ſi j'allois lui expliquer tout de ſuite ce que c'eſt. Qu'il s'enquierre.

ne peut envifager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme que l'on foit) un *eftampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant; mais qui, d'un coup de *griffe* alongé par diftraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent fur la terre ou qui planent dans l'efpace des airs.

Combien délivre-t-on de lettres de cachet année courante? Je n'en ai point la lifte; ce que je puis affirmer, c'eft qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande: on en refufe. Pefez bien ce mot, cher lecteur, & difpenfez-moi du dangereux commentaire.

Les prifons d'état font défertes, en comparaifon de ce qu'elles contenoient de prifonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu: enfin l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, & l'on ne revient pas du *cordeau* afiatique.

Le cardinal de Fleury a figné trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans

toute affaire quelconque. Les Janféniftes ne font plus emprifonnés, & le trône de Pharamond ne paroît pas pour cela en grand danger.

Tant d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zele des *eftampilleurs*, qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumiere & de modération. Il faut leur en favoir gré.

Ces emprifonnemens arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que fur un très-petit nombre d'hommes; c'eft-à-dire, fur les agens publics & fecrets des *affaires d'état* quand ils prévariquent, ou fur ceux dont la plume ou la langue eft trop indifcrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix ne font pas dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Parifiens ont plus peur d'un commiffaire que d'un *eftampilleur*.

Le tems n'eft plus, il eft vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet;* où il y avoit un bureau ouvert à toutes les paffions violentes, four-

de: ou cupides, où l'on avoit le tarif des emprſonnemens. Ce tems que j'ai vu eſt abſoment paſſé, Dieu ſoit loué !

La *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil eſt devenu depuis peu plus commun que l'emprisonnement ; c'eſt d'abord une économie pour l'état. Enſuite ne vaut-il pas mieux reſpirer l'air au fond d'une province, même dans le lieu le plus ſauvage, que d'entendre le cri lugubre des ſerrures, ſous la rude main *des porte-clefs*, plus terribles que les *muets*, en ce qu'ils ne proferent que des monoſyllabes atterrans.

Le priſonnier d'état, ſeul avec ſon imagination, ſon plus grand bourreau, envie le ſort des porte-faix, des fiacres & des décrotteurs du Pont-Neuf ; & ſi la voix glappiſſante d'un porteur-d'eau parvient juſqu'à ſon oreille, il voudroit avoir la ſangle entre les deux épaules, monter deux ſceaux en équilibre à un ſeptieme étage par un eſcalier obſcur & tortueux.

Ce doit être un grand ſupplice que cette

inaction forcée ; & la solitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante une couleur noire, plus désespérante encore que la perte de la liberté!

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les appelle abusives, tortionnaires, lorsque son neveu a commis un délit, qui va le livrer à la justice & l'exposer à la rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ses propres principes. Que fait l'oncle? Il va se jeter tout éperdu aux pieds du ministre; il implore un *ordre*, pour dérober son neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui sauvera sa famille du déshonneur!

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché ; c'est sa femme qui en est l'auteur ; il ne peut publier le crime, sans flétir six enfans innocens dont le nom est encore cher à la patrie. Le crime restera impuni, & la vie même du mari est en danger, si l'autorité ne vient promptement au secours. Les loix ordinaires ne peuvent rien ; la trahison est à son comble sans la main du pouvoir suprême.

N'eſt-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger & d'arrêter le coupable?

Un pere ſe rend accuſateur de ſon fils auprès du miniſtre; c'eſt un vieillard déshonoré, ſi la juſtice qu'il implore eſt lente & contentieuſe. N'a-t-on pas vu un écrivain, un philoſophe, ſolliciter juſqu'à vingt lettres de cachet contre ſa famille? Sans un plus grand examen, il doit être par-là même le plus infortuné des hommes.

Mais quel tribunal humain ne prêtera l'oreille à la voix accuſatrice d'un pere? N'eſt-il pas un juge ſacré? Nos formes juridiques ſont trop groſſieres pour deſcendre dans le ſecret des familles; & ſi elles ſont diſſoutes tout-à-coup par des paſſions non réfrénées, que deviendra l'état qu'il faut conſidérer comme un aſſemblage de pluſieurs familles? Les miniſtres (il ne faut point chicaner ici ſur les mots) ne ſont-ils pas auſſi des juges?

Dans les *affaires d'état*, dont les ramifications pénetrent & s'étendent de pluſieurs côtés, qui deſcendent dans pluſieurs condi-

tions, ſe trouve un traître qui va vendre un ſecret important, qui va donner une clarté fatale. La nation eſt léſée, ſi la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs ſi étrangers à ces faits, donneroient au coupable le tems de compléter ſon audace avec pleine impunité.

Toutes les *lettres de cachet* ne ſont donc pas injuſtes; il en eſt de néceſſaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur importante utilité dans certaines circonſtances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'état & la ſociété de monſtres ténébreux, qui ſe flattoient que les loix civiles ſeroient impuiſſantes à leur égard.

Le mal, c'eſt qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou ſur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devroit être conſidérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terraſſer les géans ambitieux ou téméraires, pour les enſevelir en un clin d'œil ſous leurs rochers au-

dacieux. Mais il eſt indigne, je crois, de la majeſté de ſes fleches foudroyantes, de tomber ſur ces roſeaux babillards, où le barbier a enfoui ſon ſouffle, pour ſoulager la démangeaiſon de ſa langue intempérante.

Il eſt des délits d'une nature ſi particuliere, dans une conſtitution monarchique, qu'elle a beſoin quelquefois de cette force coercitive, prompte & terrible. Heureux ſans doute les gouvernemens dont toutes les parties ſont tellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens ſupplée aux priſons d'état! Mais ces gouvernemens ainſi organiſés ſont rares ſur la face du globe.

Quand il n'y aura ni vengeance, ni ſurpriſe, ni petiteſſe dans la diſtribution des *lettres de cachet*; que ce tonnerre, s'élançant à propos du ſein du paiſible Olympe, n'aura point l'air d'une miſérable fuſée qui vous bleſſe au haſard, cette foudre des rois abſolus, ce témoignage de leur grand courroux retentira avec majeſté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces traits de force & de

puiſſance, ils les regarderont comme la ſauve-garde de l'état & du trône.

On ne ſauroit détruire, hélas! ce qui eſt fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reſte. L'autorité qui s'éclaire & qui n'eſt plus inhumaine, rendons lui pleinement juſtice, admet chaque jour des modifications; elle a ſenti qu'il étoit de ſa dignité & même de ſon intérêt d'effacer les anciens abus. Ils tomberont inſenſiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

Le comique (car où n'eſt-il pas?) ſe mêle au ſérieux d'une *lettre de cachet.* La foudre qui va vous terraſſer eſt dans la poche de l'exempt, perſonnage qui n'exerce pas ſans plaiſir ſes fonctions redoutables. Il eſt orgueilleux en ſecret de la foudre qu'il porte; il ſe croit l'oiſeau de Jupiter: mais il marche à la maniere des ſerpens; il ſe gliſſe, vous guette, ſe courbe devant vous, s'approche de votre oreille, & l'œil baiſſé, d'une voix flûtée, vous dit en ployant les épaules: *je ſuis au déſeſpoir, monſieur; mais j'ai un ordre, monſieur, qui*

vous arrête, monſieur, de par le Roi, monſieur. - Moi, monſieur ? - Vous même, monſieur. Vous balancez un inſtant entre la colere & l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations.... Vous ne voyez qu'un homme poli, révérencieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manieres civiles. Vous feriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout-à-coup déſarmé. Vous auriez des piſtolets, que vous les tireriez en l'air & jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ſes révérences ; il s'établit même entre vous un combat de politeſſe & d'honnêteté. C'eſt une réciprocité de mots civils, de complimens, juſqu'à l'inſtant où les verroux retentiſſans vous ſéparent de l'homme poli qui va rendre compte de ſa miſſion, & dont le métier, aſſez lucratif, eſt d'enfermer les gens avec toute la grace, la douceur & l'urbanité poſſibles.

CHAPITRE DLXXXIX.

Corbillard.

VASTE char ſervant aux magnifiques obſeques des princes, où l'on porte à ſon dernier gîte un grand perſonnage mis en plomb. Il va au lieu de ſa ſépulture ſe repoſer, le plus ſouvent de quels travaux? des fatigues journalieres de la chaſſe.

La marche lourde & lente de ce corbillard traîné par huit chevaux caparaçonnés & portant le deuil de Son Alteſſe, quel ſpectacle bizarre! Les crêpes du cocher pendent juſqu'à terre. Les chevaux, ſous la caſaque noire & blanche qui les couvre, ſont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char eſt élevé & fort ample, comme ſi le corps qu'il recele étoit celui d'un géant, ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt ſont peintes au-dehors d'une maniere également large & tranchante.

Mais tandis que le deuil environne ce char funebre, sous sa vaste toile qui est très-épaisse, doublement & triplement tendue, sont des ouvriers en veste, qui jouent aux cartes & aux dez sur le cercueil royal pour se désennuyer de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici est un fait.

On diroit que ce corbillard est l'image des courtisans qui semblent s'affliger, & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors peignent la tristesse ; au-dedans des cœurs est la distraction.

Non, rien ne peint mieux le revers de la grandeur & le néant des représentations humaines, que ces bourreliers, ces garçons selliers, ces charrons qui, commandés pour raccommoder le corbillard en cas d'accident, sont cachés sous la toile tendue, & roulent les dez sur le corps de l'éminent personnage, lorsque tout l'appareil d'un deuil fastueux, les flambeaux, les crêpes, le cortege sacerdotal, les aumôniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.

CHAPITRE DXC.

Guerre des Auteurs.

QUELQU'UN a voulu les réconcilier : ce n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs divisions. On rit, &, selon la coutume, on charge les couleurs. Il est vrai que les autres états malheureusement ne présentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les professions les plus graves. Rien ne lie les auteurs, & tout semble les désunir. Ils manquent d'un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville sans se rencontrer une seule fois. On est toujours fort empressé à leur faire des rapports infideles ou chagrinans. Le public s'amuse de leurs rixes, & semble les exciter à soutenir le combat. Il seroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdroit des scenes plaisantes, sans compter ce que cette union auroit

auroit de force & d'afcendant pour en impofer à fes vagues décifions.

Ainfi le public, qui tout-à-la-fois veut rire & conferver fa dignité, aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une fottife, on la cache avec foin. Si c'eft un auteur, mille bouches font ouvertes pour la porter fur les toits. On ne fe met pas affez à la place d'un homme à qui l'on difpute un ftérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts, & qu'on veut inhumainement rabaiffer au milieu de fes premiers fuccès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux, il a peut-être le droit de fe montrer fenfible. On a été fouvent injufte, violent à fon égard ; on l'a attaqué indécemment, & l'on exigera néanmoins qu'il chériffe fon adverfaire : comme fi dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faifoit aucun ombrage.

Malgré les difcours exagérés de la malignité, les auteurs (nous oferons le dire) ont moins de haine que d'orgueil, moins d'en-

vie que d'ambition. Ils ſe voient & ſe rencontrent avec plaiſir; ils ſentent qu'ils ſont néceſſaires les uns aux autres; ils ſe plaiſent dans leurs diſputes vives & intéreſſantes; & quoique prolongées, elles finiſſent paiſiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous oſons croire que, s'ils ſe fréquentoient davantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faute de ſe connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant ſur leur caractere reſpectif que ſur leurs talens. Il pourroit réſulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange inſenſible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes; leſquels ſont le reſſort actif & néceſſaire de leurs travaux. Mais en même tems il eſt aſſez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

Quant au reproche qu'on leur fait d'avoir le ſang un peu trop chaud, doit-on être ſurpris que des hommes qui ont la fibre auſſi

irritable, aient un amour-propre exalté lorſque des ſots, nés pour l'apathie, ſe permettent d'être chatouilleux à l'excès ?

Il faudroit auſſi diſtinguer l'agreſſeur de celui qui ne fait que repouſſer l'injure ; peſer les circonſtances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit ſuivre les démêlés des perſonnages, examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut deſcendre dans ces détails ; il prend les apparences pour la réalité. Cependant, malgré tout ce qu'on publie, il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres ſincérement liés entr'eux, qui s'aiment, qui font plus encore, qui s'eſtiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le deſpotiſme au fond de leur cœur, & qui ſe reconnoîtront ou que l'on reconnoîtra ici ſans que nous les nommions, les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y ſollicite, & nous appercevons le tems peu éloigné, où, avertis par le ridicule, ils ſe pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié ſe concentrera alors toute

entiere contre les ſatyriques de profeſſion. Ceux-ci ſont les vrais ennemis de l'eſpece.

Notre averſion contre toutes les claſſes de tyrans ne nous permet point d'être modérés, quand nous les rencontrons ſur notre chemin; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un ſouverain mépris les rimes de leur chef, du trop renommé verſificateur *Boileau*, qui, au lieu d'armer la poéſie contre le vice & les méchans, en a fait l'art puéril d'injurier en vers ſes rivaux. Exemple fatal, que l'inſolence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

Cet écrivain froidement exact n'avoit ni génie, ni enthouſiaſme, ni ſenſibilité. Aſſervi à l'eſprit dominant, il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terraſſé l'héréſie, & l'encourageoit, en rimes bien ſonores, à pourſuivre ſon ſyſtême d'intolérance. Puis il jetoit de l'opprobre ſur ceux qui réuſſiſſoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit; il ſe moquoit, lui bien penſionné, du poëte pauvre; il railloit cruellement Colletet de ſon indigence, qu'il eût pu ſoulager.

Tandis que Colletet, crotté jufqu'à l'échine,
Va demandant fon pain de cuifine en cuifine,
. . . .
Horace a bu fon foul quand il voit les Ménades,
Et libre du fouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le fuccès d'un fonnet.

L'homme qui a laiffé ces vers fubfifter dans la réimpreffion de fes œuvres pendant quarante années, fans que le moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer, n'avoit que l'ame d'un rimeur.

Tous les critiques de nos jours, qui fe croient des Boileau, veulent marcher fur fes traces, & appellent les injures littéraires *la défenfe du bon goût.* Mais leurs fatyres auffi inutiles que dures tombent dans le mépris ; on ne les lit plus, & ils fentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

C'eft un mauvais métier que celui de médire.

Cette fureur de dénigrer les productions de fon confrere au nom du *goût*, de l'invectiver en renonçant aux premieres regles de l'honnêteté & de la juftice, de tranfporter dans le paifible champ de la littérature la

fougue des passions tumultueuses, est une vraie maladie qui ne cesse d'agiter quelques écrivains ; mais ils en sont punis : aucun de ces détracteurs n'a su faire encore un bon ouvrage. Ils ne sortent pas de la médiocrité. En répétant sans cesse que tout décline, il ne reste d'eux que le souvenir infamant des injures qu'ils ont adressées aux hommes de lettres les plus estimés & les plus connus.

CHAPITRE DXCI.

Meches à lampe.

C'EST pour vous, mes chers confreres, hommes de lettres, veilleurs déterminés, que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *meches* qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe studieuse pourra brûler sans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces meches sont composées de coton & tressées sur le métier ; elles sont enduites d'une substance grasse,

d'une odeur légérement aromatique. En brûlant elles ne donnent aucun noir de fumée, quelle que soit l'huile qu'on emploie ; elles jettent une flamme claire & toujours égale.

Ces *meches* ont mérité l'approbation de l'*académie des sciences*; elles sont de l'invention de M. *Léger*, demeurant rue *Serpente* En ayant vu par moi-même le bon effet, je m'empresse de les annoncer à mes amis, mes compagnons d'étude, qui veillent pour le plaisir & l'instruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers :

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le génie, il méditoit encore !

CHAPITRE DXCII.

Tête tranchée.

C'EST un phénomene, tandis que les pendus sont communs. Une tête tranchée laisse un long souvenir, & l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. La derniere

qui tomba ſous le fer du bourreau fut celle du comte de Lalli. Il fut décapité le 9 mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua.

Le préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde ſoit flétri; mais quand il tue en ſéparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'eſt imprimée ſur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du ſang. Ainſi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers:

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud. (1)

C'eſt préciſément le contraire L'opinion régnante eſt viſiblement déraiſonnable & injuſte; elle pouvoit avoir ſon équité lorſque les familles étoient patriarchales, & qu'on pu-

---

(1) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci, auxquels je ſouhaite une bonne fortune:

L'échafaud n'eſt honteux que pour le criminel;
Quand l'innocent y monte, il devient un autel.

nissoit, pour ainsi dire, les chefs qui n'en avoient pas surveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille est hachée, que le fils à peine adulte quitte son pere, que le frere est étranger à son frere, comment l'absurdité & la cruauté de ce préjugé n'ont-elles pas encore servi à le ruiner de fond en comble?

Un descendant des Montmorenci, des Biron, des Marillac, comptera avec gloire les têtes tranchées dans sa maison. Les parens du comte de Horn, coupable du plus lâche assassinat, ne seront pas déshonorés, quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve sous la régence ; & un marchand de drap, parce que son beau-frere qu'il n'a jamais vu se sera fait pendre, ne pourra parvenir aux petites charges distinctives de sa petite communauté!

Quoi, les grands ont su s'affranchir de ce préjugé, & ils l'imposeront encore aux petits, & les petits ne sauront pas raisonner comme les Montmorenci & les Biron! Quoi, pour

le crime d'un ſeul, diffamer toute une famille! Quoi, cette déraiſon ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voiſins qui, ſe dérobant à toutes les eſpeces de tyrannies, ont détruit ce préjugé révoltant !

Qu'arrive-t-il parmi nous ? C'eſt que le juge qui va prononcer l'arrêt contre un criminel, s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus, pour ainſi dire, que ſur des gens de la lie du peuple ; les autres claſſes forcent l'impunité : le châtiment a perdu ſa terreur, & les loix leur majeſté.

On a vu ſans frémir le plus monſtrueux des ſpectacles. Des parens avertis que leur couſin ſeroit exécuté, pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la priſon & mêler du poiſon aux alimens du condamné ! Cet attentat, qui offenſe toutes les loix divines & humaines, a été préconiſé : tant le point d'honneur aveugle l'homme, & le prive des lumieres naturelles. Une famille entiere, qui empoiſonne par orgueil un de ſes membres

plutôt que de laiſſer aux loix leur dignité & à la punition ſon exemple, eſt-il un plus grand crime contre la ſociété ?

Tel malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite ſomme; mais tel qui ſera condamné à perdre la tête aura cauſé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du ſecond aura encore droit aux diſtinctions honorifiques. Il eſt ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il eſt preſque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi ſon pays, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées auſſi abſurdes, méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus aſſujettiſſant ; car il ne tient qu'à l'opinion publique de ſe réformer elle-même. Les nobles ont dit : nous monterons ſur l'échafaud ſans honte ; que les roturiers aient le courage & le bon ſens d'en dire autant, & le préjugé tombera.

On ne fait plus trancher les têtes, diſoit un

ancien officier un peu chagrin, ſe promenant aux Tuileries. Du tems du cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles ; le cimeterre brilloit, frappoit & paſſoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes ? demanda un badaud. L'officier paſſant du grave au plaiſant avec cette légéreté qui n'appartient qu'aux François : un gentilhomme, continua t il, condamné à mort ſous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorſqu'il feroit un certain ſignal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *c'eſt fait, monſieur, ſecouez-vous ;* & la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux ſous le regne de Louis XIII, & déplora le ſiecle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE DXCIII.

Laitieres.

UNE ordonnance de police a ſagement défendu d'apporter du lait dans des vaſes de cuivre : mais le payſan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi, il tire le lait de la vache dans le cuivre, & le tranſvaſe au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

On falſifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoiſe trompe la bonne-foi publique, comme ſi elle étoit de la ville. Mais une faute plus grave, une cauſe réelle d'inſalubrité, c'eſt que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

Les laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé & perçant : *la laitiere, allons, vîte !* Auſſi-tôt les petites filles à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s'empreſſent de deſcendre de leur quatrieme étage ; & chacune de prendre pour deux ou

trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d'arriver à l'heure, ce feroit une famine dans les déjeûnés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux est distribué.

Cette consommation est devenue considérable, depuis que le peuple, ne sachant plus que boire vu les impôts & la falsification, a pris un goût effréné pour le café ; c'est une habitude journaliere dans les trois quarts des maisons de la ville. (1)

---

(1) Dans les montagnes de la Suisse, sur les rochers escarpés, où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré, l'on trouve l'usage du café au lait poussé jusqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetiere*, le *moulin à café*, le *sucrier*, parmi les ustensiles de premiere nécessité ! D'où vient que le goût de cette boisson a pris si généralement & presqu'à la même époque dans des climats différens ? C'est une fureur. Mais que la Suisse pauvre paie un tribut aussi considérable à l'opulente Amérique, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette feve qui donne à la canne à sucre un débouché nouveau & prodigieux ? Les harengeres

Ces laitieres en cotte rouge, basannées, & le plus souvent ridées, ne ressemblent pas à celles que Greuze a dessinées. Les tableaux de ce peintre sont tout aussi menteurs que les idylles des poëtes, qui copient Théocrite & Gessner, près des choux & des carottes du fauxbourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos esquisses rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant de ces embellissemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaisie; mais ces figures voluptueuses & séduisantes qu'il s'est plu à représenter, ne sont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre & des fruits.

---

de la Halle, les vendeuses de marée, ces femmes robustes prennent le matin leur café au lait, comme la marquise & la duchesse. C'est aux gens de l'art à déterminer en derniere analyse l'effet de cette boisson sur les tempéramens. Je ne vois plus personne à Paris déjeûner avec un verre de vin.



CHAPITRE DCXIV.

Contraste des Parisiens avec l'habitant de Londres.

LES mœurs & le caractere de deux peuples voisins, rivaux constans dans la carriere du génie & de la gloire, offrent des contrastes remarquables, qui peuvent également servir à leur curiosité & à la perfection de leurs usages. Ils peuvent s'enrichir de leurs découvertes respectives; & saisis d'une vivifiante émulation, se disputer avantageusement le sceptre des arts, & l'honneur plus grand encore, de servir & respecter l'humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l'un de l'autre, commence à tomber, graces aux progrès de la philosophie, qui tempere les fureurs erronées de la politique; & le tems n'est pas éloigné peut-être, où chacun d'eux se réconciliera avec les idées qui lui semblent aujourd'hui les plus étranges.

Il eſt vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui ſe touchent. Elle s'eſt plu à établir une ſéparation morale, qui a droit d'étonner quiconque ſait réfléchir. De Calais à Douvres tout change, au point que, dans pluſieurs choſes, ce ſont les contraires qui font contraſte.

L'eſprit philoſophique, qui enviſage toujours la gloire de l'eſpece humaine avant celle d'une nation particuliere, prenant un juſte milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les avantages & les inconvéniens, mais ſans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités ſagement à profiter de l'échange de leurs idées : commerce digne d'eux, & fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point ſur le ſol ſanglant des batailles.

Cet eſprit de ſageſſe & de prévoyance pourroit aller plus loin dans ſon eſſor. Il pourroit annoncer d'une maniere non équi-

voque, la poſſibilité d'une alliance neuve, prochaine, conſtante & ſinguliérement avantageuſe pour ces deux peuples : alliance qui ne ſera regardée comme une chimere que par le vulgaire des politiques, ſervilement attachés au vieux protocole des plus funeſtes idées.

Ces politiques à vue courte n'apperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change autour d'eux, & que le progrès des lumieres néceſſite aujourd'hui l'union la plus utile & la plus convenable.

Quand le philoſophe lit l'hiſtoire, il eſt aiſément convaincu que les nations ont fait juſqu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire.

Si l'Anglois & le François, par un plus fréquent commerce & par l'épreuve mutuelle de leur caractere, pouvoient affoiblir cette ancienne jalouſie qui les a aveuglés juſqu'ici ſur leurs vrais intérêts ; s'ils vouloient reſpirer dans une concorde parfaite & dans l'oubli de toute diſparité d'opinion, ils ſentiroient bientôt que leur antipathie n'eſt ni fondée

ni réelle ; qu'elle peut s'évanouir aisément ; & qu'ils sont plutôt nés pour mêler & accroître leurs lumieres, &, s'il faut se permettre l'expression, pour jouir de leur supériorité naturelle sur les autres nations de l'Europe.

Cette alliance si plausible aux yeux du philosophe, & secrétement desirée par quelques politiques à vue profonde & élevée, verseroit des deux côtés l'instruction, l'abondance & l'exemple salutaire des plus heureuses innovations.

Si la nation Angloise, en général, paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie, la simplicité des mœurs, & les vertus tranquilles & domestiques, il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur, en préférant le luxe de commodité & d'aisance à ce luxe fastidieux & ridicule, qui semble éloigner les vraies jouissances à mesure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter plusieurs des sages coutumes de ce peuple voisin & respectable ; & ce n'est qu'en l'étudiant sans

préjugés & avec le desir du bien public, que nous parviendrons à cette prodigieuse variété d'inventions & d'améliorations, qui causent une si agréable surprise aux étrangers qui abordent en Angleterre.

Malgré toute notre industrie, il faut avouer que le travail manuel, la philosophie expérimentale, la dextérité dans les arts & les manufactures ne sont point encore montés parmi nous au même niveau de perfection, auquel on les a portés chez nos voisins. Heureuse patrie, qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un juste équilibre l'assujettissement aux loix & la dignité de l'homme! Puisse ce peuple qui vient d'éteindre ses discordes civiles, après avoir donné, dans cette crise violente, l'exemple des plus étonnantes ressources, offrir à ses voisins la communication de ses richesses, de ses lumieres, de ses arts, & les doubler en les échangeant contre les nôtres! Ce sera l'époque fortunée où chacun de ces deux nations jouira enfin de ses véritables avantages,

c'eſt-à-dire, de tous ceux qui lui ſont accor-dés par ſa ſituation, ſes loix & ſon génie.

Déjà les dames portent ſur leur tête la coëffuredite *l'union de la France & de l'Angleterre*. Il y a plus de ſens & de raiſon dans ce chapeau de nouvelle création, que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE DXCV.

Athéiſme.

NOUS ne le diſſimulerons pas ; il n'eſt que trop répandu dans la capitale : non parmi les infortunés, les pauvres, les êtres ſouffrans, parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de ſe plaindre du fardeau pénible de l'exiſtence ; mais parmi les riches, les hommes aiſés, qui jouiſſent des commodités de la vie.

Il faut conſidérer en même tems que cette déplorable erreur n'eſt pas raiſonnée chez le plus grand nombre, & que c'eſt plutôt oubli,

infouciance, diftraction, amour effréné du plaifir. Chez d'autres, l'athéifme eft la goutte fereine de l'ame ; leur ame manque de toute efpece de fenfibilité. Ceux qui l'affichent ne font plus dans les fociétés honnêtes que de miférables perroquets, répétant des phrafes vieillies & décréditées. Rien ne tolere aujourd'hui cette montre déteftable, & ce fcandale eft profcrit prefqu'univerfellement.

L'athéifme eft la fomme totale de toutes les monftruofités de l'efprit humain. Il y entre de l'orgueil, du fanatifme, de l'ignorance, de l'audace ; c'eft une manie deftructive, qui fait un défert du brillant fpectacle du monde, & qui avoifine beaucoup la démence.

Oui, l'orgueil de réformer les opinions vulgaires, de paroître n'avoir rien de commun avec les penfées les plus reçues, a donné naiffance à l'athéifme, d'autant plus que ce cruel fyftême a une fauffe apparence d'élévation, de grandeur. C'eft un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques

hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n'étoit peut être pas bien imprimé dans leur confcience. Ne croyez pas qu'ils aient digéré leurs idées licencieufes; ils fe font étourdis pour étourdir les autres; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus infenfés qu'ils ne le font en effet Au refte, le plus hardi ne fauroit franchir le doute; & quand il dit je nie, cela veut dire *je doute*.

Avouons en même tems que l'efprit de parti s'eft fervi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout adverfaire & lui faire une bleffure profonde. Le Janfénifte appelle le Molinifte athée; celui-ci le lui rend bien, & tous les deux crient à l'athéifme contre le philofophe.

Qu'un homme dans fa maifon mette fon pot au feu le vendredi, la dévote, en mangeant fon brochet, décide qu'il eft athée. C'eft un reproche mutuel que la haine, & non l'amour de Dieu, enfante. Un habitué de paroiffe appelle athée quiconque écrit une bro-

chure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire passer pour athées des hommes dont les écrits respirent la morale la plus saine & la plus intéressante. Cette accusation portoit autrefois des coups terribles ; mais trop prodiguée, elle se détruit d'elle-même.

L'athée par systême est un être dangereux ; & l'homme le plus éclairé doit penser comme le peuple, qui juge par instinct que le plus ferme appui de la morale sera toujours dans la connoissance du grand Être qui scrute le fond des cœurs ; tandis que celui que n'environne pas cette majestueuse idée, est nécessairement plus près qu'un autre de tromper son semblable, de ne contraindre aucune de ses passions & d'immoler tout à lui-même.

Après y avoir long-tems réfléchi, j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans son malheureux systême : par la même raison que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.

CHAPITRE DXCVI.

Babil.

POINT de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-tems sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. Ecoutez une conversation de deux personnes qui se connoissent à peine; c'est une foule de complimens, puis de questions coup sur coup; tous deux parlent à la fois, & aucun ne se pique de répondre.

Au moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangeres à l'objet; c'est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques sols use la poitrine des deux discoureurs.

On a déjà beaucoup parlé dans une chambre; mais ce n'est pas encore assez: il

eſt d'uſage de recommencer la converſation à la porte, ſur le palier & tout le long de l'eſcalier. On ſe répond encore quelques mots juſques dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles ſe réduit à des répétitions.

Dans les cafés, oyez les diſputes criardes, bavardes & ſottiſieres. Ici ſont des rimeurs échauffés, qui ſe tranſportent pour ou contre des hémiſtiches; plus loin, d'épais bourgeois qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue eſt ſi familiere aux Pariſiens, que chaque table de café a ſon parleur. S'il eſt ſeul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie; & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

Les cochers & charretiers, après les juremens uſités, commencent entr'eux une rixe de paroles groſſieres; les gourmades n'arrivent qu'à la ſuite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

Dans les coches d'eau on ne s'entend point;

c'eſt une rumeur confuſe, perpétuelle. Les mariniers ont peine à ſe communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches viennent à ſe rencontrer, il s'élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excitative pour tous les paſſagers. Alors c'eſt une bordée d'injures précipitées; c'eſt à qui réduira ſon voiſin *aux abois*. Les voix tonnantes & aiguës ſe répondent; & les coches ſont à deux cents toiſes, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une ſottiſe modulée ſur un ton particulier.

Il eſt donc impoſſible au gouvernement de lier la langue du Pariſien. Affilée, aiguiſée, babillarde, pétulante, elle s'exerce ſur tout & par-tout. On babille dans le ſallon doré, comme dans la tabagie enfumée; on s'arrête dans les rues pour cauſer. Les voitures ſéparent les dialogueurs qui, malgré le danger & la remontrance du cocher, ſe rejoignent auſſi-tôt pour achever leur phraſe futile.

Eſt-ce dans l'organiſation du Pariſien qu'il faut chercher la ſource de ce déluge verbeux,

intariſſable? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entieres, & les journaliſtes ont reverſé enſuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journaliſtes ne ſont-ils pas des eſpeces de babillards, qui entaſſent par jour, par mois, par ſemaine, des mots vuides de ſens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaiſe ſtructure d'un hémiſtiche, emploient à cette grande réformation pluſieurs feuilles de papier? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliſte ne commence-t-il pas ſon rapport par vous parler du ſiecle d'Auguſte & du ſiecle de Louis XIV, & le tout pour infirmer la naiſſante célébrité d'un auteur? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures ſur la prééminence de Corneille ou de Racine? N'a-t-on pas répété faſtidieuſement dans toutes les ſociétés leur ennuyeux parallele, & les jeunes rimeurs ſavent-ils dire encore autre choſe?

Phocion appelloit les babillards, *larrons*

de tems. Il les comparoit ensuite à des tonneaux vuides, qui rendent plus de ſon que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des ſallons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles !

Vainement voudroit-on étouffer dans le Pariſien à un babil indiſcret ou préſomptueux qui lui eſt naturel ; ce penchant eſt irréſiſtible. Depuis la tête du miniſtre juſqu'à la jambe du danſeur, il faut qu'il diſe ſon mot ſur tout ; il faut qu'il répete l'épigramme du jour ; c'eſt pour lui un triomphe. Mais ſon caquet eſt auſſi inconſtant que ſes idées. Attendez huit jours ; & ce parler bruyant qui ſembloit devoir tout renverſer, quittera un édit ou un miniſtre, pour tomber ſur une ariette ou ſur un demi-poëte.



CHAPITRE DXCVII.

Fat, Fatuité.

Le magiſtrat, quand il eſt fat, l'eſt beaucoup plus que l'homme d'épée.

Qui croiroit que le fat de nos jours eſt une eſpece de miſanthrope qui fronde tout, affiche un grand fond de mépris pour tous les hommes, & feroit infiniment cauſtique s'il avoit le talent de l'être? Sa mémoire n'eſt plus meublée d'un amas de mots nouveaux, de noms d'étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d'équipages; il eſt ſilencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

La fatuité prend ſa ſource à la cour, & n'y exiſte pas, parce que le courtiſan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur; mais le fat veut imiter le courtiſan, & les manieres fauſſes, affectées, naiſſent en foule. De là

vient qu'un fat de cette eſpece dit à la ville: *J'arrive de la campagne. -- Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté ſi ſinguliere; quelle manie avez-vous de vous inviſibiliſer? -- C'eſt que nous avons chaſſé la groſſe bête.*

Les ſottiſes pariſiennes ſont ordinairement ſi fugitives, qu'on ne peut plus les conſidérer que comme des ombres légeres, qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le perſiflage a diſparu avec les agréables du jour; le ton des Halles, illuſtré pendant un moment par Vadé, n'eſt plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne ſont plus *divines*.

Il faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits-maîtres papillonner de loge en loge, faire les ſinges par le trou de la toile, traverſer le théatre, tracaſſer les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus ſe ranger en haie aux portes des ſpectacles, penchés mi-corps, pour critiquer plus à l'aiſe les jambes des femmes qui deſcendent des équipages. Aujour-

d'hui c'eſt le paſſe-tems des clercs de procureurs ; il faut leur dire auſſi, que les petites-maiſons n'ont plus l'air de myſtere, & que les petits-ſoupers ſe font tout bonnement chez ſoi.

Je regrette le tems où les gens du bel air ne ſavoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout : tel marquis converſe, comme un Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

Louis XIV diſoit à Philippe V ſon fils, partant pour l'Eſpagne : *Ne paroiſſez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid ; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'eſprit de la nation fidélement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire, en d'autres termes : on ne ſait s'habiller, marcher, converſer, qu'à Verſailles ; mais ſupportez un peu ces Eſpagnols, ſur leſquels vous allez régner.

Du clinquant, des graces, une nuance d'eſprit ſur un grand fond d'arrogance, telle eſt l'eſſence du fat de nos jours. Il paroît dans

telle

telle société infiniment aimable, & dans telle autre infiniment sot. Il parle de l'*extrêmement* bonne compagnie avec un sérieux, un flegme remarquable; il se peint tout en laid, excepté son propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artistes célebres, de tous ceux qui se distinguent dans les sciences & dans les arts, & pourquoi l'on n'a presque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux sont parmi les abbés de cour; ils ont toujours des migraines, des rabats de gaze, des manteaux de soie, de petites graces maniérées. Ils parlent d'un ton modeste, de leur crédit; ils ne veulent paroître ni philosophes ni dévots; ils ont un amour-propre qui vise à toutes les sortes de distinctions: ce sont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végetent à Versailles.

Il est aussi des fats parmi quelques écrivains qui s'encensent d'abord réciproquement, & se font passer les uns les autres pour de ces génies dont la nature est avare, & qu'elle pro-

duit avec effort. Cela va bien dans la même maiſon pendant ſept à huit mois : mais au bout de ce tems, une brouillerie ſurvient; ces grands génies ſe tranchent l'un l'autre leur tête de coloſſe, & ne s'appellent plus que pygmée.

Quelle eſt l'ambition d'un fat de cette eſpece? C'eſt le plus ſouvent de captiver la ſtupide adminiſtration de quelque plat perſonnage.

Le philoſophe, jeté dans cette foule d'hommes à prétentions, ſe croit quelquefois obligé de ſacrifier aux bizarreries & aux uſages de la ſociété. C'eſt une erreur de ſa part, & qui eſt même déſavantageuſe à cette ſociété; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes, ſi ce n'eſt lui? Qui oſera s'écarter de la route commune, ſi ce n'eſt l'homme diſtingué par ſes lumieres & par ſes mœurs?

Pourquoi donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie? C'eſt qu'il redoute le ridicule, arme légere & perçante du beau monde; mais lorſqu'enfin

les hommes harassés de leurs propres préjugés auront consenti à secouer les plus tyranniques, ils seront tout étonnés que personne n'ait osé le premier porter la main à un édifice aussi fantastique.

Jusqu'à quel point peut-on braver la mode? C'est une grande question.

Notre politesse a pris la teinte d'une ironie malicieuse : on substitue le compliment à la pensée. Il est convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne dise rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode est le ton de la bonne compagnie ; & il est presque permis d'être pervers, lorsque l'on est très-poli.

On dissimule les propos désagréables qui sont venus à notre connoissance, parce que ce n'est plus le tems où un mot équivoque, un geste d'inadvertance exigeoit du sang. On n'a plus la même attention dans ses paroles, & l'on se venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont blessés.

Quand la logique scholastique jouissoit en-

core de quelqu'honneur, on raisonnoit de suite en discutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le style épigrammatique a pris faveur, on passe de branche en branche, & une conversation raisonnée & suivie paroîtroit insoutenable.

On disoit autrefois, *menteur comme un laquais*. Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promesses!

Si la vraie politesse consiste dans l'intention, qu'est au fond la nôtre? Mais dans son mensonge elle met du liant dans le commerce du monde, & personne pour son intérêt ne s'avise de pénétrer au-delà de la surface.

Il nous est venu depuis peu une clarté fatale; on s'est apperçu que le desir d'une grande réputation étoit un préjugé. Et qui nous a donné cette idée destructive? C'est le ridicule que le fat moderne a su jeter sur une vertu, & le plus souvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE DXCVIII.

Table.

On ne dîne plus qu'à trois heures, & les repas ſont devenus très-courts. Qui oſeroit arriver dans une maiſon pour ſouper avant neuf heures & demie! On aime mieux tuer le tems, ou reſter à bâiller chez ſoi au coin de ſon feu, que de ſe préſenter avant l'heure décidée par l'uſage.

Pour ne pas avoir l'air d'un déſœuvré, l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparoiſſe; car le maître-d'hôtel ne dit plus à haute voix, comme ci-devant, *madame eſt ſervie*: il ſe montre.

Pourquoi prie-t-on à ſouper? Pour faire voir qu'on a un excellent cuiſinier; pour étaler ſa vaiſſelle & ſa porcelaine. Pourquoi préſente-t-on différentes liqueurs & différens vins? A peine y goûte-t-on; on n'a pas le tems de boire; on ſe leve de table précipi-

tamment ; on n'a voulu montrer que ſa magnificence.

Le poëte qui dévore comme un loup, trouve que le tems des repas eſt furieuſement abrégé. Il a beau ſe rabattre chez le fermier général, celui-ci raccourcit ſes repas comme le grand ſeigneur, & le financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le poëte n'a-t-il pas déjà fait une ſatyre contre ces repas ſuccincts ! Il eſt paſſé le bon tems de la gourmandiſe. Le ſervice change en un clin-d'œil, comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne ſervant & n'écoutant perſonne, de très-mauvaiſe humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'eſt un académicien vorace ; il ſait qu'il n'a pas de tems à perdre ; il regrette le ſiecle de Charlemagne, où l'on reſtoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuſe a l'eſtomac d'un académicien ! Venez-le voir manger. Cela eſt plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'eſt à table, c'eſt à la clarté des bougies

que les femmes aiment à ſe montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis long-tems ſur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales, en préférant les rouſſes. Les femmes affectent cette ardente couleur, en uſant d'une poudre qui leur en donne le teint & les cheveux.

CHAPITRE DXCIX.

Poſtérité des vrais Philoſophes.

VOUS ne la trouverez cette rare poſtérité que dans les murs de la capitale. Là ſont cachés une foule d'hommes aimables & inſtruits, qui partagent leur tems entre les douceurs de la ſociété & l'étude, qui jouiſſent de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loiſir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre ; ils poſſedent la raiſon dans toute ſa pureté, la raiſon accompagnée des bienſéances.

Voilà ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compense la foule de ses incommodités. Vous y trouvez des philosophes dont la conversation est un charme toujours renaissant. Tout ce que les arts & les sciences ont de plus délicat & de plus sublime, vous est révélé par ces hommes qui, sans être séparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entiere est un spectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces* & pleurant aux *tragédies*.

Quand le François est sage, il est le chef des philosophes. Ceux dont je parle jugent tout ce qui se fait sans enthousiasme & sans froideur, savent apprécier tous les talens, prononcent pour eux-mêmes & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas; mais c'est à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces curieuses vérités se débitent. Le papier n'est pas fait pour les recevoir.

Ces philosophes, qui n'en affichent pas même l'extérieur, vivent avec décence, avec

ſageſſe ; ils font grand cas du repos & de la tranquillité ; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractere, tout-à-la-fois grave & gai, pourroit être comparé à un fond ſérieux, égayé par des fleurs.

Cherchez à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Londres même, vous n'y trouverez point autant d'individus de cette claſſe diſtinguée, qui raiſonnent & qui plaiſantent, qui allient la fineſſe à la profondeur, qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles, & qui, auſſi éloignés des bavardes académies que des bureaux miniſtériels, ne laiſſent rien paſſer de ce qui ſe fait ſans le juger à leur maniere.

Ils ont fait revivre l'ancienne liberté de la philoſophie ; & l'on peut affirmer que c'eſt la portion d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repoſe ſur aucun point du globe.

Il ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoiſſeurs déſœuvrés & ſtériles, qui veulent que l'on honore leur oiſiveté, & qui ſont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur ſuffrage.

Les philoſophes dont je parle ne vivent pas dans l'oiſiveté abſolue ; ils ſavent travailler dans le cabinet & parler dans le monde. Ils ont étudié & connoiſſent bien la liaiſon des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état ; ils feroient tentés de parler plus haut: mais malgré l'amour de la patrie qui les domine, la complication des abus leur paroît un nœud ſi embrouillé, que les circonſtances les forcent à s'envelopper dans une vertu à peu près ſtérile. Quelques-unes de leurs idées, ſi elles tranſpiroient, feroient du bien probablement. Ce feroit aux hommes en place à épier, à conſulter ces moraliſtes éclairés, qui cultivent la vraie philoſophie morale & politique ; mais l'ambition a des mains & n'a point d'oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de reconnoître ces philoſophes, qui n'en ont pas arboré l'enſeigne. Ils ont ſu les eſtimer ; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable: ce n'eſt que dans une grande ville, ouverte à la communication de tous les arts, que pou-

voit ſe propager cette foule d'hommes inſtruits, qui ont ſu échapper pendant leur vie aux traits d'une double perſécution, garder leur ame pour eux, & ne point compromettre, dans un ſiecle tel que le nôtre, leur tranquillité ni leur bonheur.

Voilà le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ſes mœurs aiſées & ſociales pour renfermer de pareils individus, & pour donner le développement néceſſaire à leurs obſervations multipliées.

Ce que le gouvernement apporte de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguiſer leur conception & raffiner leur ſtyle. Il eſt unique, il n'appartient qu'à la capitale ; c'eſt, pour ainſi dire, la fonte heureuſe de pluſieurs ſortes d'eſprits ; il en réſulte une raiſon aſſaiſonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expreſſion.

Ce ſtyle-là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulieres, que l'on s'entend, que l'on ſe devine

au premier mot, & que l'on rit du ſimple rapprochement qui devient un trait de lumiere.

Ces philoſophes vivent au milieu de la ſottiſe & de la folie, & paſſent entre deux ſans toucher. Habiles dans la ſcience du cœur humain, ils ſe rapprochent de la ſociété des femmes, parce que la haute philoſophie nous y ramene toujours. N'étoit-ce pas un plaiſir philoſophique que de voir une belle Grecque examiner avec délicateſſe & ſcrupule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper auſſi ſérieuſement de la république que de ſes cheveux? Il eſt auſſi parmi nous de ces femmes dont la ſenſibilité s'étend à tout, & qui ſont habiles à prononcer ſur un édit comme ſur une piece de théatre.

Voilà, je le répete, le charme de la capitale; voilà ſon grand, réel & conſtant avantage; voilà ce qui fait que l'homme de lettres y tend inceſſamment; il cherche l'élément de la penſée. Il ne ſe ſent bien que dans cet athmoſphere philoſophique, où toutes les idées graves, plaiſantes, majeſtueuſes, ſe marient

ſans ſe choquer. Il a beſoin de renouveller ſon ame dans ce lycée des eſprits qui n'ont rien d'extrême.

Ailleurs ce n'eſt plus le même ton, la même ſimplicité, la même fécondité. L'homme de lettres n'eſt point entendu, & il n'entend point; il eſt réduit à écouter, ſans pouvoir comprendre. Ce n'eſt plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à-la-fois le côté plaiſant & le côté ſérieux: alors l'homme de lettres hors de ſa patrie, ne retrouvant plus la juſteſſe ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, ſe tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui diſtingue ceux qui des mots ſont remontés aux idées. Il ſe recueille en lui-même, étudie les geſtes & laiſſe trotter les langues; car que de gens prennent la parole pour la converſation!

Les plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des eſprits,

pe ces graces naturelles de ſtyle, ont conſervé un profond ſouvenir de la converſation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés ſoudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuſe qui colore la contradiction la plus évidente ; & l'Anglois, l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéreſſante des eſprits, rendront hommage à l'expreſſion du philoſophe Pariſien. Il eſt fait pour donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE DC.

Secretaires du Roi.

Le nouvel ennobli qui vient d'acheter cette charge, tout étonné de ſa régénération, eſt preſque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ſes forces de la claſſe dont il ſort. Il a ſi peur qu'on ne ſe ſouvienne de ſa roture décédée, qu'il emploie ſes richeſſes à capter la bienveillance des hommes nobles.

Il aime à ſe frotter contr'eux ; on diroit du fer qui cherche à s'imprégner de l'aimant.

Il ne ſort pas du nouveau tourbillon où il eſt entré ; il ſe perſuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant paſſé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en-arriere qu'avec effroi, & ſa conduite eſt conſtamment en garde contre un roturier.

Oh, comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent ! Comment ſe rappeller que l'on tenoit l'aune, le marteau il y a ſix mois ; que l'on couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville, reſcriptions, billets des fermes, actions des Indes ?

Le fils d'un ſecretaire du roi ſera plus noble que ſon pere ; auſſi l'acheteur de la charge n'enviſage-t-il qu'avec un certain reſpect ce fils qui, épurant la race, devient la tige d'une famille de gentilshommes. Son imagination ravie ſe proſterne devant ſes petits-fils, qui ſeront décorés de titres & n'auront rien de commun avec la ſouche originelle.

En attendant ces majeſtueuſes deſtinées ; le ſecretaire du roi ne ſauroit abandonner tout-à-coup les manieres bourgeoiſes. Il a beau s'étudier, c'eſt toujours M. Jourdain dans ſa maiſon. Le noble ne paroît que lorſqu'il traverſe la ville en ſilence dans ſon équipage ; & pour repréſenter comme il faut, il devroit ſe taire toujours.

On croyoit que les négocians, ſatisfaits d'un nom eſtimable, ne feroient plus leurs enfans gentilshommes, & feroient revenus de l'idée d'acheter une nobleſſe qui ne ſert qu'à marquer leur diſtance d'avec la haute & véritable nobleſſe.

Quand le roi la donne pour ſervices rendus à l'état, elle a une valeur bien différente de celle qui ſe paie.



CHAPITRE DCI.

Révolution Musicale.

QUAND on veut donner une jouissance nouvelle au Parisien, il se mutine & commence par injurier le novateur : comme si en fait de plaisirs un novateur pouvoit être dangereux !

L'ennui, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra, & je disois avec la Bruyere : *Je ne sais comment, avec une magnificence royale, on est parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le séjour de la musique comme un lieu où je serois constamment sourd, & jamais ému. Gluck est venu, & j'ai connu les charmes de la musique. Je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exister pour moi. C'est à son expression simple, énergique, que j'ai enfin senti couler des larmes que je n'avois jamais versées dans le séjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette musique expressive & touchante. Il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre ; mais le Saxon a de plus grandes puissances. C'est lui qui est terrible, touchant, rapide & vrai. Alceste ! ah, quel opéra !

Le Saxon a essuyé le premier feu de nos préventions, & son rival a eu moins de peine ensuite à faire son effet.

Puisse le génie triompher des derniers obstacles qui s'opposent à la perfection de cet art, sorti enfin pour nous de l'enfance où nous le captivions ! Que l'on choisisse des poëmes où l'intérêt ne soit ni coupé ni affoibli ; & que le décorateur ambitieux, le despotique maître de ballet, le lourd orchestre cessent d'être rebelles & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces subalternes, & les soumettre à son autorité.

Je crois qu'il faut renoncer totalement à Quinault ; il n'y a rien de si insipide que ses opéra ; il n'a ni rapidité, ni diversité, ni chaleur. C'est une folie à l'académicien Marmon-

tel, que de vouloir le rapetaſſer. Tous les muſiciens perdront leur tems & haſarderont leur réputation ſur ces canevas vuides, qui repouſſent le génie.

Voici donc qu'à peine le buſte de Rameau eſt-il placé dans ſa niche, qu'il faut l'en déloger. La muſique braillante de Lulli a diſparu, & c'eſt ainſi que tout art ſe forme en ſe recompoſant; car s'il s'arrête, il recule.

Depuis que nos opéra-tragiques & nos brillans opéra-comiques ſont en vogue, on raffole de toutes les ariettes, & l'on entend *ſolfier* à voix baſſe dans les rues, dans les promenades, dans les ſociétés; c'eſt un air que ſe donnent ceux même qui n'ont ni voix ni oreilles.

Ah, combien le gouvernement doit chérir l'opéra! Les factions théatrales font diſparoître toutes les autres factions.

La politique d'Alcibiade, qui coupa la queue à ſon chien pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſ-

trions nous font dire en d'autres termes : « ce
» chien avoit une si belle queue ! Quelle fan-
» taisie prend à cet Alcibiade de la lui couper ?
» Il a dégradé le plus bel animal du monde ;
» c'est un fantasque, c'est un fou. »

Alcibiade, dans son char doré, portoit un Cupidon armé du foudre : cette devise, qui n'est pas ordinaire, il sut la rendre respectable. Mais ne comptons pas trop sur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'on dit, s'efféminent dans ces voluptés trop exquises. Ils auront le même courage : d'accord ; mais auront-ils la force & la santé qui supportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne se rappelleront-ils pas ces arts qui amollissent l'ame involontairement ?

On y achete, année commune, pour près de quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les bassons ; cela est un peu cher. La poésie, y compris l'art dramatique, coûte infiniment moins. Il y a trop de musiciens. On a maintenant le droit, pour son argent, de se montrer très-difficile.

CHAPITRE DCII.

Bal d'Enfans.

On ne danſe plus au bal de l'opéra ; on ne fait plus qu'y courir ; on n'y cherche que la confuſion ; on ſe marche ſur les pieds ; on s'étouffe : voilà le grand plaiſir ; mais plus de contredanſes.

La danſe eſt ſi perfectionnée aujourd'hui, qu'il faut danſer avec une ſupériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel*, la tête appuyée ſur une de ſes mains, s'écrioit : *que de choſes dans un menuet!* prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne ſeroit plus permis de danſer pour ſon plaiſir, que l'homme du monde deviendroit acteur dans un bal paré, & qu'il danſeroit pour être applaudi ?

Des perſonnes qui n'atteignent point à ce degré de perfection qui nous rend ſi difficiles, ſe diſpenſent de danſer. Les bals d'enfans ont achevé de proſcrire la danſe. Ces petites créa-

tures déploient tant de graces & de légéreté, qu'il n'eſt plus permis de ſe préſenter après elles. On s'excuſe, parce qu'on ſent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légeres & naïves; & la mere à vingt-huit ans n'oſe pas joûter avec ſa fille.

Les prélats aſſiſtent à ces bals d'enfans; ils étalent leurs croix paſtorales, & voient avec complaiſance les menuets & les quadrilles. Ils cauſent avec les vieilles tantes en coëffe, qui ont en horreur le ſcandale du bal public. Mais quand la danſe eſt concentrée dans l'appartement d'une préſidente, que des têtes mitrées ſont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans, la danſe proſcrite par l'égliſe ſemble s'être réconciliée avec ceux qui l'anathématiſent.

Il n'y a rien de plus ſérieux que les bals qui ſe donnent à la cour. Tous les détails ſont d'une importance extrême. L'étiquette préſide au moindre rigodon, l'étiquette plane ſur les danſeurs: tout eſt calculé, meſuré, arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

Bénoît XIV, tout grand homme qu'il étoit, ne put contenir le rire fou de jeunes François qui se trouvoient à son audience. Mais si le François, monté au Vatican, rit en présence du saint-pere, en revanche, il est excessivement sérieux dans un *bal à la cour*, & il est peut-être permis de rire à son tour de celui qui est si grave en dansant à Versailles, & qui rit à Rome en face de la papauté.

Tandis que les vaisseaux couroient les mers pour rapprocher leur tonnerre destructeur avec une précision géométrique; que deux nations forçoient les élémens pour rencontrer dans l'immensité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur sang, le jeune Vestris dansoit à Londres & subjuguoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puissans que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre supériorité, & nous étions secrétement flattés du triomphe de notre compatriote... Or, il faut savoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véri-

tablement. Salut Rabelais ; ſalut Montaigne ; ſalut Shakeſpeare ; ſalut Moliere ; ſalut La Fontaine ; ſalut Sterne ; & toi leur devancier, ſalut Lucien. C'eſt avec vous, mes chers auteurs, qu'il faut s'épanouir la rate, & ſur la danſe figurée, & ſur la danſe ſolemnelle, & ſur les graves violons.... O bals d'enfans..... grands....

CHAPITRE DCIII.

Enrégiſtrement.

Il y a des choſes inconcevables dans les gouvernemens modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux-mêmes, quand ils viennent à réfléchir ſur le mot *enrégiſtrement*, ne conçoivent pas ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux.

Un parlement aſſemblé & que regarde la nation, attentive à ſes mouvemens, réſiſte à l'autorité royale. Le peuple en ſilence attend l'iſſue du combat. Le ſouverain qui a

ſoif d'argent, envoie pluſieurs fois l'ordre d'*enrégiſtrer* ſon édit. Le parlement s'y refuſe conſtamment; il allegue que le roi n'a pas un pouvoir illimité, qu'on ne ſauroit forcer *la cour des pairs* à *enrégiſtrer* choſes contraires à la juſtice, au bien de l'état, à ſa propre conſcience. Le ſouverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de juſſion.* Rien n'y fait; chaque membre tient bon & refuſe d'obéir. Toute une province dit: *Voyons ce que deviendra ceci, & ſi nous gagnerons à ce grand conflict un dixieme de notre bien.*

Le parlement bataille avec vigueur; il cite pluſieurs traits hiſtoriques qu'il tâche de faire cadrer avec la queſtion préſente.

Tout-à-coup arrive un papier roulé d'une autre maniere, & qu'on appelle *lettre de cachet.* La volonté du roi n'y eſt pas plus expreſſe que dans les *lettres de juſſion.* A l'inſtant, c'eſt à qui paiera plus vîte des chevaux de poſte pour voler au lieu de ſon exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt ſa phraſe commencée; & briſant ſa plume, ſe

rend précipitamment au ſéjour indiqué, quelque ſauvage ou quelqu'éloigné qu'il puiſſe être.

Réſiſter d'un côté, obéir de l'autre, ne diroit-on pas que ces deux ordres, ſi différemment reçus, ne ſont pas émanés du même pouvoir? Mais la coutume fait dire & penſer à chaque individu: hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple, aujourd'hui j'obéis à l'ordre adreſſé à moi ſeul. Les interpretes du peuple peuvent remontrer au ſouverain; mais l'individu particulier doit céder à ſa volonté ſuprême. Et voilà l'opinion qui donne à la magiſtrature ces alternatives de réſiſtance & de ſoumiſſion, dont les hiſtoriens auroient peine un jour à rendre compte.

Quelquefois on réſiſte au miniſtre plutôt qu'au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choiſi; mais on attaque indirectement l'homme en place juſqu'à ce qu'il ſoit ſacrifié.

Les parlemens auſſi attaquent la cour avec des mots embarraſſans & captieux, qui

d'ailleurs ne ſont pas ſuſceptibles d'un examen raiſonné, encore moins d'un jugement définitif. Que fait la cour, non moins fine & plus adroite? Au lieu de vouloir entendre, elle envoie au parlement des phraſes tout auſſi obſcures, tout auſſi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire; & après l'envoi mutuel de ces férieux *logogryphes* où perſonne n'a voulu rien dire de poſitif, le poids de l'autorité ſubſtitue aux vaines paroles ce qui ſubjuguera en tout tems & en tous lieux l'éloquence & les raiſonnemens.

Le chef-d'œuvre de la politique, feroit ſans doute l'établiſſement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les rois & les peuples, également conſervateur de l'autorité royale & des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre? Quelle conſtitution eſt parfaite? Tout état a ſes balancemens; pluſieurs principes en politique ſont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de preſque tous les gouvernemens modernes.

C'eſt pour cette raiſon qu'on s'abſtiendra, je crois, de part & d'autre, de décider d'une maniere préciſe & authentique la vraie ſignification du mot *enrégiſtrement*. Une heureuſe obſcurité laiſſe à chacun l'idée d'un futur ſuccès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainſi les agens moteurs de la nature ſont indéfiniſſables, & il eſt bon qu'en politique la force des agens réels ne puiſſe être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puiſſance qui gouverne nage dans un vague myſtérieux; la cohéſion des parties d'un vaſte état tient déjà un peu du miracle. Enfin, toute queſtion politique, forcée dans ſes derniers retranchemens, devient dangereuſe ; c'eſt ce que l'expérience a prouvé derniérement. La paix eſt revenue avec le jour douteux dans lequel ces queſtions doivent reſter enveloppées.

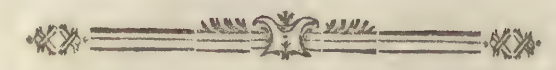
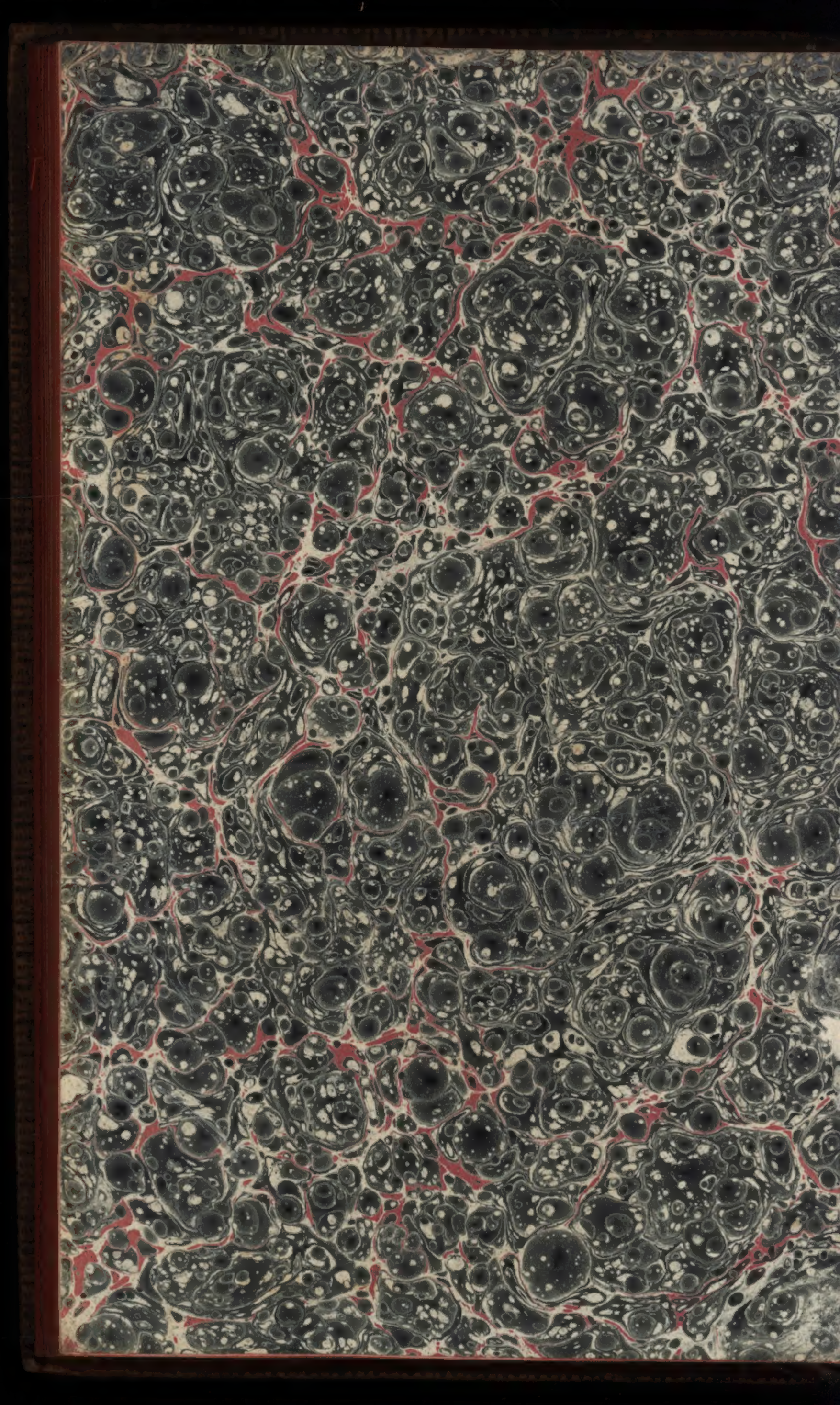


TABLE DES CHAPITRES.

Fin du Tome VII.

[illegible]




SPECIAL
87-B
13232
V.7
THE GETTY CENTER
LIBRARY

